

## BIBLIOGRAPHIE

*Les ouvrages pour compte rendu doivent être envoyés anonymement à la Revue des Études Byzantines. L'envoi personnel à l'un des membres de la Rédaction n'engage en rien la Direction de l'Institut ou de la Revue. La Revue n'accepte pas de publier les recensions qui lui sont proposées sans avoir été sollicitées.*

*Les recensions sont rangées par ordre alphabétique à l'intérieur de deux séries. La première série comprend les comptes rendus plus détaillés. Dans la seconde série sont regroupés les comptes rendus brefs : ceux-ci se limitent à une description succincte du contenu de l'ouvrage et ils ne sont pas signés. Quant aux ouvrages qui ne se rapportent pas directement à l'Empire byzantin, ils figurent sur une liste des Ouvrages reçus.*

---

Pamela ARMSTRONG (éd.), *Ritual and Art. Byzantine Essays for Christopher Walter*. Edited by Pamela ARMSTRONG. – The Pindar Press, Londres 2006. 24 × 17 ; relié. v-307 p.

Au début du volume (p. III-v), l'éditrice retrace les étapes de l'itinéraire intellectuel et de l'activité scientifique du dédicataire : après ses études à Oxford, Rome et Paris, Christopher Walter intègre en 1967 l'Institut français d'Études byzantines des Assomptionnistes, et il signe son premier article dans la Revue de l'Institut dès l'année suivante. En 1980, au moment où l'Institut doit abandonner son siège de la rue François I<sup>er</sup>, Christopher Walter quitte Paris pour un séjour passager de deux ans à Belgrade, avant de s'établir de manière plus durable à Athènes. En 1995, des problèmes de santé l'obligent à quitter la Grèce. Il retrouve alors Paris et se retire en Savoie en 2001.

Les contributions rassemblées dans ce volume sont avant tout un hommage au chercheur, plus particulièrement au spécialiste de l'iconographie byzantine, et elles émanent pour la plupart d'historiens de l'art. Voici les titres des contributions.

1. – Robert F. Taft, *The Byzantine Imperial Communion Ritual*.
2. – J. A. Munitiz, *An Exhortation by Manuel Philes to Pay Attention*.
3. – Jeffrey C. Anderson, *The Creation of the Marginal Psalter*.
4. – Albert Failler, *Les divers emplois du mot *harmoste* dans l'œuvre de Georges Pachymérés*.
5. – Suzy Dufrenne, *Simple remarques sur deux manuscrits byzantins des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles*.
6. – Pamela Armstrong, *Iconographic Observations on Figural Representation on Zeuxippus Ware*.
7. – David Buckton, *'Early Byzantine' Enamel in France*.

8. – Panayotis L. Vocotopoulos, *The Miniatures of a Palaeologan New Testament at the Hagia Lavra Monastery near Kalavryta.*
9. – Anthony Bryer, “People get the Heroes and Martyrs they deserve”.
10. – Nancy Patterson Ševčenko, *St. Catherine of Alexandria and Mount Sinai.*
11. – George Gerov, *The Narthex as Desert: The Symbolism of the Entrance Space in Orthodox Church Buildings.*
12. – Victoria Kepetzi, *Autour d’une inscription métrique et de la représentation des apôtres Pierre et Paul dans une église en Élide.*
13. – Tania Velmans, *Le rôle de l’hésychasme dans la peinture murale byzantine du XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.*
14. – Chris Entwistle, *Emperors or Saints? A Note on the Iconography of a Late-Antique Weight.*
15. – Radivoj Radić and Dušan Korać, *Enemy at the Gates: An Alliance Ridiculed.*
16. – Elka Bakalova, *Hymnography and Iconography: Images of Hymnographers in Twelfth- and Thirteenth-Century Church Paintings in Bulgaria.*

À la fin de l’ouvrage est dressée une liste des publications de Christopher Walter (p. 275-285). On relèvera les titres de ses trois principaux ouvrages : *L’iconographie des conciles dans la tradition byzantine* (Paris 1970), *Art and Ritual of the Byzantine Church* (Londres 1982), *The Warrior Saints in Byzantine Art & Tradition* (Aldershot 2003). Quant aux articles, ils doivent avoisiner les quatre-vingts, dont un bon nombre sont parus dans cette revue. Ils ont été rassemblés pour l’essentiel dans trois recueils de réimpression, sous les titres suivants : *Studies in Byzantine Iconography* (13 articles, Variorum, Londres 1977), *Prayer and Power in Byzantine and Papal Imagery* (12 articles, Variorum, Aldershot 1993), *Pictures as Language. How the Byzantines Exploited Them* (24 articles, Pindar Press, Londres 2000). Dans la liste des publications apparaît, sous la mention « Work in Progress », un nouveau titre : “The Iconography of the Emperor Constantine”, qui est effectivement paru en 2006. Christopher Walter a également signé dans cette revue un grand nombre de recensions sur une durée de quarante ans, les premières étant apparues dans le tome 25 de l’année 1967.

Albert FAILLER

Laurence BROTTIER (trad.), *Figures de l’évêque idéal : Jean Chrysostome, Panégryrique de Saint Méléce, et Jean Damascène, Panégryrique de Saint Jean Chrysostome.* Discours traduits et commentés par Laurence BROTTIER (La Roue à Livres 43). — Les Belles Lettres, Paris 2004. 21 × 13,5. 208 p. Prix : 17 €.

Dans ce petit volume adressé à un public assez large, L. Brottier a eu l’heureuse idée d’associer deux éloges composés dans des contextes différents et à trois siècles d’écart, en faisant valoir une thématique qui leur est commune, l’image du saint évêque dans l’Église des 4<sup>e</sup>-5<sup>e</sup> siècles. Pour cette spécialiste de Jean Chrysostome, l’ouverture sur une composition rhétorique de Jean Damascène constitue également un bon point de départ pour l’étude des formes particulières de l’éloquence ecclésiastique grecque, qui rompt partiellement avec les modèles antiques.

Les deux textes, donnés en traduction française, sont précédés de notices introductives présentant parallèlement leur contexte historique et religieux, leur genre littéraire et leur visée spirituelle, limitée quant à elle à la thématique de l’image idéale de l’évêque, une thématique que L. Brottier développe avec subtilité. Ces ensembles sont

suivis de deux courtes annexes citant les *Histoires ecclésiastiques* de Socrate, Sozomène et Théodoret de Cyr sur les questions de l'orthodoxie de Méléce (I) et la translation des reliques de Jean Chrysostome (II). Données par la suite et à part, les notes sont malheureusement d'une consultation difficile. Enfin, des « orientations bibliographiques » succinctes, dans lesquelles on regrettera l'absence de certains titres récents, et des index très fournis achèvent l'ouvrage.

Le *Panégyrique de Saint Méléce* (éd. B. de Montfaucon, *PG* 50, 515-520 ; *CPG* 4345 ; *BHG* 1244) a déjà été traduit six fois en français au cours des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles (cf. p. 52). Il en est autrement du *Panégyrique de Saint Jean Chrysostome* (éd. B. Kotter, *PTS* 29, p. 349-370 ; *CPG* 8064 ; *BHG* 879), dont L. Brottier donne ici la première traduction dans une langue moderne. Il n'en existait jusqu'à présent qu'une traduction latine du 17<sup>e</sup> siècle (cf. p. 94).

Le texte de Jean Damascène présente de nombreuses difficultés dues aux choix rhétoriques de l'auteur : pour faire l'éloge du Père le plus illustre en matière d'éloquence, le théologien du 8<sup>e</sup> siècle n'hésite pas à recourir à des formes grammaticales ou lexicales complexes ainsi qu'à de nombreuses allusions aux sources antiques et bibliques. Généralement accessible et même simple lorsqu'il s'agit d'exposés portant sur le contenu de la foi, Jean Damascène déploie donc ici toutes les ressources qui lui ont valu son surnom de « Chrysorrhœos » et sa réputation de modèle de rhétorique auprès des Byzantins. Il était donc méritoire d'entreprendre cette traduction. On regrettera cependant la présence de plusieurs obscurités que nous avons, pour certaines, essayé de résoudre. Ainsi, l'incise οὐ περὰ τὰ γὰρ τὰ τῆς φύσεως Γάδειρα (*PTS* 29, p. 360, § 2<sup>9-10</sup>), « ce ne sont pas les confins naturels, Gadeires, que tu as bâtis » (p. 96), devrait plutôt être comprise par référence à Pindare, *Nemea*, IV, 69 (éd. H. Maehler, *Pindari Carmina*, I, Leipzig 1987, p. 114) : Γαδείρων τὸ πρὸς ζῶφον οὐ περὰ τὸν, et traduite « car la Gadire de notre nature est infranchissable ». On nous permettra de revenir aussi sur la traduction de τίς οὕτω καθαρὸς... ἠνιοχοῦντος τὸ ἄλογον (*PTS* 29, p. 362, § 6<sup>11-14</sup>) par « qui a été si pur, outre en son corps, dans son âme et sa pensée, qu'il allait jusqu'à attester sur son témoignage de la stupidité qui pousse aux unions physiques ? Non qu'il s'agisse en soi de stupidité — car ce n'est ni un manque de raison ni quelque faiblesse de la nature — mais c'est la maîtrise de la raison qui tient les rênes de l'élément déraisonnable » (p. 100). Nous proposerions plutôt : « Qui fut si pur dans son âme et sa pensée par rapport au corps, que l'on soutint à son propos qu'il n'avait pas de capacités sexuelles ? Mais en réalité il n'était pas impuissant. Cette [incapacité] n'était due ni à une insuffisance de la raison, ni à une faiblesse de la nature, mais à la domination que sa raison exerçait sur la partie irrationnelle de son âme ». Dans le même ordre d'idées — on notera au passage l'intérêt constant de Jean Damascène pour la physiologie —, le passage οὕτω νεκροῦται τὰ ὑπογάστρια... ἄτονος πρὸς τὸ ἑαυτῷ χρησιμεύειν γίνεται (*PTS* 29, p. 364, § 9<sup>21-23</sup>), traduit par « c'est ainsi que sa sensualité est mortifiée, qu'il épuise les forces de ses reins, qu'il éteint complètement l'ardeur des appétits du ventre et qu'il perd toute vigueur pour ce qui lui est à lui-même profitable » (p. 103), serait plus clair si on adoptait la traduction suivante : « il fut alors paralysé dans la région du bas-ventre, les puissances de ses reins se relâchèrent, et la faculté digestive de son estomac s'interrompit ; perdant ses forces, il devint incapable de subvenir à ses propres besoins ». Enfin, une autre obscurité devrait être levée. Au § 9, où Jean Damascène compare le Chrysostome à Moïse, l'expression ἀφείς δίκην πεδίλων τὰ γήινα (*PTS* 29, p. 363<sup>6</sup>) serait plutôt à comprendre comme une allusion à l'épisode d'*Exode* 3, 5. On corrigera ainsi « [après] avoir laissé, à la manière d'entraves, les réalités terrestres » (p. 102) par « renonçant aux réalités terrestres à l'instar de [Moïse qui retira] ses sandales ».

Les difficultés du texte damascénien ne se limitent pourtant pas à ce déploiement d'éloquence. On y trouve également des sous-entendus relatifs aux circonstances de sa rédaction. Toutefois, on peut difficilement reprocher leur oubli à L. Brottier, puisque l'éditeur lui-même, B. Kotter, les passe sous silence. On consultera à ce sujet R. Goulet (dir.), *Dictionnaire des philosophes antiques*, III, Paris 2000, p. 1002. Plus précisément, Jean Damascène ne s'adresse pas dans son homélie au seul Chrysostome. Un troisième Jean, homonyme du panégyriste et de l'objet de son éloge, est ainsi introduit. Il s'agit très vraisemblablement de Jean V patriarche de Jérusalem (705-730), qui apparaît ailleurs comme le père spirituel du Damascène. Il ne faut pas le perdre de vue dans la traduction de la prière finale *ἀλλ' ἐποπτεύοις ἡμᾶς τοὺς ὁμωνύμους*, « puisses-tu veiller sur nous qui portons le même nom » (p. 111). C'est d'ailleurs lui, et non Jean Chrysostome, qui est le *φιλόθεος ἀνὴρ* du § 1. On traduira donc *πρὸς δὲ καὶ φιλοθέου ἀνδρὸς προτροπὴν οὐκ ἀποστέον* — *αἰδοῖοις γὰρ οὗτος καὶ χάριτας οὐ πλείστας πρὸς ἡμῶν ὀφειλόμενος* (PTS 29, p. 359<sup>11-13</sup>) par « de plus, il n'est pas convenable de repousser l'exhortation d'un homme pieux – cet homme est compatissant, et nous lui devons de nombreuses faveurs à notre égard », au lieu de « de plus, il ne faut pas repousser l'impulsion d'un ami de Dieu. Car ce [saint] est vénérable et nous lui sommes redevable de plus de grâces possible » (p. 95).

Il est dommage que cet aspect du texte, qui apporte des matériaux supplémentaires à la thématique de la perception de l'évêque idéal, n'ait pas été remarqué. Il aurait aussi permis d'établir un autre parallèle avec le *Panégyrique de Saint Méléce*, où le successeur de ce dernier, Eustathe d'Antioche, reçoit également une place (cf. p. 32). Mais, on l'aura compris, cette thématique sur laquelle L. Brottier attire avec justesse notre attention, connaîtra encore, dans les années à venir, de beaux développements.

Vassa CONTICELLO

Michel CACOUROS et Marie-Hélène CONGOURDEAU (éd.), *Philosophie et sciences à Byzance de 1204 à 1453. Les textes, les doctrines et leur transmission*. Actes de la Table ronde organisée au XX<sup>e</sup> Congrès International d'Études Byzantines (Paris, 2001) (*Orientalia Lovaniensia Analecta* 146). – Peeters, Leuven 2006. 25 × 16,5 ; relié. 290 p. Prix : 70 €.

L'ouvrage rassemble la majeure partie des communications données à Paris en 2001 lors du Congrès International des Études Byzantines, dans le cadre de la table ronde consacrée à la philosophie et aux sciences dans l'empire de Nicée et sous les Paléologues. Outre un rapport de synthèse, le lecteur y trouvera six contributions abordant sous divers angles l'histoire des textes philosophiques, ainsi que leurs modalités de transmission, notamment par le biais des traductions ; une étude portant sur l'astronomie et révélant le degré de précision scientifique atteint par les Byzantins ; enfin trois articles relevant de la médecine, tant générale que vétérinaire. Si certaines de ces contributions visent seulement à fournir un état de la question et quelques pistes de recherches, elles sont aussi suggestives que les analyses plus érudites qui figurent dans le volume. De par les correspondances que présentent entre elles toutes ces communications, l'ouvrage offre finalement une présentation riche et variée des méthodes de travail des savants byzantins, des modes d'appropriation du savoir ancien et de diffusion de la connaissance, en particulier via l'enseignement, thème présent en filigrane tout au long du livre.

La philosophie byzantine, domaine de recherche aussi vaste qu'ancien, est étudiée ici essentiellement à travers le prisme de l'histoire des textes et des manuscrits. Il res-

sort de l'ensemble des contributions l'idée que les philosophes de la période paléologue lisent et reprennent largement les auteurs anciens, même lorsque ceux-ci ne font pas partie du corpus admis par l'Église orthodoxe, tels Platon et toute la tradition néoplatonicienne. Ainsi C. Steel et C. Macé montrent comment le *Commentaire* de Proclus au *Parménide* de Platon est non seulement « redécouvert » par Pachymères, mais probablement aussi corrigé et complété par lui en vue d'une « édition ». De même, comme l'explique L. Brisson, c'est directement à la tradition philosophique byzantine que Pléthon a recours lorsqu'il s'intéresse aux *Oracles chaldaïques* : Pléthon retrouve en effet dans le commentaire de Psellos l'influence de celui, perdu, de Proclus et s'en sert pour élaborer son propre commentaire. D'autre part, le travail philologique mené sur ces textes tardifs doit aussi prendre en compte les innovations introduites par les traductions latines : P. Beullens constate ainsi, à propos de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, que l'« édition » réalisée sous l'égide de Bessarion vers 1430 inclut des leçons provenant de la traduction latine effectuée au 13<sup>e</sup> siècle par Guillaume de Moerbeke.

Le parallèle avec les sciences est loin d'être artificiel. De la même manière que Platon dans le domaine philosophique, l'astronomie retrouve droit de cité à Byzance à partir de la fin du 13<sup>e</sup> siècle. Des auteurs tels que Nicéphore Grégoras et surtout Jean Chortasménos redécouvrent dans Théon d'Alexandrie des méthodes plus fines d'utilisation des tables de Ptolémée. C'est dans ce contexte qu'il faut replacer les exercices de calcul édités ici par A. Tihon, qui visent à fixer avec la plus grande précision possible les dates des solstices et des équinoxes. En matière médicale aussi, la connaissance des Byzantins progresse grâce au retour vers les textes anciens, en l'occurrence Dioscoride : A. Touwaide dresse une liste des manuscrits conservés du *De materia medica* et rappelle que certains témoins anciens, calligraphiés en onciales, ont fait l'objet d'une transcription en minuscules au cours du 14<sup>e</sup> siècle, de manière à produire finalement une nouvelle « édition » de Dioscoride.

Venons-en pour finir à l'article liminaire de l'un des éditeurs de l'ouvrage, M. Cacouros : eu égard à sa longueur et à son ambition affichée de proposer une synthèse sur l'enseignement et ses institutions à Constantinople du 13<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle, cette contribution appelle quelques commentaires, notamment sur certains points contestables. Le thème est passionnant et passablement mal connu, au-delà de ce qu'a écrit sur le sujet C. N. Constantinides (*Higher education in Byzantium in the thirteenth and early fourteenth centuries [1204-ca. 1310]*, Nicosie 1982). M. Cacouros reprend et analyse certains aspects de l'enseignement dans l'empire de Nicée, puis dans l'empire byzantin restauré, mettant l'accent notamment sur le cursus-type suivi par un lettré byzantin, depuis l'apprentissage des premiers rudiments de la langue jusqu'à l'étude de la philosophie, en passant par les disciplines du *trivium* (grammaire, rhétorique et dialectique) et les sciences du *quadrivium* (arithmétique, géométrie, musique et astronomie). En écho aux autres contributions du volume, M. Cacouros note la réintroduction de certains auteurs anciens parmi les textes étudiés par les jeunes Byzantins, par exemple Proclus ; il souligne aussi l'intense activité éditoriale des érudits des 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles.

M. Cacouros propose de plus quelques réflexions sur les institutions d'enseignement durant la période paléologue. Selon lui, à partir de la fin du 14<sup>e</sup> siècle au moins, la formation supérieure des intellectuels byzantins se fait à peu près exclusivement à Constantinople, dans le cadre de l'école du monastère Saint-Jean-Prodrôme de Pétra, sous la direction du détenteur d'une charge nouvellement créée au sein du patriarcat, celle de *katholikos didaskalos* (p. 20-24 et 36-49). Contrairement aux affirmations de l'auteur, rien n'indique que le *xénôn* du Kralj, annexe du monastère du Prodrôme de

Pétra, soit devenu le centre de tout l'enseignement supérieur : l'étude de la philosophie et de la médecine y est bien attestée, en particulier à l'époque de Jean Argyropoulos (voir sur ce point le récent article, non cité, de B. Mondrain, Jean Argyropoulos professeur à Constantinople et ses auditeurs médecins, d'Andronic Éparque à Démétrios Angélos, dans *Πολύπλευρος νοῦς. Miscellanea für Peter Schreiner zu seinem 60. Geburtstag*, éd. C. Scholz et G. Makris, Munich 2000, p. 223-250), mais cela n'exclut pas l'existence d'autres écoles à Constantinople et à Thessalonique, en particulier l'École patriarcale, sise traditionnellement dans les bâtiments de Sainte-Sophie.

À propos de la charge de *katholikos didaskalos*, M. Cacouros reprend et développe ici ses propres hypothèses antérieures, présentées notamment dans ses travaux sur Jean Chortasménos et Georges Scholarios (Jean Chortasménos *katholikos didaskalos*. Contribution à l'histoire de l'enseignement à Byzance, dans *Synodia. Studia humanitatis Antonio Garzya septuagenario ab amicis atque discipulis dicata*, éd. U. Criscuolo et R. Maisano, Naples 1997, p. 83-107 ; Jean Chortasménos, *katholikos didaskalos*, annotateur du *Corpus logicum* dû à Néophytos Prodroménos, dans *Ἐσώφα. Studi in onore di mgr Paul Canart per il LXX compleanno*, éd. S. Lucà et L. Perria, dans *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata* N.S. 52, 1998, p. 185-225 ; Un patriarche à Rome, un *Katholikos didaskalos* au Patriarcat et deux donations trop tardives de reliques du Seigneur : Grégoire III Mammias et Georges Scholarios, le Synode et la Synaxis, dans *Byzantium, State and society*, éd. A. Avramea, A. Laiou, E. Chrysos, Athènes 2003, p. 71-124). Dans ces articles, M. Cacouros admettait que l'expression *καθολικός διδάσκαλος* (ou *διδάσκαλος καθολικός*) est rarement employée dans un contexte où elle peut éventuellement se comprendre comme une titulature faisant référence à une charge officielle d'enseignement : en effet l'auteur ne relevait au total, à l'appui de son hypothèse, qu'une note marginale et deux souscriptions isolées concernant respectivement Michel Balsamon, Jean Chortasménos et Georges Scholarios ; il signalait aussi que la formule est totalement absente des listes d'offices patriarcaux. Sans entrer ici dans le détail, notons simplement que l'expression est par ailleurs fréquente, voire banale, chez les auteurs byzantins des 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles : ainsi le patriarche Antoine IV se l'applique à lui-même dans un acte patriarcal de 1393 : « mais puisque je suis le docteur général (*καθολικός εἰμι διδάσκαλος*) de tous les chrétiens... » (MM, II, p. 189<sup>14-15</sup>) ; bien plus, Sylvestre Syropoulos reconnaît cette même qualité au souverain pontife romain : « l'Église de Rome est la mère de toutes les Églises et son chef est le successeur de saint Pierre, le représentant du Christ, le pasteur et le docteur universel (*διδάσκαλος καθολικός*) de tous les chrétiens » (*Les « Mémoires » du Grand Ecclésiarque de l'Église de Constantinople Sylvestre Syropoulos sur le concile de Florence (1438-1439)*, éd. et trad. V. Laurent, Paris 1971, p. 462<sup>22</sup> et p. 463). Rappelons aussi qu'une formule très proche, celle d'*οἰκουμηνικός διδάσκαλος*, avait déjà donné lieu à des hypothèses comparables, contre lesquelles Jean Darrouzès et Paul Lemerle s'étaient inscrits en faux dans les années 1970. L'existence à Byzance d'une charge de *katholikos didaskalos* liée à une fonction d'enseignement demeure donc conjecturale.

Malgré ces dernières réserves, l'ouvrage apparaît comme fort utile pour tous ceux qui s'intéressent à la vie intellectuelle à Byzance sous les Paléologues. Il faut donc remercier les éditeurs d'avoir réuni dans ce volume des analyses à la fois complémentaires entre elles et individuellement stimulantes. Ajoutons que la présence de quatre index (trois index de noms de personnes et un index des manuscrits) rend la consultation de ce livre particulièrement aisée et agréable.

Marie-Lucie CHARPIN-PLOIX (trad.), *Maxime le Confesseur. La Mystagogie*. Introduction, traduction, notes, glossaires et index de Marie-Lucie CHARPIN-PLOIX (Les Pères dans la foi 92). – Migne (Diffusion Littéral, ZI du Bois Imbert, BP 11, 85280 La Ferrière), Paris 2005. 19,5 × 13,5. 201 p. Prix : 17,50 €.

*De la mystagogie de l'Église, du moine Maxime*, pour reprendre la suscription de la meilleure tradition manuscrite, est une œuvre originale autant pour la forme que pour le fond. Dans la lignée de Denys l'Aréopagite, le mystérieux théologien qui l'a sans doute précédé d'un siècle, Maxime le Confesseur conduit une réflexion de contemplatif autour des rites de la liturgie eucharistique.

Conformément au but poursuivi par la collection dans laquelle elle s'insère, la présente traduction entend avant tout offrir à la réflexion ou à la méditation un texte important de la patristique grecque. Sa thèse sur le grand théologien (*Union et différence. Une lecture de la Mystagogie de Maxime le Confesseur*, décembre 2000, 472 p. [Diffusion ANRT]) préparait la traductrice à aborder un texte aussi complexe. Dans une longue introduction (p. 9-69), elle présente l'auteur, l'époque et l'œuvre ; si l'origine et certaines périodes de la vie de Maxime le Confesseur demeurent dans une ombre relative, d'autres moments de son activité sont largement connus grâce aux sources. L'ouvrage de Maxime peut être daté des années 633-634, car il prend une place précise dans les querelles christologiques qui, dans le sillage du lointain concile de Chalcédoine, ont continué à diviser les chrétiens sur la volonté et l'activité du Christ, qui sont uniques, lorsqu'elles sont considérées comme émanant de la personne, et doubles, lorsqu'elles sont rapportées aux natures. Mais l'opuscule de Maxime, loin d'être un exposé de théologie dogmatique, est une suite d'illustrations de la vie chrétienne à travers le symbolisme de l'église comme édifice et des rites de la messe qui y est célébrée. À travers un savant maniement du symbole, autre facette de l'apophatisme, le chrétien est initié au mystère du Christ, de l'Église et de la divinisation de l'homme.

L'introduction est suivie de la traduction française du texte (p. 71-154), dont la lecture est éclairée par un ensemble d'outils, qui forment la dernière partie du volume (p. 155-193) : Index des citations (bibliques, non bibliques, conciliaires), Glossaire des noms propres, Glossaire et index thématiques, Bibliographie. Accompagnée d'une riche annotation, la traduction a de grandes qualités, de fluidité et de clarté avant tout, malgré les difficultés que présente le texte, autant dans la forme littéraire, avec ses concaténations de substantifs et de propositions participiales ou ses continues incises, que dans l'intelligibilité des concepts et de la pensée, avec toutes les subtilités du symbolisme et la technicité de la terminologie. Ainsi sont rendus abordables un texte et une pensée qui peuvent rebuter à une première approche. Le lecteur sera sans doute surpris – et justement frustré – de ne trouver chez Maxime aucun développement sur le noyau central de la messe, c'est-à-dire le récit de l'institution de l'eucharistie ou l'anaphore. Mais l'écrivain est manifestement tributaire du rituel liturgique de son temps, alors que déjà cette partie centrale était devenue secrète et réservée au célébrant.

La clarté et la simplicité du texte français laissent à peine soupçonner la difficulté et les pièges de l'original grec, qui est pourtant rendu de manière rigoureuse. On est d'autant plus surpris de rencontrer de petites lacunes ici ou là, où certains mots du grec semblent omis. Ainsi dans la préface : μοι (PG 91, 657<sup>C4</sup>), ἄγιος [συνάξεως] (657<sup>C10</sup>), σοι (660<sup>A1</sup>), πάντως (660<sup>A12</sup>), πολλάκις (659<sup>B12</sup>), τούναντίον (660<sup>C15</sup>). Ou plus bas, à la fin du chapitre 1 : τὰς ἀρχὰς τῶν ὄντων τοῖς πέρασιν οὐκ ἔων συνα-

φίστασθαι (668<sup>A14-15</sup>). Ou encore, dans le chapitre final : ὡς ἐδιδάχθην (716<sup>B14</sup>), τῶν φιλομαθῶν (716<sup>C1</sup>). On se permettra juste de soulever l'interrogation sur la signification de deux mots, qu'on pouvait peut-être rendre de manière plus rigoureuse : ἰστούργησαι (677<sup>D1</sup> : « rendre égales » ?), ἀμείωτον (701<sup>B1</sup> : « insécable » ?). Comme le montrent les références, les vérifications d'où découlent ces observations ont été faites sur l'édition ancienne, ainsi que sur celle de Ch. Sotèropoulos (Athènes 2001). Comme la traductrice a effectué sa version sur le nouveau texte critique qui, préparé par C. Boudignon, n'est pas encore paru, ces remarques sont peut-être hâtives et prématurées.

En conclusion, il convient de souligner à nouveau la qualité de la traduction, qui rend accessible au lecteur français un texte important, mais difficile, de la patristique grecque. Malgré l'originalité, la subtilité et la complexité qui caractérisent l'œuvre, c'est avec profit et sans crainte qu'on pourra l'aborder désormais grâce à ce nouveau guide.

Albert FAILLER

Giannès A. DEMÈTRAKOPOULOS, *Ἀπὸ τὴν ἱστορία τοῦ βυζαντινοῦ θωμισμοῦ : Πλήθων καὶ Θωμᾶς Ἀκυρινάτης* (Φιλοσοφία - Μελέτες 2). – Παρουσία, Athènes 2004. 24 × 17 ; relié. 241 p., 2 pl.

L'influence du thomisme à Byzance à partir du 14<sup>e</sup> siècle constitue un sujet encore mal connu et insuffisamment couvert par la bibliographie. À la suite de l'étude fondatrice de S. Papadopoulos (*Ἑλληνικαὶ μεταφράσεις θωμιστικῶν ἔργων. Φιλοθωμιστὰ καὶ ἀντιθωμιστὰ ἐν Βυζαντίῳ*, Athènes 1967), une partie de la traduction par Dèmètrios Kydônès de la *Secunda Secundae* de la *Somme théologique* a été éditée entre 1976 et 2002 dans la collection *Corpus philosophorum Graecorum recentiorum*, publiée à Athènes sous la direction de E. Moutsopoulos, et divers travaux ont été menés sur la réception de Thomas d'Aquin dans le monde orthodoxe. Cependant, l'édition et le commentaire des traductions réalisées par Dèmètrios Kydônès réclament encore un travail considérable, notamment en raison de l'abondante tradition manuscrite de ces textes. Pour reconnaître les emprunts que certains auteurs byzantins des 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles ont pu faire aux œuvres traduites de Thomas et pour mesurer ainsi le degré de pénétration de la scolastique latine dans la pensée byzantine, les chercheurs en sont donc réduits pour l'instant à travailler le plus souvent sans édition critique. C'est la tâche à laquelle s'estreint G. Dèmètrakopoulos dans ce livre, puisqu'il tente de déceler l'influence thomiste dans l'œuvre de Georges Gémistos Pléthon. Signalons d'emblée que, pour les besoins de sa démonstration, l'auteur propose dans les Appendices 3 et 4 de son ouvrage l'édition *princeps* des chapitres 1 à 9 de la traduction par Kydônès de la *Somme contre les Gentils*, ainsi que l'édition de certains passages de la traduction de la *Somme théologique* (Prima pars, Quaestio 1, Articuli 1, 2, 5 et 8 ; Quaestio 44, Articuli 1-4 ; Quaestio 46, Articuli 1-3).

Avant de s'attacher précisément aux citations de Thomas qui apparaissent sous la plume de Pléthon, l'auteur expose rapidement les éléments connus concernant la formation intellectuelle du futur philosophe platonicien. Il rappelle notamment que Pléthon a fréquenté dans sa jeunesse Dèmètrios Kydônès, certaines allusions laissant même penser qu'il a pu être son élève. G. Dèmètrakopoulos recense ensuite plusieurs attestations prouvant que Pléthon a bien lu les œuvres de Thomas dans la version grecque de Kydônès, étant donné qu'il n'avait pas accès à l'original latin. Dans un

chapitre tout à fait novateur, l'auteur effectue ensuite une comparaison systématique entre certains écrits de Pléthon et divers passages des traductions grecques de la *Somme théologique* et, plus encore, de la *Somme contre les Gentils*. Il relève des parallèles entre les textes qui montrent une dépendance directe de Pléthon à l'égard des arguments de Thomas. Surtout, G. Dèmètrakopoulos a pu identifier dans un manuscrit autographe, le *Monacensis graecus* 490 (f. 138<sup>v</sup>, 145, 146<sup>v</sup>, 147<sup>v</sup>), un ensemble de notes consignées par Pléthon au cours de sa lecture des deux *Sommes* de Thomas : l'auteur donne une édition de ces « Extracta » dans l'Appendice 1 de l'ouvrage, p. 147-168.

Dans une seconde partie, G. Dèmètrakopoulos met l'accent sur l'usage que fait Pléthon de Thomas dans la polémique qui l'oppose à Scholarios. En tant que philosophe antichrétien, Pléthon est amené à combattre le fidéisme théorisé par Thomas et revendiqué par Scholarios dans son traité *Contre les difficultés de Pléthon au sujet d'Aristote*. Mais l'auteur souligne que, dans sa réponse, intitulée *Contre les objections de Scholarios en faveur d'Aristote*, Pléthon s'oppose à Scholarios en utilisant les mêmes méthodes que lui, à savoir les procédés de contradiction et de démonstration élaborés par Thomas lui-même. Il note aussi, en sens inverse, l'utilisation par Scholarios de certains arguments tirés directement de Platon. La connaissance tant de l'aristotélisme christianisé de Thomas que de la philosophie platonicienne est bien partagée par les deux philosophes byzantins, ce qui leur permet de s'affronter en recourant à l'arsenal de l'adversaire. L'auteur développe enfin l'idée selon laquelle Pléthon se sert sans l'avouer de Thomas pour construire sa propre doctrine, fondée elle aussi sur une forme de fidéisme.

À partir de cette analyse très neuve, à laquelle viennent s'ajouter les Appendices déjà mentionnés ainsi que trois index, G. Dèmètrakopoulos est en mesure d'arriver à deux conclusions importantes pour l'histoire intellectuelle de la période paléologue. En premier lieu, il faut abandonner le présupposé trop facile qui veut que l'intérêt de Pléthon pour l'Antiquité et pour Platon l'ait rendu totalement indifférent à la scolastique occidentale : les recoupements effectués par l'auteur apportent la preuve que Pléthon connaissait et utilisait les arguments de Thomas, tout aristotéliens qu'ils fussent, même s'il évitait généralement de s'en réclamer. D'autre part, il faut admettre désormais que la réception et l'influence de Thomas ont été tellement larges à Byzance que le schéma traditionnel opposant les « thomistes » aux « antithomistes » se révèle inopérant : la pensée de Thomas est trop variée et trop riche pour qu'aucun intellectuel byzantin ait pu l'accepter ou la rejeter en bloc. G. Dèmètrakopoulos mentionne à ce propos les travaux de I. Polémis sur Théophane de Nicée, hésychaste mais aussi lecteur de Thomas ; il attire aussi l'attention sur les références voilées ou même cryptées à Thomas qui parsèment la littérature byzantine des 14<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles jusque dans la polémique antimusulmane, celle d'un Macaire Makrès par exemple. La liste que l'on pouvait jusqu'ici dresser des auteurs byzantins directement influencés par Thomas était déjà longue et mêlait à l'évidence des individus de tendances très différentes ; désormais, à Nicolas Kabasilas, Jean VI Cantacuzène, Théophane de Nicée, Manuel Kalékas, Grégoire Akindynos, André et Maxime Chrysobergès, Bessarion et Georges Scholarios, il faut aussi ajouter le chantre du retour au platonisme, Georges Gémistos Pléthon.

Paul GÉHIN et ALII, *Les manuscrits grecs datés des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles conservés dans les bibliothèques publiques de France*. Tome II, *Première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle*, par Paul GÉHIN, Michel CACOUROS, Christian FÖRSTEL, Marie-Odile GERMAIN, Philippe HOFFMANN, Corinne JOUANNO, Brigitte MONDRAIN, avec la collaboration de Dominique GROSIDIER DE MATONS (*Monumenta palaeographica Medii Aevi. Series graeca*). – Bibliothèque nationale de France/Institut de recherche et d'histoire des textes / Brepols, Paris-Turnhout 2005. 44 × 30 ; relié. 199 p.

Le projet de présentation des manuscrits grecs datés des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles et conservés dans les bibliothèques publiques de France a abouti à la parution d'un premier tome en 1989, consacré au 13<sup>e</sup> siècle et dirigé par Charles Astruc. Le siècle suivant a été dédoublé à cause de l'abondance de la matière, et le présent volume couvre la première moitié du siècle, qui fut marquée par l'apogée du rayonnement culturel des Palaiologoi, inauguré par Michel VIII et déjà parvenu à un haut niveau sous son règne. Il va sans dire que les manuscrits grecs analysés ici sont conservés à peu près exclusivement dans la Bibliothèque nationale de France (Ancien fonds grec, Fonds Coislin, Fonds du Supplément grec). Le luxueux volume qui leur est consacré restitue leur qualité et offre d'excellents exemples des styles d'écriture et des mises en page de cette époque brillante.

La plupart de ces manuscrits étaient déjà signalés dans le recueil d'Henri Omont (*Fac-similés des manuscrits grecs datés de la Bibliothèque nationale du IX<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris 1891), soit, pour être précis, 33 des 41 pièces incluses dans la nouvelle publication. La présentation de chaque manuscrit est détaillée et surpasse la notice sommaire qu'on trouve habituellement dans un album paléographique. L'apport est d'autant plus le bienvenu qu'il n'existe pas – pour le moment – de catalogue détaillé et raisonné des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale de France. Voici, pour donner une idée de la variété des rubriques, la liste des points successivement développés dans la description de chaque pièce : matière, foliotage, cahiers, signatures, piqûres, réglure, reliure, copiste, souscription ou datation indirecte, écriture, encre, décoration, contenu, texte des planches, histoire du manuscrit, bibliographie complémentaire, fac-similés.

Une fois déroulée la série des notices, une seconde partie du volume (p. 101-198) présente quelques folios de chacune des pièces prises en compte : le plus souvent sont reproduits deux folios, quelquefois un plus grand nombre, et jusqu'à sept folios pour deux manuscrits datés de 1325 (*Parisini graeci* 341 et 1040 : planches 58-64 et 65-71). Les souscriptions livrent 22 noms de copistes, dont l'un des plus connus est Michel Louloudès, actif à Éphèse jusqu'à la prise de la ville par les Turcs, puis réfugié en Crète ; c'est là qu'il transcrivit les trois manuscrits mentionnés ici, qui sont des copies du florilège bilingue de Buonaccorsi de Bologne, dans ses deux versions (n<sup>os</sup> 20 et 21), et du Commentaire de Théophylacte de Bulgarie sur l'Évangile de Matthieu (n<sup>o</sup> 28).

Pour terminer la description générale d'un volume où l'élégance de la mise en page donne tout son poids à la richesse et à la précision des informations, signalons quelques phénomènes notables : la prépondérance des textes de contenu religieux et liturgique, la prédominance progressive du papier sur le parchemin au cours du demi-siècle, la diversité des filigranes relevés dans le n<sup>o</sup> 29. Outre son utilité scientifique, ce volume luxueux constituera une digne parure pour les bibliothèques d'érudition.

Michael GRÜNBART, *Formen der Anrede im byzantinischen Brief vom 6. bis zum 12. Jahrhundert* (Wiener byzantinistische Studien 25). – Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne 2005. 24 × 17. 403 p.

À l'image des précédentes études publiées dans la collection, le présent ouvrage expose les résultats d'une recherche poussée sur un sujet technique, précis et restreint à la fois, mais important : les formes d'adresse que l'épistolier utilise à l'égard de son correspondant telles qu'on peut les inventorier à partir des collections de lettres qui ont été conservées. L'auteur limite son examen à une période précise : du 6<sup>e</sup> au 12<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire du règne de Justinien à la prise de Constantinople par les Latins de la quatrième croisade. On peut considérer que le matériau ne sera guère enrichi désormais, car les correspondances de cette époque ont été éditées de manière presque exhaustive. Comme il est rappelé à diverses reprises – et exception faite de découvertes éventuelles dans les fonds de manuscrits –, seules deux collections restent inédites, en partie ou en entier : un petit nombre de lettres de Grégoire Antiochos et la correspondance plus conséquente du moine Hiérothée (environ 175 lettres), qui, conservée dans un manuscrit de Bucarest, a été signalée par Jean Darrouzès en 1972 dans la *Revue des études byzantines* et dont l'auteur du présent ouvrage annonce à plusieurs reprises une prochaine édition (p. 14 n. 9, p. 18 n. 15, p. 189 n. 432).

L'étude porte sur un total de 3 762 lettres, réparties entre 100 auteurs. Si on les classe par auteurs, de nombreuses lettres constituent des *unica*, tandis que les dossiers les plus importants, disons ceux qui dépassent la centaine de lettres, proviennent d'un petit nombre d'épistoliers (dans l'ordre croissant, à partir du tableau des pages 379-380) : Jean Tzetzés (107), le Professeur anonyme (122), Théophylacte d'Achrida (135), Jean Apokaukos (156), Procope de Gaza (167), Hiérothée (175), Michel Chôniatès (181), Nicolas I<sup>er</sup> Mystikos (193), Phôtios (299), Michel Psellos (545), Théodore Stouditès (554). À s'en tenir à ces chiffres, on voit que les conclusions dépendent en grande partie des deux derniers épistoliers, dont la masse documentaire écrase l'ensemble. Michel Psellos présente avant tout un large éventail de correspondants placés aux plus hauts postes de l'État et de l'Église, tandis que Théodore Stouditès s'adresse surtout à un monde d'ecclésiastiques et de moines. L'un et l'autre sont de grands lettrés et des écrivains novateurs, témoins capitaux de l'évolution de la langue byzantine.

Si l'on veut caractériser d'un mot le noyau de l'ouvrage, on dira qu'il s'agit d'un lexique des mots utilisés dans les adresses internes des lettres et on se référera immédiatement à la longue liste alphabétique des termes grecs qui constitue le centre du livre et de l'étude (p. 205-381). Chacun des lemmes est suivi des citations correspondantes et des références d'édition. Pour les adjectifs qualificatifs, sauf s'ils sont eux-mêmes substantivés, un renvoi est fait aux substantifs auxquels ils sont accolés, pour éviter d'avoir à répéter citations et références. La liste commence par ἀββάς et se termine par ὁ τᾶν. À s'en tenir au volume de références incluses dans le répertoire, les substantifs les plus fréquents sont empruntés au vocabulaire de la dignité, de la personne et de la parenté : ce sont, par ordre décroissant, δεσπότης, ἀδελφός, τέκνον, κεφαλή, ψυχή, πατήρ. La fréquence et l'importance des adjectifs qui sont appliqués aux correspondants et qui indiquent plus ou moins rigoureusement leur titulature apparaissent moins clairement, puisqu'il faut se reporter chaque fois aux substantifs qu'ils qualifient. Les qualificatifs restent cependant les vecteurs les plus éloquents des dignités et les signes les plus manifestes de l'évolution des adresses : il suffira d'évoquer l'inflation et l'allongement des qualificatifs que connut le 12<sup>e</sup> siècle (παναγιώτατος, πανεντιμότατος ou πρωτοπανεντιμούπερτατος). Deux classes d'adresses,

adresses directes et adresses indirectes, sont distinguées, selon qu'il s'agit d'une interpellation du correspondant au vocatif (ὦ δέσποτά μου) ou de l'attribution d'un titre inséré dans la proposition (προσκυνῶ τὸν ἀγιώτατον ἡμῶν δεσπότην).

Le reste de l'ouvrage n'est en fait que l'explication et l'illustration de ce lexique ou l'analyse grammaticale et lexicologique des formules d'adresse. Après la bibliographie (p. 9-27) et l'introduction (p. 28-56), un troisième chapitre est consacré à l'aspect statistique et formel de l'adresse (p. 57-77) : fréquence ou absence de l'adresse, construction grammaticale des formules, usage et récurrence de la particule ὦ, emploi du nominatif pour le vocatif, clausules métriques, noms propres, figures rhétoriques. La partie suivante concerne le vocabulaire utilisé dans les diverses formules (p. 78-137) et traite surtout de l'origine des mots, qui remontent pour le plus grand nombre à des usages déjà en vigueur dans l'épistolographie de l'âge grec classique ou de la période patristique et qui sont pour le reste la création de l'ère byzantine avec ses nouvelles institutions et ses changements culturels. Sont également examinés quelques thèmes déterminants dans la formation des adresses : l'amitié et la parenté comme lien entre les correspondants, l'ironie ou la coloration péjorative, les protestations d'humilité et de modestie de la part de l'épistolier. Un chapitre est ensuite consacré à l'identification des groupes sociaux qui sont présentés chez les destinataires des lettres (p. 138-196) : l'empereur et la maison impériale, les souverains étrangers, les ecclésiastiques et les dignitaires, le monde laïc, la femme, les cercles d'amis. Après un bref aperçu sur les particularités de chaque épistolier (p. 197-204), vient le répertoire des mots utilisés dans les adresses par lequel j'ai commencé la description du livre et qui est complété par les index des noms propres, des métiers et dignités, des lettres et de la présence des adresses (p. 362-381). Trois index finals donnent d'autres clefs d'entrée (p. 387-403) : Personnes et choses, Termes grecs, Auteurs modernes.

Tant le lexique général des termes utilisés dans les adresses internes que les divers tableaux statistiques ou encore les index répondent parfaitement à la diversité des approches possibles et des vérifications souhaitables. Ils permettront une utilisation commode, rapide et exhaustive de l'ouvrage. Le livre de Michael Grünbart prend le sujet là où l'avait laissé Lucilla Dinneen dans son étude sur l'épistolographie chrétienne de l'Antiquité tardive (L. Dinneen, *Titles of Address in Christian Greek Epistolography to 527 A.D.*, Washington D.C. 1929) et le conduit jusqu'au début du 13<sup>e</sup> siècle. Il restera à prolonger la recherche pour la dernière période de l'empire (1204-1453), qui connaît une plus grande richesse et abondance de dossiers épistolaires, comme le montre la compilation des incipit effectuée récemment par notre auteur (M. Grünbart, *Epistularum Byzantarum Initia*, Hildesheim 2001). On pourra regretter que l'ensemble de la période byzantine n'ait pu être traité conjointement, car le sujet paraîtra désormais défloré en quelque sorte. Mais la matière restante est assez riche et les nouveautés sont assez importantes pour que, d'une prolongation de la recherche, on puisse attendre d'autres résultats aussi fructueux et originaux.

Albert FAILLER

Emanuela GUIDOBONI and Alberto COMASTRI, *Catalogue of earthquakes and tsunamis in the Mediterranean area from the 11th to the 15th century.* – Istituto Nazionale di Geofisica e Vulcanologia, Rome 2005. 27 × 21 ; relié. 1037 p. Prix : 135 €.

Le premier volume, paru en 1994, recensait les tremblements de terre signalés dans le monde méditerranéen depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'an mil, plus

précisément du 8<sup>e</sup> siècle avant notre ère jusqu'à l'année 995 (voir le compte rendu paru dans la *REB* 55, 1997, p. 316-317). Les cinq cents années qui suivent méritaient – et obtiennent – un traitement différent, avec l'accumulation, la diversification et l'enrichissement de la documentation dont bénéficie la période prise en compte : le relevé atteint ici, pour cinq siècles, les 383 unités, alors que le premier volume ne dépassait pas les 300 unités pour une durée trois ou quatre fois supérieure. Sont également signalés 22 tsunamis, un phénomène auquel le raz de marée du 26 décembre 2004 dans l'océan Indien nous a rendus plus sensibles.

Le byzantiniste aura désormais à sa disposition les deux volumes du répertoire, qui couvre parfaitement les siècles d'existence de l'Empire byzantin, puisque le second tome atteint la fin du 15<sup>e</sup> siècle, le dernier séisme recensé datant de l'année 1498 (n° 383, p. 826). Le nouveau répertoire remplacera avantageusement les catalogues dont on disposait auparavant, à commencer par la liste établie par V. Grumel dans son manuel de chronologie. Entre-temps, le relevé des colophons de manuscrits, auquel a particulièrement contribué Ph. Évangélatou-Notara, et la publication de diverses chroniques, notes et inscriptions avaient enrichi la liste. Tout est à présent rassemblé ici. Dans les notices successives sont avant tout repris les textes qui signalent les séismes et en constituent les sources ; ils sont traduits en anglais, mais d'abord transcrits dans les langues originales des documents, dont seule l'énumération donne une idée de l'étendue du travail : grec, latin, hébreu, syriaque, arménien, arabe, italien, français, espagnol, allemand, à l'occasion persan, provençal, catalan ou russe (pour cette dernière langue, quelques extraits des ouvrages attribués à Ignace de Smolensk). Les sismologues ont dû naturellement faire appel aux philologues pour la finition du travail.

Le nombre croissant des séismes au fil des cinq siècles (44, 51, 60, 96, 132) est sans doute dû à l'amélioration de la documentation plutôt qu'à l'augmentation du phénomène. L'Italie apparaît comme la région la plus menacée de l'espace méditerranéen. Sans doute est-ce la réalité, mais l'impression est encore redoublée par la multiplicité et la minutie des témoignages et des descriptions que les sources médiévales nous ont transmis. C'est ce qui apparaît dans la bibliographie : la richesse des fonds d'archives, en particulier, explique l'étendue de la documentation. Cela ressort également de l'index des noms de lieux, où la prépondérance revient à l'Italie, alors que le nombre des localités, villes ou forteresses de l'Empire byzantin précisément nommées se limite à quelques dizaines. Sur les 383 tremblements de terre signalés, seuls 83, d'après un comptage rapide et global, ont lieu sur les terres byzantines et s'appuient sur des sources grecques. Pour observer la fréquence des séismes en Italie et la profusion des sources les concernant, il suffira de se reporter à quelques cas, où l'importance de la pagination reflète l'abondance de la documentation : n° 053-054 (Italie et Allemagne-Autriche, janvier 1117, p. 84-126), n° 105 (Italie du nord, décembre 1222, p. 239-259), n° 190 (Italie-Carinthie, janvier 1348, p. 403-434), n° 192-196 (Italie centrale, janvier-septembre 1349, p. 437-477), n° 213-221 (Catalogne et France méridionale, mars-septembre 1373, p. 497-519), n° 310-318 (Italie centrale et méridionale, décembre 1456-février 1457, p. 625-724). Parmi les séismes qui ont laissé le plus vif souvenir et qui ont touché l'ensemble des rivages méditerranéens, il faut mentionner celui du 8 août 1303 (n° 160, p. 335-363), dont l'épicentre se situait en Crète et qui se fit sentir aussi bien en Asie Mineure qu'en Syrie et en Égypte. Le tsunami qui l'accompagna atteignit les côtes du Liban et de l'Égypte et s'engouffra en profondeur dans la mer Adriatique. De nombreuses sources conservent le souvenir du désastre : elles proviennent en particulier de Venise, qui était alors maîtresse de la Crète et qui s'efforça de reconstruire, sur une durée de longues années, les bâtiments détruits, mais

aussi des pays arabes, où les chroniqueurs furent nombreux à consigner l'événement. Du côté des sources byzantines, Georges Pachymères retient le sinistre, ainsi qu'une chronique chypriote. La liste des sources pourrait d'ailleurs être allongée : ainsi *Le Petit Thalamus de Montpellier*, cartulaire conservé aux Archives municipales de la ville et qui est d'ailleurs cité plus loin dans le répertoire (n° 221), rapporte, en langue provençale et dûment daté, le grand tremblement de terre qui fit tomber le phare légendaire d'Alexandrie.

Dans l'ouvrage sont retranscrites, puis traduites en anglais, l'ensemble des sources. La transcription du grec aurait pu être améliorée, en particulier pour l'accentuation. Certaines erreurs sont même gênantes pour la lecture ou la compréhension ; prenons l'exemple de l'inscription de la porte de Charisios, sur laquelle est signalé un séisme un peu antérieur à juillet 1197 (n° 095, p. 217-218) : on trouve *σπαρογμοί* pour *σπαραγμοί*, *εὐφρωδς* pour *εὐφωδς* et surtout *ρζε'* pour *ρψε'*, qui nous donne l'année 6505 [997] au lieu de l'année 6705 [1197]. Mais habituellement on peut deviner et suppléer la leçon correcte, même dans le cas de *ῥοφορον* (pour *ῥοροφον* : n° 044) ou de *συσσειγας* (pour *συσσεισας* : n° 112). D'autre part, la traduction n'est pas toujours fidèle. Les éléments de datation eux-mêmes sont parfois mal interprétés ou omis. Au n° 11, *ἡμέρα τρίτη* est traduit par « at the third hour of the day », alors qu'il est question du « troisième jour », soit le mardi, le synchronisme étant d'ailleurs correct (mardi 6 mars 1033) ; au n° 104, *ῥρα ἕκτη* n'est pas traduit. L'adverbe *πρώην* signifie « l'avant-veille », ou de manière plus vague « récemment », mais non « le matin » (n° 32, où *τοῦ πρώην μέγιστου* [sic] est rendu par « the tremendous one of the morning »). La traduction est d'autant plus fâcheuse que, dans le cas indiqué, le séisme auquel il est renvoyé (n° 029) a lieu le soir ou dans la nuit.

En d'autres cas, la traduction paraît douteuse. Soit la phrase suivante de Georges Pachymères (n° 143) : *σεισμός ἐνσκήψας ἐξαίφνης τὸν σύλλογον ἐκείνων καὶ τὴν σκέψιν διέλυνεν*. Voici l'interprétation du traducteur : « a sudden earthquake struck their meeting and banished all doubts ». En fait, il faut comprendre : « un tremblement de terre, qui éclata subitement, mit fin à leur assemblée et à leur débat ». Le rédacteur de la Version brève l'avait bien interprété ainsi dans son raccourci : *σεισμός ἐνσκήψας ἐξαίφνης τὸν σύλλογον διέλυνεν*.

Pour deux passages du même historien, il eût été intéressant que des spécialistes de sismologie essaient d'interpréter un vocable auquel Georges Pachymères semble attribuer un sens technique. Décrivant le mode opératoire du tremblement de terre, il affirme par deux fois (n° 126 et n° 150) que le séisme procédait par « pulsations » (*σφυγμοί* : II, p. 457<sup>26</sup> ; III, p. 259<sup>5-6</sup>, où le texte a d'ailleurs été mal compris : « a great earthquake, which caused living bodies to pulsate »). Il semble bien que l'historien désigne par ce vocable une variété précise de séisme, au point que le rédacteur de la Version brève y voit un terme technique : *σεισμός... ὁ ἤδη σφυγμώδης λεγόμενος* (II, p. 58<sup>5-6</sup>).

Le relevé rigoureux de tous les extraits qui mentionnent les tremblements de terre a pour avantage de rassembler la terminologie utilisée pour les signaler et les décrire. De manière stéréotypée, le tremblement de terre est qualifié, dans l'aire byzantine, de « grand » (*σεισμός μέγας*), tandis que les plus redoutables sont dits « très grands » (*μέγιστος σεισμός*). Il pouvait se produire, par siècle, deux ou trois de ces très grands séismes, dont on gardait le souvenir de génération en génération (*τῶν πώποτε μνημονευομένων*).

Après le relevé analytique des séismes, le volume contient une partie finale qui procure toutes les clefs pour une utilisation fonctionnelle des données. Tout d'abord une liste chronologique des séismes, avec les données essentielles ramassées sur une ligne de texte (p. 828-835), suivie de cinq cartes, sur lesquelles sont localisés et datés,

par siècle, les divers séismes des pays méditerranéens, et d'une sixième carte pour les tsunamis. Suivent de brèves notices sur les auteurs ou les œuvres anonymes utilisés dans le répertoire (p. 849-910). À la fin de chaque notice sont cités les numéros pour lesquels l'œuvre constitue la source première. À ce propos, on relèvera qu'il est malaisé de retrouver ces numéros d'ordre, en l'absence de tout titre courant. Seul le repérage chronologique est assuré, car au bas de la belle page figure la datation, qui fait, pour ainsi dire, fonction de titre courant. Quant à la bibliographie (p. 911-992), elle se divise en quatre parties : Sources historiques inédites, Sources historiques publiées, Inscriptions, Historiographie, littérature et catalogues. L'ouvrage est clos par un double index (p. 993-1034) : Noms de lieux, Noms de personnes.

Les deux volumes du nouveau *Catalogue des tremblements de terre*, où la période byzantine est intégralement couverte, constitueront un indispensable manuel de référence pour les médiévistes. À travers la compilation de ces sources, issues d'aires linguistiques différentes et éparpillées dans les multiples archives, annales, chroniques, histoires et notes diverses, il devient possible à tous d'accéder à une vaste documentation, à chacun de vérifier et d'enrichir les points qui font l'objet de sa propre recherche. La qualité de la présentation, de la cartographie en particulier, agrément la consultation de l'ouvrage.

Albert FAILLER

Elizabeth JEFFREYS (éd.), *Proceedings of the 21st International Congress of Byzantine Studies. London, 21-26 August, 2006*. Volume I, *Plenary Papers* ; Volume II, *Abstracts of Panel Papers* ; Volume III, *Abstracts of Communications*. – Ashgate, Aldershot 2006. 25 × 17,5 ; relié. xv-395 p. et 6+17 ill. hors pagination (I), vi-310 p. (II), vi-401 p. (III). Prix : 200 £.

Le 21<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines s'est tenu à Londres du 21 au 26 août 2006 ; il a réuni un millier de participants. Dans son adresse d'ouverture (p. 3-12), Judith Herrin a évoqué, avec érudition et humour, l'éclat de la civilisation byzantine à travers ses diverses facettes. Celles-ci sont symbolisées par les deux paons affrontés de Venise et elles sont illustrées par l'ensemble des contributions du congrès. Regroupées sous le concept de *Display*, dont la généralité et la multivocité permettaient d'unifier commodément la multiplicité des sujets, les diverses communications se partagent en huit sections, correspondant à autant de thèmes, qui portaient les titres suivants : I. Empire, II. Works and days, III. Infrastructures, IV. Words, V. Texts, VI. Orthodoxy, VII. Byzantium as display, VIII. The future of the past. En développant le sens des mots et en s'inspirant des contributions effectives, on pourrait traduire approximativement l'objet de chacune des huit sections par les formules suivantes : les connotations de l'idée d'empire, la vie quotidienne et les activités économiques, les conditions et l'avancement de la recherche sur Byzance dans les diverses disciplines, la langue dans sa diversité et son évolution, les textes et la connaissance, l'orthodoxie comme religion officielle et les activités religieuses, les manifestations culturelles et artistiques, l'avenir de l'histoire et de l'art de Byzance. Malgré une première impression due à leur dispersion dans des sections diverses, les exposés sur l'art et l'iconographie, lieu privilégié de l'étalage et du chatoiement à travers les formes et les couleurs, occupent la place qui leur revient, à côté de l'éclat des lettres et de la pompe des cérémonies.

Le contenu des exposés a été rassemblé dans les trois volumes d'actes qui sont présentés ici ; parus à la veille du congrès et distribués aux participants, ils contiennent d'une part le texte des communications faites aux séances plénières (I), d'autre part les résumés des tables rondes (II) et des communications individuelles (III).

Aux séances plénières, trois exposés successifs sont consacrés à chacun des thèmes, à l'exception du numéro VIII, qui n'est pas pris en compte, tandis que le numéro III se réduit à un simple résumé de deux pages, l'échange étant resté à l'état oral. Les diverses communications s'efforcent de s'insérer dans la ligne actuelle de la recherche en ces multiples domaines. Pour répondre à la tradition des congrès quinquennaux de la byzantinologie, le point est fait de manière plus précise sur les travaux qui ont été réalisés entre les deux congrès, sur les thèmes majeurs et les inflexions principales de la recherche actuelle, sur les projets en cours et les perspectives d'avenir. Tout cela est traité dans la section III (Infrastructures), mais au niveau des seules tables rondes, dont voici les titres respectifs : 1. Instrumenta studiorum, 2. Technology, 3. From BZ to *Byzantium@display*, 4. Teaching Byzantium with Computer and Internet, 5. Sigillography, 6. Numismatics, 7. Prosopography, 8. Science.

Vu leur importance et le fait qu'ils représentent traditionnellement un moment décisif des congrès, on a judicieusement attribué aux *Instrumenta studiorum* – et malgré un accroc aux titres courants – un traitement de faveur, car les exposés de ces tables rondes sont reproduits intégralement dans le premier volume (I, p. 143-210), parmi les communications des séances plénières. Malheureusement, sur les neuf communications annoncées sur la page de titre, trois ne sont pas reprises, qui traitaient les trois domaines suivants : la papyrologie, les nouvelles recherches sur Justinien, les nouveaux développements en histoire du droit. Quant aux six autres contributions qui sont reproduites, elles concernent respectivement la peinture monumentale byzantine (P. L. Vocotopoulos, *Le Corpus de la peinture monumentale byzantine : bilan et perspectives*), l'épistolographie grecque (A. Rhoby et M. Grünbart, *Epistularum Neograecarum Initia*), l'hagiographie (S. Efthymiadis, *New developments in hagiography: the rediscovery of Byzantine hagiography*), la diplomatique (A. Beihammer, *Byzantinische Diplomatik [dead or alive?]*), la lexicographie (S. Schönauer, *Lexicography*), les sources syriaques (S. Brock, *Syrian sources and resources for byzantinists*). Rangé logiquement sous le thème V (Texts), l'exposé de D. R. Reinsch (*Zum Edieren von Texte: Über Zitate*, I, p. 299-309) se rapproche de ces « bilans et perspectives » qu'on vient de mentionner ; l'auteur aborde le domaine de l'écodotique et analyse de manière critique le contenu et la portée des appareils de citations dans les éditions ; il prône la constitution progressive d'un index des citations, qui s'enrichirait de l'apport des nouvelles éditions et qui épargnerait aux éditeurs de fastidieuses recherches, même si le TLG a rendu l'opération moins malaisée.

On aura tout intérêt à consulter cette vaste collection d'auteurs cités et de questions traitées pour se faire une idée globale de la recherche actuelle en byzantinologie et repérer les sujets qui retiennent en priorité l'attention des chercheurs. Pour terminer, relevons quelques chiffres : le volume II (tables rondes) ne cite pas moins de 333 auteurs, et le volume III (communications individuelles) pas moins de 436 auteurs.

Albert FAILLER

Ιωάννης Ε. ΚΑΡΑΓΙΑΝΝΟΠΟΥΛΟΣ, *Λεξικό Βυζαντινής ορολογίας. Οικονομικοί όροι. Συντάκτες: Σ. Βαρναλίδης, Μ. Γρηγορίου-Ιωαννίδου, Π. Κατσώνη, Α. Σταυρίδου-Ζαφρακά. Τόμος Α΄. – Αριστοτέλειο Πανεπιστήμιο Θεσσαλονίκης. Κέντρο Βυζαντινών Ερευνών, Θεσσαλονίκη 2000. 24 × 17. 218 p.*

Dès les années 1960, Jean Karagiannopoulos mit en route, avec quelques-uns de ses étudiants de l'Université de Thessalonique, une vaste opération de dépouillement

des sources byzantines afin d'établir un dictionnaire où seraient relevés tous les termes techniques et spécialisés utilisés dans les textes byzantins de contenu économique, administratif ou juridique. Il annonça lui-même l'inauguration du projet lors du 13<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines qui se tint à Oxford en 1966. Le premier volume issu de l'entreprise est paru en l'année 2000, quatre décennies plus tard. Il est consacré au secteur de l'économie et inclut les lettres  $\alpha$ ,  $\beta$  et  $\gamma$ . Il regroupe près de cinq cents lemmes, dont les quatre cinquièmes se rangent d'ailleurs sous la première lettre de l'alphabet, car l'alpha privatif commande la formation d'une grande quantité de termes juridiques exprimant la dispense, l'immunité, l'inviolabilité et toutes autres notions négatives qui foisonnent dans la langue juridique, volontiers répétitive et redondante.

Les lemmes les plus importants bénéficient d'un développement conséquent dans le nouveau lexique. Les divers sens ou connotations sont précisément relevés dans une brève introduction, et chacun d'eux est illustré par une ou plusieurs citations, accompagnées à l'occasion d'un ensemble plus étendu de simples renvois à d'autres textes auxquels on pourra éventuellement se référer pour une vérification plus complète ou plus approfondie. De fait, il faut souvent recourir au contexte lui-même pour saisir le sens précis ou la portée réelle des mots. D'entrée, l'évolution sémantique et historique du terme est décrite. De plus, les citations et les références qui se rapportent à chacun des sens, matérialisés par une suite d'appels de note, sont rangées à leur tour dans l'ordre chronologique. C'est ainsi, par exemple, qu'est bien marqué, aussi bien dans les introductions que par les exemples invoqués, le passage progressif de l' $\acute{\alpha}\nu\alpha\gamma\rho\alpha\phi\epsilon\upsilon\varsigma$  à l' $\acute{\alpha}\rho\theta\rho\alpha\phi\epsilon\upsilon\varsigma$  comme de l' $\acute{\alpha}\nu\alpha\gamma\rho\alpha\phi\eta$  à l' $\acute{\alpha}\rho\theta\rho\alpha\phi\eta$  à partir du 12<sup>e</sup> siècle. Chaque notice présente un conspectus général, mais permet en même temps d'entrer dans la variété des emplois à travers les citations et références successives. Lorsque le sens du mot reste indécis ou discuté, les auteurs le signalent. La notice se termine par une utile bibliographie.

L'analyse et la connaissance des mots sont conditionnées par la documentation d'où ils sont tirés. L'ensemble de ces sources sont présentées dans la liste des abréviations bibliographiques (p.9-47). Il s'agit essentiellement des collections des lois impériales et des archives et typika monastiques, les papyrus livrant le domaine spécifique de l'Égypte byzantine et fournissant un bon nombre de lemmes exclusifs. La terminologie relevée dans le lexikon concerne quelques domaines privilégiés : lois et règlements juridiques, règles monastiques, régime des terres, contributions directes et indirectes levées par l'État, contrats privés et transactions commerciales. Par la simple énumération des mots, le lexikon témoigne en particulier de la richesse de la terminologie fiscale, reflète de la sophistication de l'administration centrale et locale : arpentage, calcul de l'impôt, fonctionnaires du fisc, multiplicité et diversité des impositions, taxes et amendes. On ajoutera les unités de mesure et de monnaie, ou encore les noms de métiers.

Mentionnons les cinq lemmes dont le développement et les références textuelles sont les plus longs (deux pages et plus) :  $\eta$   $\acute{\alpha}\gamma\gamma\alpha\rho\epsilon\iota\alpha$ ,  $\tau\omicron$   $\acute{\alpha}\delta\epsilon\lambda\phi\acute{\alpha}\tau\omicron\nu$ ,  $\acute{\alpha}\delta\acute{\epsilon}\sigma\pi\omicron\tau\omicron\varsigma$ ,  $\tau\omicron$   $\beta\epsilon\sigma\tau\iota\acute{\alpha}\rho\iota\omicron\nu$ ,  $\eta$   $\gamma\eta$ . On se rend compte que certaines notions restent à étudier, que les occurrences n'ont pas encore été relevées de manière systématique ou que tel concept n'a pas encore été examiné de manière exhaustive. On peut citer le cas de l'héritage qui passe de père en fils, tel qu'il est évoqué dans les textes autour de l'adverbe  $\gamma\omicron\nu\nu\iota\kappa\omicron\theta\epsilon\nu$  et des mots de même provenance. Comme dans d'autres domaines des études byzantines, la question des divers niveaux de langue et des genres littéraires se pose ici aussi, car la valeur et l'emploi des mots varient avec la nature des textes, qui peuvent être des compositions rhétoriques, des dispositions juridiques, des actes de la pra-

tique ou des récits populaires. On voit ainsi l'abréviateur de l'Histoire de Georges Pachymèrès éviter systématiquement le substantif ἡ εἰσπραξις de l'original et y substituer son équivalent ἡ ἀπαίτησις. En conclusion, on soulignera l'intérêt du nouveau lexikon, qui a le mérite de clarifier le sens des mots en les remplaçant dans leur contexte au moyen des citations et de dégager en même temps l'évolution de la terminologie en rangeant ces citations dans l'ordre chronologique.

Albert FAILLER

Anastasia KONTOGIANNOPOULOU, *H εσωτερική πολιτική του Ανδρονίκου Β΄ Παλαιολόγου (1282-1328). Διοίκηση - Οικονομία* (Βυζαντινά κείμενα και μελέται 36). – Κέντρο Βυζαντινών Ερευνών, Thessalonique 2004. 24 × 17 ; relié. 351 p., 2 cartes.

Du panorama général de la politique intérieure menée par Andronic II Palaiologos durant un long règne d'une cinquantaine d'années ressort une image plutôt positive de l'activité de l'empereur, qui se consacra à la réorganisation de l'administration et des finances de l'État plutôt qu'aux desseins de grande politique chers à son père Michel VIII. Telle est du moins l'impression que laisse la lecture de l'ouvrage, qui redore l'image de cet empereur présenté généralement comme un personnage falot. Fondées sur un examen scrupuleux des sources aussi bien littéraires que documentaires, les conclusions reflètent aussi le caractère imprécis et lacunaire de ces dernières et concernent plus les résultats d'une politique que la personnalité de l'empereur.

Comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, le développement est divisé en deux grandes sections : l'administration centrale et régionale (p. 71-205), l'économie (p. 206-306). Précède une première partie introductive, qui contient, en particulier, un rappel des principales étapes de la vie de l'empereur et un rapide survol de l'histoire politique du règne (p. 48-67). La biographie de l'empereur s'interrompt brusquement sur sa démission en l'année 1328, alors qu'on aurait attendu au moins une phrase sur ses dernières années et sa fin de vie (1328-1332). L'auteur semble hésiter à deux reprises sur l'âge de l'empereur, qui, né probablement à l'été 1258, avait 62 ans en 1320, lorsqu'éclata la guerre entre les deux Andronic (p. 63), et 73 ans et demi en février 1332 au moment de sa mort (p. 309, avec la note 1404). Autre problème de chronologie : le second mariage d'Andronic II, avec Yolande de Montferrat, fut bien conclu en 1284, comme l'écrivait déjà Angéliki Laiou et comme le redit l'auteur du présent ouvrage (p. 52 n. 29), en se référant à mon article de 1999 (Le second mariage d'Andronic II Palaiologos, *REB* 57, 1999, p. 225-235). Mais, contrairement à ce que j'ai écrit dans cette étude, dont l'objet premier n'était pas l'établissement d'une chronologie, mais l'analyse d'un texte ou, plus précisément, la nature du rôle joué par le patriarche dans la cérémonie nuptiale, le mariage ne fut célébré qu'en 1285, et il faut revoir en conséquence les hypothèses que j'ai avancées dans cet article sur la date de naissance des premiers enfants nés du couple.

Les sources permettent difficilement de tracer un schéma clair et logique de l'administration, qu'il s'agisse des organes centraux ou des directions régionales. Quelle était la composition du sénat et quel rôle jouait-il exactement auprès de l'empereur ? Le Conseil impérial avait-il une existence indépendante ? À ces questions les sources ne donnent que des réponses approximatives et parfois contradictoires. D'un côté, les textes historiques, les correspondances ou les divers traités rhétoriques ont pour principe d'éviter le vocabulaire technique des institutions et d'employer de préférence une terminologie générique et abstraite ou simplement allusive. D'un autre côté, les

sources documentaires ignorent les grandes institutions de l'empire et ne concernent le plus souvent que des tractations plus humbles entre entités économiques de base ou entre individus de la petite société. L'historienne relève bien tous les passages qui concernent les corps de l'administration centrale (sénat, Conseil impérial, assemblées), sans aboutir à des conclusions précises et sûres. De même, l'exercice de la justice de la part de l'empereur ou encore l'administration de Constantinople sous l'autorité de l'éparque restent tout aussi imprécis. Par contre, on délimite mieux le rôle du mésazôn et on connaît les titulaires de la charge sous Andronic II. Conduit avec soin, le relevé des détenteurs de titres et de charges dans l'administration centrale occupe une place importante dans l'ouvrage (p. 102-118), mais là aussi il faut rester conscient des limites de l'exercice, qui sont induites par le caractère fragmentaire des sources.

Il n'est pas non plus possible de réduire les incertitudes qui grèvent le tableau de l'administration provinciale, tant pour les unités administratives (province, thème, katépanikion, ville, forteresse) que pour leurs gouverneurs (képhalè, duc, stratège, prokathéménos, kastrophylax, etc.). C'est ainsi que la position du kastrophylax est difficile à établir. La question se pose pour Michel Doukas Philanthrôpènos, que Georges Pachymèrès (XI, 15) signale comme kastrophylax à Magnésie du Méandre en 1303 : était-il, avec ce titre, le gouverneur de la place ou n'était-il qu'un subordonné ? Une réponse nuancée est donnée à l'interrogation ; voir p. 152-153, p. 173 n. 694, p. 202 n. 862, p. 204. Plus loin sont classés par province les chefs-lieux administratifs mentionnés dans les sources. À nouveau, les listes sont fonction des sources. C'est ainsi que le cas unique des Actes de l'Athos permet de dresser un tableau plus riche et plus nuancé des entités administratives de la Macédoine, au risque de masquer, par cette exceptionnelle inflation documentaire, la réalité des autres provinces de l'empire. Par contre, le tableau d'une région aussi essentielle que l'Asie Mineure reste problématique, d'autant plus que les données conservées relèvent de sources littéraires : citons, en particulier, les thèmes des Thracésiens et de Néokastron, à côté d'unités administratives ou militaires aux délimitations plus indécises (Optimates, Philadelphie, Mésothynie et Bithynie, etc.). Il aurait d'ailleurs été judicieux d'analyser, quelque part dans l'introduction, les sources et la documentation qui fondent l'exposé pour en montrer les lacunes et le caractère fragmentaire ou partiel et pour en marquer à la fois les points forts (Histoire de Georges Pachymèrès pour les années 1282-1307, Actes de l'Athos pour l'administration et l'économie de la Macédoine) et les déficiences (faiblesse des sources historiques pour la période médiane du règne, caractère littéraire du style et du vocabulaire des sources historiques et rhétoriques).

On peut considérer que l'examen de l'administration est satisfaisant. On sera peut-être moins satisfait du traitement réservé à l'économie. La plus grande partie de l'exposé est dédiée à la fiscalité, au point que l'économie dans son ensemble risque de se trouver assimilée ou réduite au fisc. Après un court exposé sur la caisse centrale de l'État, qui conclut à l'existence d'une seule caisse, celle du Trésor public, la plus grosse partie de la section est consacrée au fisc : cadres de l'administration fiscale (p. 214-224), liste impressionnante des contributions directes et indirectes (p. 231-250), exonérations fiscales et immunités diverses (p. 250-263). Suit un intéressant exposé sur la politique monétaire, les dévaluations, la circulation des monnaies étrangères et la diversité des espèces utilisées dans les transactions courantes (p. 266-287), qui laisse apparaître une sorte de colonisation monétaire de Byzance par les puissances étrangères, italiennes en particulier. Un dernier chapitre traite des activités économiques, rurales et urbaines.

La nouvelle étude constitue ainsi le pendant de la thèse d'Angéliki Laiou sur la politique extérieure d'Andronic II, qui fut soutenue trente ans plus tôt. Au point qu'on peut considérer le présent ouvrage comme le second volet d'un diptyque qui attendait

son assemblage. Il faut à présent esquisser un tableau et une évaluation de l'action d'Andronic II. L'auteur porte un jugement plutôt positif, en faisant du deuxième empereur Palaiologos un réformateur de l'administration et de la finance, même si les résultats, dus à une situation objectivement catastrophique et déjà compromise de manière inéluctable, ont été finalement décevants. Une telle évaluation ne pêche-t-elle pas par optimisme ? N'est-ce pas surestimer l'action d'Andronic II et surévaluer ses qualités d'homme d'État ? L'image traditionnelle d'un homme influençable et velléitaire n'est-elle pas plus conforme aux portraits qu'en ont laissés ses contemporains ? Quoi qu'il en soit, l'ouvrage retrace de manière satisfaisante le déroulement d'un long règne qui semble préluder au glissement progressif de la décadence. Loin de céder à la facilité des hypothèses fragiles, l'auteur s'en tient aux faits et aux textes, livrant ainsi une étude solide et sans complaisance. Peut-être aurait-on souhaité ici ou là plus de pénétration et de hardiesse dans l'interprétation des textes. Peut-être les opinions du traducteur et annotateur de l'Histoire de Georges Pachymères sont-elles acceptées trop aisément et mériteraient-elles plus de circonspection. Ce pourrait être le cas, par exemple, de deux passages obscurs, ambigus ou énigmatiques : dans quelles conditions furent confisquées les pronoïai sur la frontière orientale et maintenus sur place les ermites (p. 247 n. 1091), de quels revenus disposaient les officiers du palais, s'ils ne percevaient plus leurs salaires (p. 264 n. 1183) ? Signalons encore deux ou trois détails. Les notes 172 et 173 (p. 84) sur le monastère du patriarche Athanase peuvent induire en erreur, d'autant plus aisément que la référence à l'ouvrage de Raymond Janin est erronée (il faut lire p. 331, non p. 342-343) : ce monastère porte dans les textes la triple dénomination de monastère du Grand Logariaste, d'Athanase (après son occupation par le patriarche) ou du Xèrolophos (d'après sa situation géographique). À la note 357 (p. 117), c'est à tort qu'on retient la leçon ὁ βεστιάριος (pour ὁ βεστιάριου) ; mais l'abréviateur de l'Histoire de Georges Pachymères (Version brève, I, p. 162<sup>6</sup> ; II, p. 144<sup>30</sup>) semble bien admettre l'usage de cette première forme. À la note 1392 (p. 305), on suppléera la référence au texte cité : Pachymères, II, p. 401<sup>25</sup>.

En plaçant l'évolution de l'administration et de l'économie dans un large ensemble et en prenant soin de suivre le développement diachronique des institutions, l'auteur assure à sa monographie une double entrée : sur la politique intérieure d'Andronic II d'une part, sur l'histoire administrative et financière des dix siècles de vie de l'Empire byzantin d'autre part. L'ouvrage acquiert ainsi un double intérêt.

Albert FAILLER

Raymond LE COZ, *Les chrétiens dans la médecine arabe* (Peuples et culture de l'Orient). – L'Harmattan, Paris 2006. 21,5 × 13,5. 336 p. Prix : 28,50 €.

Après *Les médecins nestoriens au Moyen Âge. Les maîtres des Arabes* (voir *REB* 63, 2005, p. 245), R. Le Coz nous offre ici une synthèse de l'apport des diverses communautés chrétiennes à la médecine arabe du 9<sup>e</sup> au 13<sup>e</sup> siècle. Comme le précédent, cet ouvrage ne prétend pas faire œuvre novatrice, mais rassembler et mettre à la disposition d'un public plus large des contributions de chercheurs dispersées dans des revues spécialisées. Une connaissance intime des communautés chrétiennes en pays d'islam comme de l'histoire de la médecine lui permet de réaliser une œuvre indispensable de haute vulgarisation, et de mettre en lumière le rôle des chrétiens dans la transmission de la médecine grecque à la médecine arabe.

Une première partie présente tout d'abord l'état de la médecine grecque au moment de la conquête arabe, principalement à Alexandrie ; puis, après un chapitre sur les médecins nestoriens, qui reprend largement l'ouvrage précédent, l'auteur expose successivement le rôle respectif des médecins jacobites, melkites, coptes et mozarabes.

Dans une seconde partie, une série d'annexes présente les régimes de santé, les premiers oculistes de l'islam, l'apparition de l'hôpital et la généalogie de la famille Bakhtîshû. L'ouvrage se termine sur une anthologie de textes traduits, qui donne au lecteur un aperçu des différentes facettes de cette médecine.

Ce livre constitue la dernière contribution de l'auteur, disparu quelques semaines après sa parution. Ce compte rendu dans la *Revue des études byzantines*, à laquelle il accordait une grande importance, veut lui rendre hommage.

Marie-Hélène CONGOURDEAU

Jacques LEFORT, Vassiliki KRAVARI, Christophe GIROS, Kostis SMYRLIS (éd.), *Actes de Vatopédi. II, De 1330 à 1376*. Édition diplomatique (Archives de l'Athos 22). – P. Lethielleux, Paris 2006. 28 × 23 ; relié. XIX-525 p. (I), Album de 98 pl. (II).

Le premier volume de ces *Actes de Vatopédi* est paru en 2001 (voir *REB* 61, 2003, p. 253-254). Ce second volume couvre la période de 1330 à 1376 et compte 87 documents, dont 62 sont des originaux et 21 des copies anciennes, ce qui montre l'importance de ce fonds. Les documents sont pour la plupart des actes de donation, de bail ou de vente, des actes officiels confirmant la possession de biens par le monastère, sur l'Athos ou hors de l'Athos, des actes privés. On remarque un très long document (n° 80) qui regroupe la copie partielle de 110 actes privés par lesquels Théodora Cantacuzène, mère du futur Jean VI, acquiert 1 400 modioi de terres par achat, donation et échange, entre novembre 1337 et mars 1338. Ce document donne une idée de la taille des propriétés de l'aristocratie byzantine à cette époque. Sa présence dans les archives de Vatopédi peut s'expliquer par un don de ces parcelles, que Théodora aurait fait ultérieurement au monastère (p. 97).

La période couverte est celle qui vit la conquête de la Macédoine par Dušan (1345), les troubles provoqués par la révolte des zélotes à Thessalonique (1341-1349), la désagrégation de l'Empire serbe à la mort de Dušan (1355) et la victoire des Turcs à la bataille de la Marica (1371). Dans toutes ces péripéties, Vatopédi sut garder la protection des puissants (byzantins, serbes ou turcs) et la confiance des propriétaires qui, devant le malheur des temps, échangeaient souvent leurs biens fonciers ou la jouissance de leurs revenus contre la sécurité que leur offraient des *adelphata* dans un monastère moins ébranlé que les laïcs par les malheurs des temps.

Signalons quelques actes particulièrement représentatifs de cette époque. Le n° 105 (1355) mentionne le don que le moine Arsène Tzamlakôn fait à Vatopédi de sa part d'un domaine ; ce moine Arsène Tzamlakôn, ancien mégas papias et compagnon de Cantacuzène, est connu pour avoir été capturé au cours d'une ambassade auprès du kral serbe, livré aux zélotes et retenu prisonnier à Thessalonique de 1342 à 1347. Alexis Laskaris Métochitès, auteur des n°s 129 et 131, avait lui aussi joué un rôle dans cette crise, puisqu'il avait participé à l'expulsion de Thessalonique du chef zélate André Paléologue (voir K.-P. Matschke, *Thessalonike und die Zeloten. Bemerkungen zu einem Schlüsselereignis der spätbyzantinischen Stadt- und Reichsgeschichte*, *BS* 55, 1994, p. 27). À propos du n° 124 (1366), une décision des

juges généraux des Romains en faveur de Vatopédi dans une affaire qui opposait les moines à un membre de l'aristocratie, les éditeurs présument que Vatopédi dut jouer le rôle d'une « banque de dépôt » pour de grandes familles aristocratiques (p. 11). Sont à noter également : les liens permanents de Vatopédi avec Jean VI, qui avait financé la construction de bâtiments dans le monastère en prévision d'une retraite qui ne put se réaliser ; la présence à Vatopédi du saint hésychaste Sabas, dont la *Vie* fut rédigée par son disciple Philothée Kokkinos, et qui fit partie de la délégation athonite envoyée par Cantacuzène à Anna Palaiologina (1342). Quelques actes laissent transparaître en filigrane les destructions et ruines dues aux malheurs des temps (exactions serbes ou turques, révolte des zélotes). Trois faux chrysobulles sont édités en appendice.

Outre le volume de fac-similés, cette édition donne un certain nombre de figures, cartes et tableaux, en particulier la localisation des biens de Vatopédi ou des arbres généalogiques de grandes familles ayant eu des relations d'affaires avec le monastère.

Marie-Hélène CONGOURDEAU

David A. LINES (éd.), *Eustratius, Aspasius, Michael Ephesius et al.: Aristotelis Stagiritae Moralia Nicomachia*. Übersetzt von Johannes Bernardus FELICIANUS. Neudruck der Ausgabe Paris 1543 mit einer Einleitung von David A. LINES (Commentaria in Aristotelem Graeca. Versiones Latinae temporis resuscitatarum litterarum [CAGL], Band 11, Teil 1 et Teil 2). – Frommann-Holzboog, Stuttgart-Bad Cannstatt 2006. 30 × 21 ; relié. xviii p.-[11 f.]-162 f. (Teil 1), f. 162-253 et Index non paginé [9 f.] (Teil 2). Prix : 498 €.

Humaniste qui n'a laissé qu'une trace fugitive, Giovanni Bernardo Feliciano, né à Venise vers 1490 et mort après 1552, a traduit en latin de nombreuses œuvres grecques de médecine et de philosophie, parmi lesquelles il faut ranger le recueil de commentaires aux dix livres de l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote. La compilation grecque fut publiée en 1536 chez Aldo Manuzio, et Feliciano fit paraître une traduction latine cinq ans plus tard, en 1541. Au fil des éditions, le traducteur améliora et enrichit son texte. C'est la troisième édition qui a été choisie comme modèle de la présente réimpression ; elle parut à Paris en 1543 sous le titre suivant : *Aristotelis Stagiritae Moralia Nicomachia cum Eustratii, Aspasii, Michaelis Ephesii nonnullorumque aliorum Graecorum explanationibus*.

Le recueil des commentaires à l'*Éthique* prit sans doute sa forme définitive à Constantinople vers la fin du 12<sup>e</sup> siècle. Il est construit autour de l'œuvre de deux intellectuels éminents qui travaillaient dans l'entourage d'Anna Komnène dans la première moitié du siècle : Eustrate, métropolitain de Nicée, et Michel, natif d'Éphèse. Mais le recueil est composite, car, si une moitié est attribuable à ces deux auteurs, le reste remonte pour l'essentiel à l'Antiquité tardive. Le partage des commentaires à chacun des dix livres de l'*Éthique* est resté longtemps indéfini. Il faut distinguer cinq auteurs : Eustrate de Nicée (livres I, VI), Michel d'Éphèse (V, IX, X), Aspasios (VIII), Anonyme du 2<sup>e</sup> siècle (II, III, IV, V), Anonyme des 12<sup>e</sup>-13<sup>e</sup> siècles (VII). Le recueil fut traduit une première fois en latin dès le 13<sup>e</sup> siècle par Robert Grosseteste, qui n'a pas bien distingué la variété des commentateurs, si bien que la collection entière fut attribuée à Eustrate de Nicée et se trouve citée comme telle par Albert le Grand et Thomas d'Aquin. À l'époque de la Renaissance, la traduction de Grosseteste fut éclipsée par celle de Feliciano et elle resta à l'état de manuscrit.

La seconde traduction latine de la compilation, opérée par Feliciano, bénéficia du modèle plus fiable que présentait l'*editio princeps* de 1536, mais l'attribution de chacun des dix commentaires correspondant à chaque livre de l'*Éthique* demeurait encore hésitant et largement fautif. Le livre de Feliciano marque un pas important dans la diffusion du recueil des commentaires, mais surtout une étape décisive dans l'établissement de la traduction latine du texte d'Aristote qui est l'objet de l'exégèse. La traduction de Feliciano sera en effet extraite plus tard de l'ouvrage et circulera indépendamment ; elle devient le texte de référence lorsqu'elle est retenue comme traduction latine du traité dans l'édition aldine des *Opera omnia* d'Aristote publiée à partir de 1572.

Telle est, à grands traits, l'histoire de la compilation et de sa traduction en latin. Une introduction concise de l'éditeur permet de la suivre pas à pas. Celui-ci énumère les divers commentaires connus de l'*Éthique à Nicomaque* et il en relève quinze. Il n'omet évidemment pas celui de Georges Pachymères, qui constitue le livre XI de sa Philosophie, résumé de l'œuvre d'Aristote. Ce texte vient précisément d'être édité, et on trouvera un peu plus bas la recension de cette édition (p. 402). Contrairement à ce que croit D. A. Lines (p. vii), le manuscrit de référence de la Philosophie n'est pas le *Parisinus graecus* 1930, qui n'est que très partiellement autographe, mais le *Berolinensis Hamilton* 512, qui l'est intégralement. L'opuscule de Pachymères est un compendium et un démarquage de l'original plutôt qu'une paraphrase ou un commentaire. Rien de commun entre les simples extraits retenus ici et les amples explications développées là et couvrant aussi bien la réflexion philosophique que la critique textuelle.

Ce volume double, élégamment relié, vient enrichir une collection de fac-similés déjà importante qui permet de marquer les jalons de la transmission de la culture philosophique depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, à travers le foisonnement des commentaires et des traductions à l'époque de la Renaissance.

Albert FAILLER

Christopher LIVANOS, *Greek tradition and Latin influence in the work of George Scholarios*. « Alone against all of Europe ». – Gorgias Press, Piscataway N.J. 2006. 24 × 16 ; relié. 152 p. Prix : 76 \$.

Ce livre est issu de la thèse de l'auteur, soutenue à l'université de Harvard en 2001 ; l'étude initiale a été légèrement remaniée et complétée pour la publication. L'auteur aborde un sujet trop peu étudié à son goût, la pensée du philosophe et théologien du 15<sup>e</sup> siècle Georges Scholarios, appréhendée ici selon une démarche essentiellement comparatiste. Le maître mot de l'ouvrage est sans conteste « influence », puisque C. Livanos cherche à comprendre comment Scholarios a pu s'approprier la scolastique latine au point de produire lui-même une œuvre hybride, mêlant des éléments de pure tradition orthodoxe et des idées empruntées à la pensée occidentale. C'est cette étonnante synthèse que l'auteur s'efforce de décortiquer en l'abordant selon quatre angles d'attaque qui correspondent aux quatre parties de son ouvrage : il propose tour à tour une rapide présentation de l'environnement culturel de Scholarios, une interprétation des fondements de sa théologie, une réflexion sur le contexte historique dans lequel il se trouve après 1453 et enfin l'étude littéraire du texte emblématique que constitue la *Lamentation sur les malheurs de sa vie*.

À titre de préalable, C. Livanos insiste tout d'abord sur les différences qui séparent l'orthodoxie du christianisme latin à l'époque de l'Union de Florence : selon lui,

elles sont de nature plus anthropologique encore que dogmatique, les conceptions de la nature humaine, du péché et du salut n'étant absolument pas identiques de part et d'autre. L'originalité de Scholarios réside dans sa double appartenance culturelle : sans aller jusqu'à se convertir, il reste toute sa vie capable de comprendre les raisonnements des Latins et d'apprécier leur pertinence, comme en témoigne son admiration durable pour Thomas d'Aquin. Scholarios apparaît finalement comme inclassable : défenseur de certains points de la doctrine latine, par exemple l'Immaculée Conception, il reste cependant un bon orthodoxe et ne serait, selon l'auteur, même pas conscient d'opérer une synthèse entre les théologies occidentale et orientale.

Dans une seconde partie plus systématique, C. Livanos revient sur les traditions patristiques orthodoxe et latine dont les chefs de file sont respectivement Athanase d'Alexandrie et Augustin : des échos de l'un, mais aussi de l'autre, se retrouvent sous la plume de Scholarios, qui partage en partie le pessimisme d'Augustin sur le péché originel, à la différence de la plupart de ses coreligionnaires.

La troisième partie, plus historique, est centrée sur le conflit entre Scholarios et Pléthon : C. Livanos rappelle l'épisode bien connu de l'autodafé des *Lois* de Pléthon par Scholarios devenu patriarche, mais il s'attache moins aux données factuelles qu'à dresser une comparaison entre les projets respectifs des deux principaux intellectuels byzantins du 15<sup>e</sup> siècle. L'un comme l'autre, selon l'auteur, cherchent à sauvegarder l'héritage hellénique et à jeter les bases d'une communauté grecque viable : à cette fin, Pléthon se réfère à l'Antiquité païenne, tandis que Scholarios prend modèle sur les premiers siècles du christianisme. En tant que patriarche, Scholarios propose finalement comme fondements d'une nouvelle identité commune la religion orthodoxe et la continuité de la culture grecque.

L'ouvrage se termine par une analyse littéraire fouillée de la *Lamentation* de Scholarios, rédigée en 1460, dans laquelle le Byzantin se livre à un véritable éloge funèbre de Constantinople, sa patrie bien-aimée. Remarquons qu'il s'agit bien de Constantinople, et non de l'empire byzantin, comme l'avance l'auteur (p. 101) : Scholarios se lamente sur la perte de la ville qui l'a nourri, il la personnifie et s'adresse à elle en l'interpellant comme un être humain, ainsi que le souligne C. Livanos à juste titre ; Scholarios ne pourrait se sentir aussi viscéralement attaché à une institution abstraite qui, au 15<sup>e</sup> siècle, se trouve pratiquement vidée de son contenu. L'auteur compare ensuite cette *Lamentation* à d'autres textes littéraires qui évoquent la chute d'une ville ; il consacre enfin un petit développement à Byzance et l'orientalisme, l'auteur se disant convaincu de l'utilité qu'il y aurait à appliquer au monde byzantin l'analyse menée par Edward Said sur le Proche-Orient musulman du début de l'époque contemporaine.

La lecture de cet ouvrage est suggestive, dans la mesure où l'auteur développe nombre d'idées originales en procédant à des comparaisons parfois inattendues, mais finalement intéressantes. On regrettera néanmoins un certain éparpillement du propos : la logique du plan retenu n'est pas clairement apparente, et les différentes parties ne s'enchaînent pas de manière à proposer une progression construite du raisonnement. C'est probablement un choix délibéré, puisque l'auteur explique lui-même dans son introduction qu'il a cherché avant tout à croiser plusieurs approches, tout en se plaçant volontairement dans une perspective diachronique. Cette absence de chronologie elle-même peut cependant causer quelque difficulté au lecteur peu familiarisé avec les œuvres et le parcours de Scholarios : l'évolution du personnage, en particulier quant à sa position vis-à-vis du monde latin, n'apparaît guère dans ce livre, et certaines des interprétations proposées par l'auteur ne valent en réalité que pour une période bien précise de la vie de Scholarios. Ainsi la citation qui fournit à l'auteur le

sous-titre de son livre : « j'annule l'union et me bats seul contre toute l'Europe » (p. 97) doit être resituée très précisément dans le contexte du combat antiunioniste de Scholarios autour de 1450. C. Livanos en déduit que Scholarios renie toute appartenance à la tradition européenne et qu'il cherche à se rattacher plutôt à l'Orient, berceau du christianisme ; or il est évident qu'on trouverait dans son œuvre, à d'autres époques, l'affirmation exactement inverse.

L'ouvrage se présentant plus comme un essai que comme une étude historique, on ne lui tiendra pas rigueur de ne pas offrir de repères chronologiques sur la biographie de Scholarios. Un index figure à la fin du volume et renvoie à la fois au corps du texte et à la bibliographie : par suite d'une erreur, la pagination renvoyant aux auteurs cités dans cette dernière est fautive. Beaucoup d'ouvrages et d'articles récents figurent dans cette bibliographie, mais elle aurait sans doute gagné à être complétée par la référence suivante : F. Tinnefeld, *Georgios Gennadios Scholarios*, dans C. G. et V. Conticello (éd.), *La théologie byzantine et sa tradition*. II, (XIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.), Turnhout 2002, p. 477-549. À propos des relations de Scholarios avec Pléthon, on s'étonne de ne trouver aucune mention de l'ouvrage un peu ancien mais essentiel de F. Masai, *Pléthon et le platonisme de Mistra*, Paris 1956. Signalons aussi les articles de P. Tavardon (Le conflit de Georges Gémiste Pléthon et de Georges Scholarios au sujet de l'expression d'Aristote : τὸ ὄν λέγεται πολλαχῶς, *Byz.* 47, 1977, p. 268-278 ; Georges Scholarios, un thomiste byzantin ?, *Βυζαντικά* 3, 1983, p. 57-74). À propos de la *Lamentation* de Scholarios, il serait utile de prendre en compte le commentaire proposé récemment par S. Vryonis, *The Byzantine Patriarchate and Turkish Islam*, *BS* 57, 1996, p. 69-111. Enfin, dans la mesure où l'auteur déplore l'absence d'études approfondies sur Scholarios depuis l'édition des *Œuvres complètes* dans les années 1930, signalons la thèse de C. J. G. Turner, soutenue à Cambridge en 1965 et reprise dans une série d'articles dont certains ne sont pas cités par C. Livanos (Pages from late Byzantine philosophy of history, *BZ* 57, 1964, p. 365-373 ; George-Gennadius Scholarius and the Union of Florence, *Journal of theological studies* N.S. 18, 1967, p. 83-103 ; An oracular interpretation attributed to Gennadius Scholarius, *Ἑλληνικά* 21, 1968, p. 40-47).

On ne peut que se féliciter que la figure de Scholarios suscite de nouveaux travaux : la richesse de son œuvre se prête sans aucun doute à des études tant historiques que théologiques et littéraires, et c'est l'un des mérites de cet ouvrage que de tenter de croiser ces différentes approches.

Marie-Hélène BLANCHET

Sophie MÉTIVIER, *La Cappadoce (IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle). Une histoire provinciale de l'Empire romain d'Orient* (Byzantina Sorbonensia 22). – Publications de la Sorbonne, Paris 2005. 24 × 16. 496 p. Prix : 32 €.

L'auteur commence par identifier l'objet de son étude. Les limites géographiques s'avèrent moins claires qu'il n'y paraît au premier abord et elles furent d'ailleurs sujettes aux variations. L'absence de frontières naturelles rend les délimitations de la province ou des provinces de la Cappadoce assez incertaines. Les divisions administratives et ecclésiastiques ne sont pas toujours claires, et leur superposition complique l'image. L'auteur a traqué avec soin tout ce qui concerne la Cappadoce durant ces trois siècles de paix que connut la région depuis le règne de Dioclétien jusqu'aux premières invasions perses à la fin du 6<sup>e</sup> siècle. L'abondante littérature de l'époque est examinée sous le prisme de la Cappadoce. D'abord les textes juridiques, qui ont organisé l'administration civile de la Cappadoce ; la novelle 30 de Justinien, dont une tra-

duction française est présentée (p. 429-438), en traite de manière exclusive. Viennent ensuite les écrits innombrables des trois Cappadociens (Basile de Césarée, Grégoire de Nysse et Grégoire de Nazianze), dont la correspondance et les traités foisonnent d'informations sur la vie de la région. De manière plus fugitive, l'exil de Jean Chrysostome, à l'orée du 5<sup>e</sup> siècle, est l'occasion de renseignements aussi précieux qu'abondants. D'autres auteurs ecclésiastiques moins illustres complètent le tableau. Il faut ajouter les Histoires, civiles ou ecclésiastiques, les divers traités dogmatiques ou hérésiologiques, les textes des conciles ou des synodes. L'élaboration des dogmes christologiques et pneumatologiques s'est faite en grande partie dans cette région à travers le combat contre l'arianisme, les réflexions de Grégoire de Nazianze, les controverses de Grégoire de Nysse avec Eunome. La pensée et les œuvres des trois Pères cappadociens resteront d'ailleurs à travers les siècles la référence de l'orthodoxie pour le dogme, pour la spiritualité ou encore pour la forme cénobitique du monachisme.

L'étude est divisée en sept grands chapitres. Les trois premiers (I. Les provinces de Cappadoce, II. L'administration provinciale et les provinciaux, III. L'empereur en Cappadoce : les maisons divines de Cappadoce) traitent de l'administration civile et de la politique impériale, dont les effets sont d'autant plus sensibles en Cappadoce que l'empereur y est un propriétaire privilégié et n'hésite pas à en bouleverser l'administration à seule fin d'y sauvegarder ses intérêts. Les deux chapitres suivants (IV. Les évêques de Cappadoce face à l'empereur et au patriarche de Constantinople, V. Le gouvernement des métropolitains et des évêques de Cappadoce) concernent la vie de l'Église locale, d'autant plus animée qu'elle est dirigée par des personnages d'exception, dont l'autorité intellectuelle et morale amène l'éclipse des gouverneurs et des officiers civils. Quant aux deux derniers chapitres (VI. Les voyages et migrations des Cappadociens à travers l'Empire, VII. La Cappadoce dans l'Empire), ils s'évadent pour ainsi dire des frontières provinciales pour décrire d'une part l'importance de l'émigration cappadocienne à travers l'empire ou au-delà des frontières et pour marquer d'autre part la décadence progressive que subit la province en devenant une région périphérique en déclin et en s'effaçant devant la Constantinople de l'empereur et du patriarche.

La narration qui couvre ces trois siècles d'histoire touche les sujets les plus divers, qu'on pourra citer en vrac pour donner une idée de leur multiplicité, de leur diversité et de leur spécificité : le passage éphémère de Grégoire de Nazianze sur le trône de Constantinople avant que le siège n'acquière sa primauté dans l'orthodoxie, la question des chorévêques et du chiffre fabuleux de cinquante titulaires qu'ose Grégoire de Nazianze, la place de la Cappadoce dans la géographie de l'exil, la carrière extraordinaire de Jean de Cappadoce et les rouages de l'administration centrale vus par Jean Lydos, le culte des martyrs et des saints en Cappadoce, les itinéraires des écoles et de la science ou encore des pèlerins et des moines, le recensement des Cappadociens signalés à Alexandrie et à Antioche ou retirés en Syrie et en Palestine sous l'habit monastique.

L'apparat des citations et des références revêt toute l'uniformisation souhaitable et renvoie à un système d'abréviations commode, présenté dans la double bibliographie des sources et des travaux (p. 445-468). À peine pourrait-on relever quelques coquilles ou erreurs de détail. Ainsi le traité de Théodoret de Cyr doit être intitulé *Haereticarum* [et non *Haereticum*] *fabularum compendium* (p. 21 n. 77, et ailleurs). De même, le titre de l'ouvrage de M. Richard ne peut être abrégé ou tronqué comme on le lit (p. 181 n. 61) : *Asterii Sophistae Commentariorum in Psalmos*, et il faut ajouter le syntagme restant *quae supersunt* pour le rendre correct. Martin Jugie se voit pré-

nommer à tort E. Jugie (p. 178-179 n. 44). Il vaudrait mieux éviter de traduire le grec ἀρχιερεύς par son équivalent étymologique « archiprêtre » (p. 116 n. 205, p. 231) et le rendre plutôt par « évêque », son équivalent institutionnel. La précision qu'on veut apporter dans la traduction d'une lettre de Basile de Césarée (p. 266 n. 121) est inadéquate, et la traduction de Y. Courtonne est correcte : τὴν ἀρχὴν est un accusatif adverbial et signifie « dès le départ », soit « absolument » ou, avec la négation, « absolument pas ».

L'auteur a su rassembler et ordonner dans son étude tout ce qui, dans l'abondante documentation disponible, concerne l'organisation des deux provinces cappado-ciennes et de leurs métropoles ecclésiastiques aux 4<sup>e</sup>-6<sup>e</sup> siècles, avant que la Cappadoce n'acquière un nouveau titre de gloire, en devenant « une nouvelle province de l'art byzantin », dont les invasions ont malheureusement détruit ou dégradé les chefs-d'œuvre qui avaient fleuri dans l'imposant relief des cheminées de fée. Logique, concision et précision caractérisent l'exposé de l'ensemble et des parties, rendant agréable à lire cet ouvrage d'érudition.

Albert FAILLER

Paul MOORE, *Iter Psellianum. A detailed listing of manuscript sources for all works attributed to Michael Psellos, including a comprehensive bibliography* (Subsidia Mediaevalia 26). – Pontifical Institute of Mediaeval Studies, Toronto 2005. 23 × 15 ; relié. XIII-752 p.

Par l'ampleur, la qualité et la diversité de son œuvre, Michel Psellos apparaît comme l'un des principaux écrivains de Byzance. Aussi l'inventaire systématique de sa production littéraire présente-t-elle intérêt et utilité. Le catalogue ainsi établi comprend 1 338 unités, dont chacune est décrite selon un schéma identique : titre, incipit et desinit, édition, bibliographie, manuscrit. Le répertoire est divisé en sept sections, dont voici les titres, suivis du nombre d'écrits de chaque catégorie : lettres (542), œuvres théologiques (180), œuvres philosophiques (171), discours (98), œuvres grammaticales et rhétoriques (27), autres disciplines (33), œuvres poétiques (124). La plus grosse partie des œuvres est à présent éditée, surtout après la parution récente des volumes de la *Bibliotheca Teubneriana*, par les soins conjugués d'une équipe importante d'éditeurs (G. T. Dennis, J. M. Duffy, E. A. Fisher, P. Gautier, A. R. Littlewood, D. J. O'Meara, L. G. Westerink). Éditées par collections selon leur distribution dans les manuscrits, les lettres mériteraient une édition d'ensemble et une étude synthétique. En complément de son exposé, l'auteur énumère, dans son chapitre 8 (p. 540-567), un ensemble de textes mal identifiés dans les manuscrits ou d'attribution erronée ou douteuse : 88 numéros se suivent ainsi, eux-mêmes rangés sous plusieurs rubriques (Uncertain items, Spurious items, Other items).

Comme l'annonce le titre, l'auteur trace ainsi un chemin clair dans le maquis des manuscrits et des œuvres de Psellos. La partie finale sert d'indicateur pour entrer dans l'œuvre et comprend les parties suivantes : tableau des Concordances entre la numération attribuée aux œuvres dans les éditions et celle adoptée ici, point particulièrement important pour les lettres (p. 569-579), liste des destinataires, des lettres surtout, mais aussi des autres compositions comme les discours, les traités ou les poésies (p. 580-586), bibliographie détaillée des éditions et traductions (p. 587-626) et des études (p. 626-685), liste des incipit (p. 686-707), liste des manuscrits (p. 708-752), dans laquelle émergent les trois manuscrits pselliens par excellence (*Parisinus gr.* 1182, *Baroccianus* 131 et *Laurentianus* 57, 40) et dont la somme atteint les 1 790 unités. La

mise en page et l'impression de l'ensemble du volume sont soignées. Mais une dissonance apparaît dans les textes grecs : alors que le grec est imprimé en caractères droits, y compris pour les titres, la lettre  $\mu$  se distingue de manière constante par son module italique.

Dans sa traque des inédits de Michel Psellos, Paul Gautier avait établi un répertoire des incipit de ses œuvres. Après son décès prématuré en 1983, voilà plus de vingt ans, l'IFEB avait envisagé de publier ce travail de compilation, mais y avait renoncé et l'avait communiqué à Paul Moore lorsque celui-ci eut fait valoir que sa propre recherche était plus avancée et plus détaillée. Il a pris le temps de l'améliorer dans l'intervalle. Paul Gautier s'était contenté généralement de signaler, après l'incipit et le desinit, l'édition et les témoins de la tradition manuscrite, et il avait ainsi réuni 1 600 fiches, comme le rappelle Paul Moore dans son introduction (p. 4). L'étude de Paul Moore est commandée par d'autres paramètres et elle est plus exhaustive et plus systématique pour ce qui concerne en particulier la tradition manuscrite, puisqu'il part de l'examen général des collections de manuscrits grecs auquel il a procédé pour établir, en collaboration avec Robert Sinkewicz, l'utile Greek Index Project. Au terme de cet inventaire des manuscrits apparaissent encore une cinquantaine d'inédits, mais souvent d'attribution douteuse. L'ouvrage contient même le texte d'un poème inédit (n° 1159), dans la transcription de L. G. Westerink. De même, la rubrique bibliographie, qui restait réduite dans les fiches de Paul Gautier, revêt ici une importance décisive et souvent un aspect critique ; elle occupe à l'occasion un espace considérable : il suffira de citer les treize pages de la notice n° 1046 (la Chronographie).

Albert FAILLER

Juan NADAL CAÑELLAS, *La résistance d'Akindynos à Grégoire Palamas. Enquête historique, avec traduction et commentaire de quatre traités édités récemment*. Volume 1, *Traduction des quatre traités de la « Réfutation du Dialogue entre un Orthodoxe et un Barlaamite » de Grégoire Palamas* ; Volume 2, *Commentaire historique* (Spicilegium Sacrum Lovaniense. Études et documents 50-51). – Spicilegium Sacrum Lovaniense (Ravenstraat 98, Leuven), Leuven 2006. 24 × 16. 469 p. (1), 353 p. (2).

En 1995, l'auteur a édité dans la Série grecque du *Corpus Christianorum* (CCSG, n° 31) les quatre traités par lesquels Grégoire Akindynos, en 1342-1343, réfutait, à la demande du patriarche Jean Kalékas, le *Dialogue d'un orthodoxe et d'un barlaamite* de Grégoire Palamas. Dans son introduction (p. XIII n. 2), il annonçait une traduction et un commentaire détaillé de ces textes. C'est ce que nous avons ici.

Le volume 1 comporte la traduction des traités. Cette traduction est précédée d'une courte introduction dont nous retiendrons simplement que l'auteur entend « réparer l'injustice dont a été victime Akindynos de la part des hommes et de la part de l'histoire, pour réhabiliter cette figure ». Le texte traduit (voir l'analyse dans la recension du CCSG 31 parue dans la *REB* 55, 1997, p. 339-340) permet à la fois de mieux connaître les arguments d'Akindynos et de préciser des détails chronologiques (voir, par exemple, p. 247, le récit de l'expulsion d'Isidore de Sainte-Sophie par Jean Kalékas à la Noël 1342).

Le volume 2 offre un commentaire historique de l'affaire et justifie le titre de l'ensemble : « la résistance d'Akindynos à Grégoire Palamas ». Il s'articule en deux périodes : la controverse autour de Barlaam avant la rupture Akindynos-Palamas (1325/1330-1341) ; la controverse Akindynos-Palamas après leur rupture (1341-

1347). C'est donc toute une relecture des premières années de la controverse hésychaste que présente l'auteur, qui nous offre en annexe une traduction du *Dialogue entre un orthodoxe et un barlaamite* de Grégoire Palamas, nous fournissant ainsi les pièces du dossier.

Sur la biographie d'Akindynos, ce volume n'apporte pas grand-chose de nouveau par rapport aux précédentes études de l'auteur, à savoir l'introduction du CCSG 31 et le chapitre sur Akindynos contenu dans *La théologie byzantine et sa tradition*. II, (XIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.), sous la direction de C. G. Conticello et V. Conticello (voir *REB* 62, 2004, p. 281-283). Mais il permet d'affiner la chronologie de cette période très embrouillée où les événements se précipitent (l'année 1341 est une des plus denses de l'histoire byzantine). L'un des éléments les plus neufs pour cette biographie réside dans le fait que l'auteur nous présente ici les arguments sur lesquels il s'appuie pour identifier avec Akindynos le second directeur spirituel d'Irène Choumnaina Palaiologina, disciple de Théolepte de Philadelphie et protectrice des antipalamites. Son argumentation part de la présence conjointe de lettres autographes d'Akindynos et de la correspondance d'Eulogia avec son second directeur dans le *Scorial*. F III-11, qui a appartenu à Eulogia. Après avoir relaté l'histoire de la découverte et de l'analyse de ce manuscrit, l'auteur reprend tous les traits par lesquels V. Laurent (*REB* 14, 1956, p. 48-86) avait dépeint, en se fondant sur cette correspondance, le correspondant anonyme de la princesse. Chacun des quatorze traits envisagés correspond sans peine à Akindynos, et sur ce point la démonstration nous paraît convaincante. Cette identification est d'autant plus importante qu'elle permet, en se fondant sur les lettres qui lui sont restituées, d'esquisser un portrait d'Akindynos en spirituel hésychaste, bien éloigné de celui qu'en ont fait ses adversaires. Akindynos apparaît ainsi comme un contemplatif lancé malgré lui dans la polémique, un praticien de la prière de Jésus (voir le texte cité à la page 84), mais aussi comme un spirituel pour qui « le monachisme est conçu comme une mission prophétique dans et pour le monde et non pas seulement comme un moyen de salut individuel » (p. 86) : usant du paradoxe, c'est en effet cette phrase de J. Meyendorff sur Palamas que l'auteur utilise pour décrire l'idéal d'Akindynos.

À côté de ces éléments novateurs et stimulants, l'auteur n'évite malheureusement pas de tomber dans les excès qu'il reproche à d'autres historiens : voulant réhabiliter Akindynos, entreprise certes louable et convaincante, il fait preuve, pour dénigrer ses ennemis, d'une partialité regrettable. Je ne prendrai que l'exemple d'Isidore Boucheiras. Déjà à la page 86, dans la note 297 qui rappelle la recommandation de Grégoire le Sinaïte à son disciple Isidore (ne pas rester parmi les moines, mais se mêler aux foules), la finale (« On peut se demander si par cette recommandation le maître n'a pas voulu en réalité dissuader Isidore d'embrasser la vie monastique ») semble insinuer que le Sinaïte doutait de la vocation monastique de son disciple, conjecture gratuite qui ne s'impose pas. Plus loin, pour présenter Isidore, chez qui Palamas logeait lorsqu'il rédigeait ses *Triades*, l'auteur s'appuie essentiellement sur la lettre d'Akindynos (*ep.* 52 dans l'édition d'A. Hero, CFHB 21), ce qui le conduit à affirmer que la maison d'Isidore « semble avoir été, si nous nous en tenons aux dires de Grégoras et d'Akindynos, confirmés d'ailleurs par d'autres sources, un des sanctuaires de l'hérésie messalienne, dirigé par la fondatrice de la secte, Irène Porinè 'qu'ils vénéraient comme une déesse'... » (p. 133). En guise d'« autres sources », la note 444 indique : « Tous les détails de cet étrange mélange de bogomilisme et de monachisme sont analysés, avec la précision qui le caractérise, par le professeur A. Rigo, *Monaci esicasti e monaci bogomili*, p. 236-237 ». Or cet ouvrage d'A. Rigo (voir le compte rendu dans la *REB* 50, 1992, p. 317-318) montre essentiellement que, si Georges de Larissa, condamné pour bogomilisme en 1344, a probablement fréquenté l'ermitage d'Isidore, il l'a fait avant son séjour à l'Athos, et donc avant de rencontrer à Lavra Joseph de Crète qui l'a initié au bogomilisme, comme il l'a

lui-même reconnu dans les actes du procès des bogomiles de l'Athos. Quand il fréquentait Isidore (forcément avant 1341, puisqu'à cette date Isidore avait quitté Thessalonique pour accompagner Palamas à Constantinople), Georges de Larissa était parfaitement orthodoxe. D'autre part, Porinè n'est connue que par la *Vie de Théodose de Trnovo* par Kallistos (qui ne mentionne pas Isidore), les actes du procès de 1344 (où elle figure dans une simple liste de noms « dénoncés » par Georges, Isidore étant absent de cette liste) et la lettre peu objective d'Akindynos. Plus loin, l'auteur revient à la charge contre Isidore : Akindynos se plaignant en 1342 d'une tentative d'assassinat contre lui de la part d'un « Dorien », l'auteur tient le raisonnement suivant : Dorien = habitant de Monembasie ; or la *Vie d'Isidore* par Philothée nous apprend qu'Isidore, évêque élu de Monembasie, avait rassemblé une confrérie de marins doriens à Constantinople, dont il était le chef spirituel ; or les marins sont connus pour leur comportement violent, ce qui aboutit à l'accusation suivante (p. 158) : « Sans nier pour autant l'apostolat qu'il pouvait exercer parmi ces gens, nous ne devons pas trop nous demander d'où partait le coup qui voulait frapper Akindynos ». On nous permettra de juger que le fait qu'Isidore fréquentait les marins doriens, violents par hypothèse, dont il était l'évêque (et dont l'auteur reconnaît lui-même qu'il y exerçait un « apostolat »), ne saurait prouver qu'il fût à l'origine de la tentative d'assassinat d'Akindynos par un Dorien.

Je passerai sur le portrait négatif, tout aussi peu objectif et à la limite du sexisme, que l'auteur fait d'Anna Palaiologina, veuve d'Andronic III : « femme sans grandes lumières intellectuelles ni grande instruction, superstitieuse et assez cruelle, dépassée par les événements dans lesquels elle fut le jouet de son puissant entourage et de ses propres passions » (p. 180) ; l'auteur reprend ici le portrait peu nuancé qu'en faisait Ch. Diehl dans ses *Figures byzantines*, deuxième série, Paris 1908, chapitre « Anne de Savoie ». Qu'il s'agisse d'Isidore ou d'Anna, l'objectivité aurait demandé de faire également état des jugements positifs portés sur ces personnages par des gens tels que Nicolas Cabasilas ou Démétrios Kydonès, au lieu de se contenter de donner la parole à leurs adversaires.

Ces volumes, qui complètent heureusement l'édition du CCSG 31, nous offrent un dossier de sources négligées jusqu'à présent ; ils nous présentent un portrait justement réévalué d'un personnage indûment décrié et qui apparaît ici dans toute son humanité. On nous permettra par ailleurs de rester dubitative devant certaines assertions non dénuées de partialité ; rétablir l'équilibre d'une balance dissymétrique ne justifie pas forcément de verser dans la dissymétrie inverse. Enfin, si les bibliographies des deux volumes sont fort utiles, on aurait apprécié que ces volumes fussent accompagnés d'index.

Marie-Hélène CONGOURDEAU

Κόνσταντίνος ΟΙΚΟΝΟΜΑΚΟΣ (éd.), *Γεώργιος Παχυμέρης, Φιλοσοφία. Βιβλίον ένδέκατον, Τά Ἠθικά, ἤτοι τὰ Νικομάχεια, editio princeps. Προλεγόμενα, Κείμενο, Εύρετήρια υπό Κωνσταντίνου Οικονομάκου* (Corpus philosophorum Medii Aevi. Commentaria in Aristotelem Byzantina 3). – Ἀκαδημία Ἀθηνῶν. Κέντρον έρεύνης τῆς Ἑλληνικῆς καὶ Λατινικῆς γραμματείας, Athènes 2005. 24 × 17 ; relié. v-70\*-151 p.

Trois ans après la publication du premier volume de la Philosophie de Georges Pachymères (livre X, *Métaphysique* : voir la recension parue dans la *REB* 62, 2004, p. 255-259) paraît un deuxième tome, contenant précisément le livre suivant (livre XI, *Éthique à Nicomaque* [ou, sans doute mieux, *Éthiques nicomachéennes*]). C'est l'un des livres de la Philosophie les plus copiés dans les manuscrits de la Renaissance. L'éditeur signale 33 manuscrits, en plus de l'autographe du *Berolinensis Hamilton*

512 et de la copie du *Parisinus graecus* 1930, qui inclut aussi quelques extraits et des corrections de cette même main du commentateur d'Aristote. Le traité du Stagirite contient certaines formules qui font partie de notre héritage philosophique et juridique : la vertu définie comme juste milieu et terme médian entre l'excès et la carence, l'équité définie comme correctif à la rigueur de la loi.

Le commentaire a un volume nettement supérieur à celui du livre X déjà édité. Il s'agit néanmoins d'un traitement plutôt rapide de l'original, si l'on songe que le texte de Georges Pachymèrès ne représente quantitativement qu'un tiers environ du modèle. Dans ce traité des vertus, le commentateur reprend des éléments des dix livres d'Aristote, à l'exception du livre VI, et, respectant d'assez près l'ordre de l'exposé du Stagirite, il les regroupe en six parties, qu'il appelle « titres ». Ceux-ci reçoivent simplement un numéro d'ordre (τίτλος α', etc.), sans que le contenu soit directement précisé. L'éditeur pallie ce vide (p. 19\*), et on peut indiquer à sa suite le contenu de chacune des parties : 1. vertu et bonheur, 2. courage et prudence, 3. justice et équité, 4. tempérance et intempérance, 5. amitié et concorde, 6. plaisir et bonheur. Il s'agit le plus souvent d'extraits copiés littéralement ; le texte propre du commentateur, relativement modeste, consiste avant tout en une introduction (p. 3-7), en transitions entre les morceaux rapportés et en quelques passages plus étendus (par exemple aux p. 63-67). L'*Index locorum* (p. 129-144) donne les références analytiques au texte qui est commenté, c'est-à-dire à l'*Éthique à Nicomaque*, et secondairement aux deux autres traités de morale d'Aristote que le commentateur utilise incidemment : l'*Éthique à Eudème* et la *Grande morale*.

Le lecteur fera immédiatement le départ entre les éléments du commentaire et le texte d'Aristote, celui-ci étant affecté de l'italique. De même, l'*Index verborum memorabilium* (p. 103-128) distingue, par le même procédé, le vocabulaire du Stagirite et le vocabulaire de son commentateur, dont le contenu apparaît d'ailleurs bien réduit et peu original. Mais l'application du procédé peut présenter certains pièges. Prenons, par exemple, l'adjectif ἀπολαυστικός : bien qu'aucune des occurrences (p. 78<sup>-11</sup>, p. 64<sup>5.16</sup>) ne reçoive l'italique dans le texte lui-même – parce que la citation n'est jamais littérale –, le mot est justement imprimé en italique dans l'index, puisqu'il s'agit d'un terme aristotélicien, en particulier lorsqu'il est employé dans la distinction classique que fait Aristote entre vie contemplative, vie publique et vie de jouissance (*Éthique à Nicomaque*, 1095 b) et qui est aussi rappelée par Georges Pachymèrès dans les *Relations historiques* (IV, 12). À l'opposé, certains mots qui ne sont pas affectés de l'italique dans l'index n'appartiennent pas pour autant au registre lexical du commentateur, mais sont des réminiscences ou des emprunts à d'autres auteurs ; ainsi le verbe courant ἐξεπατώ (relevé p. 112 et renvoyant au texte p. 67<sup>4.5.8</sup>) vient, comme l'écrit le commentateur (p. 67<sup>5</sup> : ὡς ὁ Πλάτων ἐν Νόμοις λέγει), d'un passage des *Lois* de Platon, que Georges Pachymèrès mentionne aussi dans les *Relations historiques* (XII, 31). On ne retrouve pas ici, comme dans le livre X (p. 70<sup>12</sup>), la formule conclusive stéréotypée de Georges Pachymèrès qui apparaît fréquemment dans l'Histoire (ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἐς τοσοῦτον), mais on rencontre un équivalent plus banal (καὶ ταῦτα μὲν ἐπὶ τοσοῦτον : p. 51<sup>10</sup>). On aurait pu isoler quelques formules supplémentaires qui semblent être des lieux communs plutôt que des réminiscences littéraires (p. 54<sup>5</sup> : τὸ μὴ θίγειν μηδ' ἄπτεσθαι ; p. 67<sup>9</sup> : παρὰ κωφῶ ᾄδειν) ou fournir une référence pour quelques citations, d'ailleurs données comme telles (p. 52<sup>23-24</sup> : τὸ τοῦ Βίαντος, ὅτι « ἀρχὰ ἄνδρα δεῖξει » [cité aussi dans les *Relations historiques*, III, 10]). Signalons enfin que, comme dans le livre X précédemment paru, le commentateur introduit souvent des exemples concrets et pratiques pour illustrer le texte de son modèle (p. 55<sup>19-56</sup><sup>3</sup>, 57<sup>9-21</sup>, 58<sup>25-59</sup><sup>2</sup>, 92<sup>17-18</sup>, etc.).

Le volumineux commentaire de Georges Pachymérès à l'ensemble de l'œuvre philosophique d'Aristote finit par bénéficier ainsi de l'attention qu'il mérite, sept siècles exactement après sa composition, qui remonte à la dernière période de la vie de l'auteur. L'excellence de cette première édition de l'œuvre laisse bien augurer de la suite et permettra progressivement de mesurer l'intérêt remarquable du commentaire et d'apprécier la science pédagogique du commentateur.

Albert FAILLER

Stefano PARENTI, *Il monastero di Grottaferrata nel medioevo (1004-1462). Segni e percorsi di una identità* (OCA 274). – Pontificio Istituto Orientale, Rome 2005. 23 × 17. 570 p., 16 pl.

« Uno strano e singolare ma stupendo fenomeno ». Ainsi caractérisé par Paul VI en 1963 – étrange et singulier car fondé en 1004 par un moine de Calabre selon le rite grec en terre lombarde, remarquable au moins pour sa longévité (l'étude proprement historique s'achève en 1462 avec le passage au régime de la commende) –, le monastère de Grottaferrata attendait un guide précis et sûr qui démêlât à la fois l'écheveau de sa longue histoire et celui de son historiographie. C'est ce que nous offre Stefano Parenti, spécialiste bien connu du monachisme italo-grec et de la liturgie byzantine, dans ce livre de référence pour qui s'intéresse à l'abbaye de saint Nil.

La variété des sources préservées autorisait un traitement global où chaque aspect de la vie monastique pouvait trouver sa place, en autant de chapitres : la sainteté produite et la dévotion aux saints de Grottaferrata, les liens avec la hiérarchie (évêques et Église de Rome), la règle et la vie spirituelle, l'église du monastère en tant qu'objet architectural et artistique, le rite italo-grec, la dévotion à la célèbre icône de la Mère de Dieu, la vie quotidienne, le régime alimentaire, la bibliothèque, le patrimoine et la vie économique, et enfin l'évolution institutionnelle jusqu'à la commende. En cela, cette monographie monastique est un cas exceptionnel, spécialement du point de vue de l'Orient byzantin ; aucune institution comparable ne se prête à un tel exercice dans l'Empire, qu'il s'agisse des monastères les mieux documentés de Stoudios à Constantinople, de l'Athos, voire de Patmos, où plusieurs des aspects cités ne peuvent être étudiés de près. Certes, dès 1054, Grottaferrata se trouvait théoriquement coupée de la communion avec Constantinople. Cette étude de cas aux allures d'histoire monastique « totale » n'en retiendra pas moins l'attention des byzantinistes et leur fournira d'intéressants parallèles.

Ce livre se recommande encore pour une autre raison : l'originalité de la démarche de l'auteur est d'avoir su saisir en un seul mouvement le monastère comme lieu d'histoire et comme lieu d'une mémoire constamment réécrite au cours des siècles au gré des relations entre les Églises d'Orient et d'Occident. Songeons, pour ne citer qu'un exemple, à la dévotion à Benoît IX, trois fois pape au 11<sup>e</sup> siècle, que le « romanzo criptense » transforme en « moine, pénitent, et quasi saint » de Grottaferrata, alors que sa tombe n'est mentionnée dans l'église qu'à partir du 18<sup>e</sup> siècle (p. 118-125) – moyen parmi d'autres de « romaniser » à rebours les origines de l'abbaye. De façon générale, l'importance concédée à l'analyse de l'historiographie moderne et contemporaine et aux conditions de production du discours académique sur le monastère de Grottaferrata – le chapitre I (« Segni » di Grottaferrata nel medioevo e loro lettura in epoca moderna) n'en est qu'une illustration – a semblé d'excellente méthode.

L'exposé proprement dit conclut à quatre phases essentielles dans l'histoire du monastère médiéval : 1. la période des origines (1004-1060), 2. la période de l'acculturation (1060-fin du 12<sup>e</sup> siècle), 3. la période de l'intégration (13<sup>e</sup> s.-ca. 1250), 4. la

période de l'assimilation (ca. 1250-1462). À cette dernière date, seul le rite italo-grec rattache le monastère de Grottaferrata à ses origines, tandis que la création d'un ordre basilien italo-grec par Grégoire XIII en 1579 allait ensuite lisser jusqu'aux dernières aspérités institutionnelles de ce monachisme allophone hérité de Byzance. Le retournement paradigmatique de l'identité de Grottaferrata opéré par les papes du 20<sup>e</sup> siècle en faveur de l'Unité chrétienne n'en est qu'un plus bel avatar, quand le monastère devient – nous empruntons ces citations à Stefano Parenti à la fin de son beau livre (p. 516) – « le gemme oriental serti dans la tiare pontificale » (Léon XIII), « l'anneau d'or qui unit les fils lointains d'Orient à la maison du Père commun » (Pie XI), « comme un symbole... comme un présage » (Paul VI) ou « le souvenir vivant de l'Église indivise » (Jean-Paul II).

Olivier DELOUIS

Alexandra RIEBE, *Rom in Gemeinschaft mit Konstantinopel. Patriarch Johannes XI. Bekkos als Verteidiger der Kirchenunion von Lyon (1274)* (Mainzer Veröffentlichungen zur Byzantinistik 8). – Harrassowitz, Wiesbaden 2005. 24 × 17 ; relié. 352 p.

La personne de Jean Bekkos, qui fut patriarche de Constantinople de 1275 à 1282, présente au premier abord toutes les caractéristiques de l'unioniste dans les longs conflits qui ont opposé l'Église de Rome à celle de Constantinople dans les derniers siècles de l'Empire byzantin et qui se sont prolongés en quelque sorte jusqu'à nos jours. De manière emblématique, il est considéré par les uns comme un traître et un ennemi des Grecs, par les autres comme le porte-drapeau de la primauté romaine. Mais la question s'avère plus complexe et plus subtile au terme des démonstrations développées ici : dans sa thèse présentée à l'Université de Tubingen et reproduite dans le présent volume, Alexandra Riebe se propose, en adoptant une posture objective et en déconfessionnalisant le débat, d'analyser au plus près les nombreux textes où Jean Bekkos a exposé et répété sans cesse ses convictions et ses propositions théologiques.

L'exposé se compose de trois sections à peu près égales. L'introduction (p. 23-44) et la première partie (p. 45-100), sous le titre « Constantinople et l'Union de Lyon », sont consacrées à la mise en place du sujet, sur le plan de la méthodologie et de l'environnement historique, et concernent principalement l'Union de Lyon (1274), avec ses préparatifs, son déroulement et ses prolongements. Dans la deuxième partie (p. 101-215), intitulée « Jean Bekkos comme défenseur de l'Union de Lyon », on trouvera successivement : une courte biographie du patriarche, la liste de ses écrits, l'énumération des quatre arguments développés par lui en faveur de l'Union (recours à la doctrine des Pères, nécessités pragmatiques de la politique, inconsistance des causes de la séparation passée des deux Églises, possibilité du *Filioque* dans la tradition doctrinale latine). Au terme de ces exposés, la dernière partie (p. 217-310), sous le titre « Le profil théologique : Jean Bekkos dans son contexte théologique », est une analyse détaillée et souvent neuve des racines et des principes de la théologie professée par le patriarche. Cet examen présente deux volets : présence et identification des influences grecques d'une part, absence d'influences latines d'autre part. Excluant l'approche photienne de la procession de l'Esprit, Jean Bekkos s'inspire aux deux sources que signale aussi Georges Pachymèrès, qui fut proche du patriarche et suivit sa réflexion au plus près : Nicéphore Blemmydès et Nicétas de Maronée. Une fois écarté du patriarcat, son combat se concentra sur son successeur dans la charge, Grégoire de Chypre, dont il provoqua la démission, car le synode refusa de souscrire à la double

manifestation éternelle de l'Esprit que le Chypriote élabora pour concilier deux thèses théologiques antagonistes et réconcilier certaines citations patristiques apparemment contradictoires. Remarquons que, d'un autre côté, seules quelques maigres pages sont consacrées aux deux compagnons de l'ancien patriarche : Constantin Mélitèniôtès et Georges Métochitès, dont l'influence sur la volte-face de Jean Bekkos à la veille de la conclusion de l'Union de Lyon reste à démontrer. Par contre, l'auteur montre clairement que Jean Bekkos n'a pas connu la théologie latine, bien que, depuis le début du siècle, les thèses latines aient circulé à Byzance, à travers des florilèges en particulier. Tout au plus aurait-il pu avoir accès à *De haeresibus* d'Hugues Étérien.

On arrive ainsi à la thèse centrale de l'ouvrage et aux conclusions générales. Jean Bekkos est un continuateur de la théologie grecque, il n'argumente pas avec les syllogismes des Latins, il ignore aussi bien les positions de saint Augustin, principale source de la doctrine trinitaire des Latins, que les opinions plus nuancées de son contemporain Thomas d'Aquin. Il assure, peut-on dire, un service minimum de l'Union, en se contentant d'admettre que le *Filioque*, compris de manière restrictive, ne contredit pas la théologie grecque, mais il se refuse catégoriquement à l'intégrer dans le raisonnement théologique ou dans la liturgie des Byzantins. De plus, il n'aborde guère les trois revendications du pape qui furent au centre des tractations de l'Union de Lyon : droit d'appel, primauté, commémoration. Il ne soulève pas davantage les autres points de désaccord entre les deux Églises, tels que les azymes ou le purgatoire. La démonstration d'Alexandra Riebe est claire et sûre : Jean Bekkos n'a rien emprunté à la théologie latine, il est resté dans le sillage de la pensée traditionnelle de son Église, il n'a pas prôné la soumission juridique et l'obédience à Rome, mais revendiqué au contraire l'indépendance mutuelle des deux Églises sœurs et leur réconciliation dans la préservation de leurs traditions propres. Voir en Jean Bekkos « un patriarche grec catholique », pour reprendre le titre d'un article de Romuald Souarn dans les *Échos d'Orient*, n'a donc ni fondement ni même sens.

Ce travail fouillé sort des polémiques habituelles et ouvre la voie à d'autres recherches. Par exemple, sur la contribution des deux compagnons de Jean Bekkos : Georges Métochitès et Constantin Mélitèniôtès, dont l'œuvre est peu exploitée et dont des fragments importants sont d'ailleurs passés ici sous silence. Il est vrai qu'il était difficile d'élargir le sujet. La bibliographie fournie au début du volume (p. 11-22) est déjà importante, mais néanmoins limitée. L'ouvrage précieux d'Antonino Franchi [*La svolta politico-ecclesiastica tra Roma e Bisanzio (1249-1254)*, Rome 1981] est attribué par erreur à Giovanni Mercati. La thèse d'Alexandra Riebe contient de très nombreux extraits de textes grecs, qui sont relevés de manière correcte. Ici ou là, on trouvera quelques menues erreurs : c'est ainsi que, à la page 118 (n.92), le verbe προαγγέλλεσθαι dans un passage de Georges Pachymérès (II, p. 103<sup>5-6</sup>) m'a surpris et interrogé sur ma propre édition ; en fait, il faut lire προσαγγέλλεσθαι. Quelques textes grecs peuvent être amendés : τὰς μυστικὰς [suppléer εὐχὰς] (p. 75 n. 4), εἰδ' οὖν [lire εἰ δ' οὖν : éd. Laurent-Darrouzès, p. 323<sup>27</sup>] (p. 82 n. 41), εἰς αἰῶνα τὰ σύμπαντα [lire εἰς αἰῶνα τὸν σύμπαντα : éd. Laurent-Darrouzès, p. 317<sup>21</sup>] (p. 81 n. 37). Relevons encore quelques points de détail. Il est sans doute inutile de s'interroger sur l'état civil de Jean Bekkos (p. 102 n. 7), car les officiers supérieurs de la Grande Église sont habituellement des diacres mariés et non des moines ; de plus, Georges Pachymérès sous-entend ailleurs que Jean Bekkos, comme Théodore Xiphilinos, est chef de famille (I, p. 299<sup>5-6</sup>). Il n'y a aucune raison de douter de l'identification de la Laure de l'Anaplous (p. 87 n. 63), malgré la variété des appellations (le monastère de l'Archistratège, Saint-Michel de l'Anaplous, la Laure de l'Anaplous ou tout simplement la Laure) et même si son emplacement précis reste incertain. Comme les flori-

lèges jouent un grand rôle dans la polémique sur la procession de l'Esprit, on aurait pu renvoyer plus explicitement à l'*Arsenal sacré* d'Andronic Kamatèros (voir p. 296-297) : Georges Pachymères y voit le manuel classique sur la question, et Jean Bekkos en a lui-même recopié quelques passages pour les réfuter. Mais cette œuvre copiée dans le *Monacensis graecus* 229 reste encore inédite. Il est douteux que Nicéphore Grègoras, auquel il est souvent fait appel dans les notes (p. 62, 89, 106, 111, 113, etc.), apporte, pour cette époque et en dehors de l'amplification rhétorique, des informations de première main sur les événements et les personnes.

À plusieurs reprises (voir p. 285, 310, 317, 339, 341), l'auteur affirme que Jean Bekkos ne peut être qualifié de « latinophrone ». La troisième partie de l'ouvrage se termine en effet sur cette affirmation catégorique (p. 310) : « Bekkos ist demnach ganz offensichtlich kein Λατινόφρων ». Mais n'est-ce pas jouer sur les mots ? L'auteur veut évidemment affirmer que, comme on l'a déjà rapporté plus haut, Jean Bekkos ne s'est nullement latinisé et n'a pas adopté la théologie latine. Mais le mot – ou l'insulte – n'a pas ce sens fort aux yeux des Byzantins et signifie plutôt *latinophile*, c'est-à-dire *proche des Latins* et en conséquence tout simplement *hérétique*. Le nombre des Byzantins latinophrones, dans ce sens restreint, se réduirait à quelques unités, où l'on compterait les *convertis*, comme les Kydônès ou les Chrysobergès. Au-delà de cette restriction verbale, on souscrita aux phrases finales de l'ouvrage (p. 317) : « Bekkos ist kein Latinophron, kein Katholik in Konstantinopel. Er verteidigt nicht die Vereinigung der Kirchen, sondern ihre Gemeinschaft ». À travers ces derniers termes, peut-être tributaires d'une vision ecclésiologique postérieure, on rejoint le titre même du volume et l'objet dernier de la thèse.

Albert FAILLER

Antonio RIGO, *Il monaco, la chiesa e la liturgia. I capitoli sulle gerarchie di Gregorio il Sinaita* (La mistica cristiana tra Oriente e Occidente 4). – Edizioni del Galluzzo per la Fondazione Ezio Franceschini, Firenze 2005. 23,5 × 15. 80 p., 4 pl.

Dans une petite chapelle du village de Matsouki en Épire, dans la montagne de Ioannina, un manuscrit byzantin reposait depuis des siècles avec les reliquats de la bibliothèque d'un ancien monastère. Dans ce manuscrit, qui comporte un recueil ascétique-spirituel du 14<sup>e</sup> siècle, Antonio Rigo a retrouvé plusieurs textes de Grégoire le Sinaïte, dont certains n'étaient jusqu'à présent connus que par une traduction slave. Tel était le cas du texte édité ici : *Sur les quatre hiérarchies*. Il s'agit d'une série de treize brefs chapitres sur le symbolisme de l'état monastique et de la Divine Liturgie.

L'édition est précédée d'une introduction, qui situe l'œuvre dans la vie de Grégoire et dans l'histoire de la spiritualité byzantine, et qui en souligne l'originalité. En effet, comme le remarque l'auteur, cette œuvre insère le filon contemplatif de l'hésychasme dans la grande tradition mystagogique. Comme la plupart des œuvres qui ne sont conservées qu'en slave, ce petit traité date de la fin de la vie de Grégoire, lors de son séjour à Paroria ; il s'agit donc d'une œuvre de la maturité. L'influence évidente du pseudo-Denys dans ce traité a incité l'auteur à retracer l'histoire de la réception et de l'interprétation de l'Aréopagite à Byzance, en particulier dans les milieux monastiques. Car si le pseudo-Denys est manifestement à la base de la réflexion de Grégoire, il s'agit d'un Denys fortement réinterprété. En effet, là où Denys mettait les moines sous la dépendance des prêtres (lettre VIII), Grégoire, à la suite de Syméon le Nouveau Théologien et de Nicétas Stéthatos, les hausse à une place intermédiaire

entre les prêtres et les anges. Grégoire insère sa démonstration dans une interprétation symbolique des rites de la Divine Liturgie, devenant ainsi par surcroît le témoin des évolutions rituelles de son temps : c'est ainsi qu'il porte une attention particulière aux rites de la *proskomidè* (ch. 12, p. 16-17), qui symbolisent pour lui à la fois la naissance et la mort du Christ, un rapprochement que l'on retrouve dans des fresques de la même époque, qui représentent un enfant immolé sur la patène.

Le texte édité est contenu dans deux manuscrits : le *Matsouki Ecclesiae S. Parasceuae (olim Monasterii Byzilas 5)*, du 3<sup>e</sup> quart du 14<sup>e</sup> siècle, et le *Mosqu. Synod. 509 (Vladimir 247)*, du 15<sup>e</sup> siècle, originaire d'Ivion, qui est une copie du précédent. L'édition, accompagnée d'une traduction italienne, est suivie d'un commentaire copieux, ainsi que, en guise d'appendice, d'un court texte inédit de Grégoire sur la soumission et l'obéissance. L'ouvrage contient également une bibliographie, des indices des illustrations, des manuscrits et des noms, ainsi que dix illustrations reproduisant pour l'essentiel des photographies de fresques représentant les rites de la *proskomidè*.

Marie-Hélène CONGOURDEAU

Cristina ROGNONI (éd.), *Les actes privés grecs de l'Archivo Ducal de Medinaceli (Tolède)*. I, *Les monastères de Saint-Pancrace de Briatico, de Saint-Philippe-de-Bojôannès et de Saint-Nicolas-des-Drosi (Calabre, XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)* (Textes, documents, études sur le monde byzantin, néo-hellénique et balkanique 7). – Association Pierre Belon, Paris 2004. 24 × 17. 283 p., 1 disquette.

Les archives monastiques constituent l'une de nos sources principales pour la connaissance de la culture et de la société comme de l'économie et de l'administration de l'Empire byzantin. Elles proviennent principalement des deux grands ensembles monastiques, le mont Athos et l'Italie méridionale. Alors que la publication des Actes de l'Athos est bien avancée, voici qu'apparaît une nouvelle collection d'actes encore inconnue il y a peu. Dans l'introduction (p. 9-47), l'auteur résume l'histoire de ce fonds d'archives qui était conservé à la cathédrale de Messine : confisqué par les Espagnols au 17<sup>e</sup> siècle, il fut transporté en Espagne et ne fut redécouvert que récemment, dans les années 1970. Il appartient à l'Archivo de Medinaceli (fonds Messina) et se trouve aujourd'hui à Tolède. Il comprend 1 426 parchemins ; bien qu'il s'agisse surtout d'actes latins, les documents grecs atteignent néanmoins un total conséquent de 213 pièces, parmi lesquelles se rangent les 158 actes privés dont l'édition commence dans ce premier volume. La plupart des pièces constituent des titres de propriété détenus à l'origine par des institutions religieuses, et en premier lieu par l'archimandritat de Messine organisé autour du monastère du Saint-Sauveur. Ils concernent une région embrassant, autour du détroit de Messine, la Calabre et la Sicile orientale, et ils s'étendent sur une période globale de quatre siècles (du 11<sup>e</sup> au 14<sup>e</sup> s.), qui se réduit en réalité à une durée de deux siècles : à lire les registres de l'ensemble du dossier que l'éditrice a dressés, en ordre chronologique, dans un article antérieur (Le fonds d'archives « Messine » de l'Archivio de Medinaceli [Toledo]. Registres des actes privés grecs, *Byz. 72*, 2002, p. 497-554), on se rend compte en effet que, si l'on fait abstraction d'un nombre négligeable d'actes, les pièces du dossier courent de 1037, date du premier acte de la série, à la première moitié des années 1200.

Les trente actes réunis dans le volume proviennent de trois monastères de Calabre, réunis comme métochia à Saint-Sauveur de Messine au 12<sup>e</sup> siècle : Saint-Pancrace de Briatico, Saint-Philippe-de-Bojôannès, Saint-Nicolas-des-Drosi. Le deuxième monas-

tère, qui était une dépendance de Saint-Pancrace, n'était pas connu avant le dépouillement du présent fonds. Diverses transactions sont représentées : donation (12), vente (9), échange (5). Les quatre actes restants portent les qualifications suivantes : sentence, arbitrage, inventaire, testament. Chacun des actes, dont l'émission va de 1037 à 1175, bénéficie d'une présentation et d'une analyse détaillées, que prolongent des remarques plus ou moins étendues selon les cas. Le texte est présenté en édition diplomatique, sans apparat des leçons correctes. Le procédé est justifié, car le texte reste lisible malgré l'orthographe incertaine, volatile ou fantaisiste que pratiquent les notaires. La consultation de la disquette qui est glissée sur la page III de couverture et sur laquelle sont reproduits les parchemins permettra de faire toutes les vérifications souhaitables. Mais, avant d'y avoir procédé, on ne peut que rester dubitatif devant certaines accentuations de l'édition, si l'on considère que le copiste, à défaut de connaître la qualité de l'accent, se trompe rarement sur son emplacement à l'intérieur du mot. L'éditrice elle-même n'est pas toujours attentive à ces détails dans ses propres développements ; on trouve ainsi les graphies suivantes dans la rubrique Remarques : *πίστοι μάρτυρες* (p. 127), *εὐλογήμενος* (p. 198), *οἱ γηνοὶ [pour γήινοι] ἄνθρωποι et ἐγγραφῶς* (p. 226). Le patronyme Kalokyrys (écrit à l'occasion Kalokyris) apparaît à diverses reprises et est appliqué à des personnes différentes ; il n'y avait pas lieu de le remplacer par Kalokyros, qui est la graphie adoptée par l'éditrice de manière uniforme, aussi bien dans la présentation des actes que dans l'index. Celui-ci semble d'ailleurs avoir été confectionné dans l'urgence. Ainsi, Xénios et Xénion sont séparés et insérés à deux places également fautives : après la lettre N (en écho, je suppose, au ξ grec) et après la lettre Z (p. 278 et 281 respectivement). Dans l'index des mots grecs, où les renvois sont faits simplement au numéro de l'acte et sans mention de la ligne, apparaît le substantif *ἡ διαγωγή*, mais sans référence : on le rencontre en fait dans l'acte n° 3 à la ligne 3. Au lieu de *ἡμεροδένδρον* (p. 282), il faut lire *ἡμεροδένδριον*, avec une dernière référence à l'acte n° 25 (et non 26). Relevons encore que la police de grec utilisée – ou la manière de l'utiliser – présente un défaut : l'espacement manque parfois, et cela dans divers cas de figure ; ainsi devant la voyelle affectée d'un esprit, comme le montrent les passages suivants : *παρῆμοῦ* (n° 3<sup>13</sup>), *παράιδιου... μήισακουόμεθα* (n° 14<sup>22-23</sup>).

À s'en tenir au nombre total des actes, ce premier volume sera suivi de trois ou quatre autres : on aurait pu imaginer une publication plus ramassée et plus économe. Quoi qu'il en soit, c'est une ample documentation nouvelle qui apparaît ainsi et qui enrichira un domaine où les travaux connaissent essor, actualité et qualité. Parallèlement à l'édition des actes privés du fonds, Vera von Falkenhausen publiera les documents publics, dont elle donne un aperçu dans une Annexe (p. 233-252). Saluons donc les prémices de cette entreprise : divers secteurs des études intéressent l'Italie méridionale vont connaître ainsi un réel renouvellement, aussi bien la toponymie et la toponymie de la Calabre et de la Sicile que la prosopographie, la diplomatique, la linguistique et l'histoire du monachisme.

Albert FAILLER

Ioannis SPATHARAKIS, *The Illustrations of the Cynegetica in Venice. Codex Marcianus graecus Z 139. With 242 Illustrations.* – Alexandros Press, Leiden 2004. 24 × 17; relié. 279 p., 184 illustrations en couleur, 58 illustrations en noir et blanc. Prix : 125 €.

Ioannis Spatharakis has already published scholarly studies of Wall Paintings in Crete and Portraits in Manuscript Illustration. In this book he undertakes a different

task, the complete presentation of an illuminated manuscript *On Hunting* by the Pseudo-Oppian.

This treatise, a didactic poem in hexameters, describes the animals used for hunting (horses and dogs) and the animals which were hunted; it is divided into four books. It ends abruptly as if it was unfinished. The text itself is ancient, dating back to the 3rd century A.D. However, this manuscript, the only Byzantine one extant, of the *Cynegetica*, consisting of 67 parchment folios measuring 24 x 20 centimetres, was only written and illuminated with 167 miniatures in the 11th century. Moreover no similar manuscript of the *Cynegetica* has survived from Antiquity.

In his second chapter (p. 14-192), Spatharakis gives an English translation of the text accompanied by a description of each relevant miniature, by the accompanying inscriptions and by an analysis of the iconography in relation to the text. Sometimes the miniatures, for example the one at the top of f. 2, in which a group of animals is represented between portraits of the poet and the goddess Artemis (figure 2), have no evident relationship to the text.

In his third chapter (p. 193-205), the author undertakes an analysis of the iconography and style of the miniatures and raises the question of the date of the manuscript. The arrangement of the miniatures, unframed and without background, evidently follows the practice for illustrating papyrus rolls in Antiquity. Uniformity is avoided in portraying the posture of human figures, although there is little variety in their facial features. The costume of the hunters is generally a short tunic with long sleeves. A notable point is the accuracy in portraying animals, which are easily recognisable, while the birds are sometimes difficult to identify. The setting (ground, vegetation and trees) is basically green. Spatharakis concludes, like Jeffrey Anderson before him, that the miniatures are all the work of one artist possibly helped by assistants. The illuminations of two manuscripts, Vatican *graec.* 333, the *Book of Kings*, and 463, the *Homilies of Gregory of Nazianzus*, dated 1062, are closely similar in style to those in the *Cynegetica*. It is therefore a plausible conjecture that they were all illustrated at about the same date in the Galekrenon monastery at Constantinople.

In his fourth chapter (p. 206-212), the author considers briefly whether the Marcianus is the prototype or a copy. Kurt Weitzmann had considered that the scientific miniatures had been copied from an Antique manuscript, while the mythological ones originated in the 10th century. Spatharakis, having observed errors in the placing of miniatures and errors in some inscriptions, concluded that the Marcianus was a copy of the original or even a copy of a copy.

In his fifth chapter (p. 213-223), the author is mainly concerned with the literary character of the Antique archetype. He also notes discrepancies in the Marcianus, which support the case for it being a copy of a prototype.

However, as he maintains in his sixth chapter (p. 224-231), apart from the direct insertion of the miniatures without a frame, the evidence for an Antique archetype is conjectural. On the other hand similar miniatures to those in the Marcianus can be found in other Byzantine miniatures, for example the *Book of Job*, Sinaiticus *graec.* cod. 3, dating from the third quarter of the 11th century.

In his conclusion (p. 232-233), Spatharakis observes that singularly few pictures of hunting dangerous animals like lions have survived in Byzantine art, partly perhaps because the Byzantines preferred to hunt smaller game such as hares and birds!

Most publishers of studies of art history are highly restrictive as to the number of illustrations, particularly in colour, which they allow an author to include in his book. However, it has been the specific policy of the Alexandros Press, since its foundation in 2001, to produce "richly illustrated academic books with reproductions in colour".

Undoubtedly this raises the cost of production – and the price – of its publications. It also raises considerably the quality and utility of the books.

Besides having colour reproductions of all the miniatures in the *Cynegetica*, the author includes numerous illustrations of Antique mosaics of analogous subjects, especially those in the vast collections in Tunisia which he has visited himself. This edition of the Marcianus *Cynegetica* is indispensable not only for the study of the manuscript, but also of the other illuminated “secular” manuscripts produced in Byzantium in the Middle Ages.

Christopher WALTER

Ioannis SPATHARAKIS, *The Pictorial Cycles of the Akathistos Hymn for the Virgin*. With 726 Illustrations. – Alexandros Press, Leiden 2005. 24 × 17; relié. 245 p., 302 illustrations en couleur, 424 illustrations en noir et blanc. Prix : 125 €.

All Byzantinists know, at least superficially, the *Akathistos* hymn in honour of the Virgin, so entitled because it was chanted standing. It was composed about 500, or, if the conjectural attribution to Romanos the Melodos is accepted, slightly later. However, there is no evidence that it was illustrated before the Palaeologan period. During the last centuries of the Byzantine Empire, it became customary to decorate churches lavishly with cycles of wall paintings. For example, the church at Mateič (probably 1356-1360) contained no less than thirteen cycles including the *Akathistos*.

The author of this study was teaching in Crete from 1980 to 1990. The island is unusually rich in *Akathistos* cycles, having six most of which hardly attracted the interest of art historians before Spatharakis. He has also studied eight other cycles in wall painting elsewhere as well as four in illuminated manuscripts and three on icons.

He begins by describing in turn all the cycles (p. 8-127) which are illustrated in colour. He then studies their iconography (p. 129-157). The *Akathistos* consists of twenty-four stanzas or *óikoi*, the text of which is conveniently printed above each entry. The subject of the first twelve is “biographical”, starting with the Annunciation and terminating with the Presentation. Obviously there were plenty of models for the artist to follow in illustrating them. However, the second twelve stanzas have a “theological” or “spiritual” subject, which called for inspiration and the exercise of imagination. In consequence their iconography is more original than that of the first twelve.

Some examples may be cited. Stanza 13 is about the New Creation (p. 140-141). It concerns the miraculous creation of life without seed in the Virgin’s womb. In the church of the Panagia, Roustika, Crete (1390-1391), the Virgin is seated between two groups of standing figures. Above her is part of a star-shaped segment, while the infant which she is to bear is scarcely visible within her robe (figure 13). Stanza 15 is about the Double Nature of Christ, who, complete among men below, is never absent from heaven above. In the same church at Roustika, Christ in a mandorla extends his right hand towards the first figure of the group beside him. In a segment above Christ is represented again in bust form with angels to either side of him (figure 15). These examples could be multiplied indefinitely.

In his concluding chapter (p. 158-184), Spatharakis summarizes the distinctive features of every cycle and attempts to reconstruct the prototype of the illustrated *Akathistos*. He argues that, since the pictures illustrate a text, the first artist had the text before him. Consequently it is likely that the prototype was indeed a manuscript. However, there are numerous variations in the cycles on wall painting, while the text does not figure at all on icons.

This is an encyclopaedic book of high quality, which will serve as an excellent starting point for meticulous studies of points of detail.

Christopher WALTER

Rainer THIEL et ALII (éd.), *Ammonius Hermeae, Commentaria in Peri hermeneias Aristotelis*. Übersetzt von Bartholomaeus SYLVANUS. Neudruck der Ausgabe Venedig 1549 mit einer Einleitung von Rainer THIEL, Gyburg RADKE und Charles LOHR (Commentaria in Aristotelem Graeca. Versiones Latinae temporis resuscitatarum litterarum [CAGL], Band 12). – Frommann-Holzboog, Stuttgart-Bad Cannstatt 2005. 30 × 21 ; relié. xxxvi-[12 f.]-41 f. Prix : 159 €.

Né à Alexandrie vers 440, Ammonios, fils du philosophe Hermias, y enseigna à son tour la philosophie durant une quarantaine d'années et il mourut vers 520. Après avoir étudié à Athènes sous la direction de Proklos, Ammonios regagna sa patrie. Figure éminente du néoplatonisme, il rassemblait dans son auditoire païens et chrétiens. Il eut pour auditeurs Damaskios et Olympiodôros, mais surtout Jean Philopon et Asklēpios. Ces deux derniers ont publié ses cours, qui sont transcrits par eux à partir de l'exposé oral (ἀπὸ φωνῆς) et qui portent sur les divers opuscules du corpus aristotélicien. Un précédent volume de la collection (volume 9, 2002) a été consacré à l'enseignement d'Ammonios (recension dans la *REB* 61, 2003, p. 261-262). Il contient la traduction latine de deux commentaires grecs à la philosophie d'Aristote, concernant respectivement l'*Isagogé* de Porphyre et les *Catégories* et présentés expressément comme provenant des cours d'Ammonios à travers les notes prises par ses auditeurs. Le seul écrit édité en propre par Ammonios est le *Περὶ ἑρμηνείας*, commentaire de l'opuscule aristotélicien de même titre, dont le présent volume contient une traduction latine. Titre d'ailleurs infondé et inapproprié, puisqu'il ne s'agit pas d'herméneutique, mais simplement de linguistique ou de théorie du langage : « De l'expression » conviendrait mieux. Le *Περὶ ἑρμηνείας* constitue le deuxième traité de l'*Organon*, après les *Catégories* (les dix constitutifs essentiels de l'être) et avant les *Premiers Analytiques* (théorie du syllogisme). Il traite des éléments fondateurs du langage et du schéma primitif du raisonnement : le nom, le verbe, la proposition, l'affirmation et la négation, la singularité et l'universalité, la contingence et la nécessité, le principe de contradiction, etc. Il a fourni une théorie du langage et nourri la spéculation à travers les âges, avec quelques thèmes célèbres comme les futurs contingents.

Le texte grec du commentaire d'Ammonios fut publié dès 1503 à Venise. La traduction latine suivit une cinquantaine d'années plus tard, due à Bartholomaeus Sylvanius. Trois éditions virent le jour à Venise en l'espace de quelques années (1543, 1546, 1549), comme il fut d'usage pour ces publications des premières années de l'imprimerie. C'est la troisième édition qui a été retenue pour la réimpression. La page de titre portait les mentions suivantes : *Ammonii Hermeae Interpretatio in Librum Aristotelis Peri Hermenias. Utrunque uero Latina oratione reddente Bartholomæo Siluanio Salonensi Medico Physico, ac in studiis philosophiæ uersatissimo...*, Venise 1549. Une première traduction latine du commentaire d'Ammonios avait été effectuée par Guillaume de Moerbeke au 13<sup>e</sup> siècle.

Commencée en 1990, la collection rassemblant les traductions latines des commentaires aux œuvres d'Aristote est ainsi arrivée à son douzième volume. De parution plus récente que ce dernier, le volume précédent est recensé plus haut (p. 394). L'éditeur fait ainsi œuvre utile, car les volumes originaux sont devenus rares et sont

absents, en particulier, de bibliothèques spécialisées où l'historien de la philosophie les cherche.

Albert FAILLER

Nicole THIERRY, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Âge* (Bibliothèque de l'Antiquité tardive 4). – Brepols Publishers, Turnhout 2002. 28 × 22. 316 p., 96 planches en couleur.

Madame Nicole Thierry, in the company of her husband Jean-Michel Thierry, first visited the region of Cappadocia in 1953. Since then they have revisited it almost every year. They have recorded what they discovered on these voyages in some forty publications, which are listed here in the bibliography (p. 231-232). In her preface, Nicole Thierry writes that the book – surely her *magnum opus* – is destined to satisfy the curiosity about Cappadocia of the general reader as well as to be a useful work of reference to scholars.

Both categories of readers would advisedly begin by mastering the complex, if lucid, organisation of the book. The text is set out in nineteen chapters, to which are added, after the bibliography, fifty *fiches*, as the author calls them, a series of brief but documented accounts of the more outstanding churches. They are listed at the beginning of the series and cover 52 pages. The 96 coloured illustrations are all grouped together at the end, while 21 black and white photographs (listed p. 309) are inserted in the text. There are also 89 *schemas* or line drawings (listed p. 309-310) and 131 figures are inserted in the text (listed p. 306-308). There are eleven maps (p. 12, 18, 20, 70, 75, 285-289) and four indexes, topographical, onomastic, iconographical and general (p. 391-401). For specialists the book acquires thus an encyclopaedic character which may, however, be daunting to the general reader, particularly as he has still to turn to p. 311 to find the Table of Contents!

It is in her presentation of the contents that the author's lucidity becomes immediately evident. There are nineteen chapters, divided in two sections. The first smaller section deals with Antiquity from the earliest times up to the christianisation of Cappadocia. The artistic testimonies, in fact, are few, consisting principally of coins and tombs. However, the cult of the stag (p. 51-53) was to prove to be important for the Christian iconography of Saint Eustace.

Cappadocia, mentioned twice in the New Testament (*Acts* 2,7; *I Peter* 1,1), was to acquire importance as a centre of Christianity in the 4th century with the so-called Cappadocian Fathers (p. 65). Although the region was explored as early as 1705 by the antiquarian Paul Lucas, it was the Jesuit scholar Père Guillaume de Jerphanion who first appreciated fully the number and interest of the paintings in the rock churches and who founded Cappadocian Studies as an academic discipline. The notoriety which the region acquired has led regrettably to irresponsible tourists doing irreparable damage, while the public authorities have done very little to protect the paintings. Of this the author is highly critical; she publishes in this book her own dated photographs of paintings which have subsequently been destroyed.

The author of this presentation of the book is not qualified to write a critical review. In fact his limited knowledge of Cappadocian art has been largely acquired from Nicole Thierry. He can only exemplify the author's erudition by a few observations.

Nicole Thierry traces the origins of Cappadocian iconography principally to the *ampullae* made for pilgrims, such as those now in Bobbio and Monza (p. 113-115, schema 23), which date from the period before Iconoclasm. About thirty churches

from this period have survived, mostly in fragmentary condition. Their apses are decorated with theophanies; elsewhere in the churches there are scenes of divine interventions in favour of the elect, but few portraits of saints.

Characteristic of the churches whose decoration may be dated to the period of Iconoclasm is the proliferation of representations of the Cross. In particular the author adduces the decoration of the church of the stylite Nicetas, which she qualifies as *stavromanie* (p. 126, 135, *fiche* 16). An interesting practice, dating back to this period, was to place the names, rather than portraits, of saints beside a cross; these included the emperor Constantine (p. 137, figure 90, schema 47). The importance of the practice as the origin of his iconographical type with the cross, is analysed in my recent book, *The Iconography of Constantine the Great* (Leiden 2006), p. 42, figures 213-214.

The mid-10th century, to which the author devotes a chapter (XIV, p. 169-177), was a watershed in Cappadocian art, thanks to the patronage of the Phocas family. This has not escaped the notice of preceding art historians ever since Père de Jerphanion. The bibliography for this period is considerable, especially for the New Church, Tokalı II, and the church of Nicephoros Phocas, Kuşluk Çavuşin. It is conveniently summarized by the author in two *fiches*, 35 and 36.

The following period, the heyday of Cappadocian painting which no historian of Byzantine art can afford to ignore, has necessarily been presented summarily. The author, however, pays special attention to the influence of Oriental schools of painting. In her final chapter XIX (p. 219-225), she summarizes the distinctive features of Cappadocian art.

Taken in conjunction with the publications of Catherine Jolivet-Lévy, this book provides an admirable basis for the further study of Cappadocian art. There is no lack of available material, because so many of the churches have yet to be fully studied and others, as yet unknown, await discovery.

Christopher WALTER

Erich TRAPP, *Lexikon zur byzantinischen Gräzität, besonders des 9.-12. Jahrhunderts*. 5. Faszikel (λ-παλιάνθρωπος). Erstellt von Erich TRAPP, unter Mitarbeit von Sonja SCHÖNAUER, Johannes DIETHART, Maria CASSIOTOU-PANAYOTOPOULOS, Elisabeth SCHIFFER, Carolina CUPANE, Wolfram HÖRANDNER, sowie von Manfred HAMMER, José DECLERCK, Antonia GIANNOULI, Martin HINTERBERGER, Robert VOLK, Georgios FATOUROS, Niels GAUL, Andreas RHOBY (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Denkschriften, 326. Band - Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik. Band VI/5). – Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Vienne 2005. 29,5 × 21. P. 907-1178.

Le fascicule 5 du nouveau lexikon de la grécité byzantine constitue la première partie du second tome, dont la parution devrait s'achever en 2010 avec la publication du fascicule 8. La liste impressionnante des byzantinistes et lexicologues dont Erich Trapp a su s'assurer la collaboration est un gage de qualité et d'exhaustivité, dans la mesure du moins où celle-ci est à portée humaine dans un tel domaine. Relevons, d'entrée, l'un des avantages principaux du nouveau dictionnaire : en permettant de dater chacune des occurrences des mots, le lexikon donne des moyens sûrs pour repérer aussi bien la chronologie des emplois que l'évolution sémantique des vocables.

Les sources nouvellement éditées fournissent un grand nombre d'entrées : c'est le cas, par exemple, des Actes de l'Athos ou, dans une bien moindre mesure, des *typika* de monastères. Ces textes contiennent un vocabulaire à maints égards nouveau, forgé pour traduire une autre manière de vivre ou une économie rurale originale et né dans un contexte géographique et institutionnel inédit. Le *lexikon* puise aussi largement à d'autres sources. Citons d'abord les emprunts faits aux langues des peuples qui entrent en contact avec Byzance (latin et italien en particulier, mais aussi bulgare et serbe, arménien, persan, arabe, turc). Viennent en premier lieu les nombreux mots latins qui, dûment grécisés, entrent dans la langue byzantine avec l'intégration du droit et du cérémonial romains. D'autres terminologies spécialisées, qui remontent d'ailleurs le plus souvent à une période ancienne, sont mieux répertoriées ici que par le passé : cela concerne l'anthroponymie et la toponymie, la liturgie et l'hagiographie, la médecine et l'alchimie, ou les sciences de manière générale. Le *lexikon* témoigne aussi d'une tendance prononcée à la formation de nouveaux vocables par juxtaposition ou agglutination ; il suffira de mentionner la multiplication de termes nouveaux composés par préfixation, au moyen d'adjectifs qualificatifs surtout (*λαμπρο-*, *λεπτο-*, *λευκο-*, *μακρο-*, *μικρο-*, *μονο-*, *νεο-*, *ξενο-*, *ὀλιγο-*, *ὄλο-*, *ὄμο-*, *ὄξυ-*, etc.), ou par addition de plusieurs mots, qui aboutit à la création de vocables d'une trentaine de lettres (*λακτεντοχοιροκριοβουτραγοσφάγος*, *λεκανομαντοψευδορηματεκφόρος*, etc.).

La simple consultation du dictionnaire permet d'établir une liste des auteurs les plus féconds pour la richesse du vocabulaire et l'inventivité lexicologique. Pour la période prise en considération de manière particulière (9<sup>e</sup>-12<sup>e</sup> s.), on trouve en première ligne, pour la richesse et la créativité de la langue, les auteurs suivants : Théodore Stouditès, Michel Psellos, Théodore Prodrome, Jean Tzetzès, Eustathe de Thessalonique (avec une mention particulière pour ses commentaires de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*), Nicétas Chôniatès. Bien que leur époque et leur œuvre ne soient pas prises en compte de manière systématique, quelques écrivains plus tardifs sont fréquemment cités : Théodore II Laskaris, Manuel Holobôlos, Manuel Philès, Gennade Scholarios.

Voici quelques remarques sur certains lemmes, avec une attention particulière à l'Histoire de Pachymérès, bien que l'historien, qui de plus déborde les siècles pris en compte de manière spécifique, ne soit pas en l'espèce un contributeur essentiel.

– *λαοσυνάκτης*. Dans la longue liste des références figure un renvoi à « EO 28 (1929) ». Il s'agit des *Échos d'Orient*, mais le sigle a été oublié dans la liste des « Siglen für Zeitschriften und Reihenwerke ». Plus bas, sous le lemme *μελουργός*, figure une référence à « EO Index », qui est pareillement absent de la liste.

– *λειτουργέω*. Deux passages de Néophyte le Reclus sont cités, dont voici le second (NeophSYng III 292,203) : τὸ τῆς θνητότητος χρέος λειτουργεῖν. Le sens ressort clairement. Il aurait peut-être été utile de citer aussi (et d'abord) la forme concise et elliptique de la même expression : τὸ/τῷ χρεῶν λειτουργεῖν.

– *λιθοσύνθετος*. Dans la référence bibliographique, il faut sans doute lire « Eos », au lieu du sigle EOS.

– *λυσσομαχέω*. Le lemme est fondé uniquement sur un passage de Pachymérès, qui fournit le participe *λυσσομαχῶν* (PachF II 589,19), repris tel quel par l'abréviateur (PachB I 174,17). Il est normal de le faire remonter à l'infinitif *λυσσομαχεῖν* (plutôt que *-ᾶν*), dans le cadre des nombreux composés de *-μαχεῖν*, dont les dictionnaires inversés donnent la longue liste.

– *μαστιγέω*. Dans le Lexique grec de l'Histoire de Pachymérès, le participe *μαστιγουμένους* (PachF I 67,12) a été rapporté à la forme *μαστιγέω* ; mais il est sans doute

préférable (et plus simple) de le rapporter à une forme normale et plus usuelle : *μαστιγώω* (d'où dérive le substantif *ἡ μαστίγωσις* qui est cité dans le lexikon).

– *μεγαλοδοουκάτος*. Il faut en effet voir dans le passage de Pachymères (PachF I 273,12 : *τῷ μεγαλοδοουκάτῳ... ἀξιώματι*) un adjectif, et non un substantif, comme je l'ai admis par erreur dans l'index. L'abréviateur de l'Histoire revient à une expression plus usuelle : *τοῦ μέγα δούκα* (PachB I 82,20).

– *μεγιστάνος*. Là où Pachymères emploie uniformément la forme *ὁ μεγιστάν*, l'abréviateur la remplace systématiquement par *ὁ μεγιστάνος*, non sans quelque hésitation dans la déclinaison.

– *μεσάζω*. La construction grammaticale utilisée par Pachymères (PachF II 455,9 : *ὁ μεσάζων ἐκείνων, Γεώργιος τοῦνομα*) montre que l'historien attribue au participe présent une valeur de substantif.

– *μεσεμβολέω*. Il n'y a en effet aucune raison d'inventer une forme *μεσεμβολίζω* pour expliquer *ἐμεσεμβόλισεν*, qu'il faut en réalité lire *ἐμεσεμβόλησεν* (PachB I 177,36).

– *μετασκηνάω*. L'alternance *-όω/-έω* est courante pour le verbe *σκηνάω*. Il serait dès lors plus normal, en l'absence d'autres témoignages plus décisifs, de rapporter le participe *μετεσκηνημένη* à *μετασκηνεῖν* plutôt qu'à *μετασκηνάω*.

– *μιγάς*. Dans la langue monastique, le substantif *ὁ μιγάς* indique le cénobite (celui qui est mêlé aux autres). Le mot est employé une fois par le rédacteur de la Version brève de Pachymères (PachB II 5,31) : *μοναχοῖς καὶ μιγάσι καὶ ἱερεῦσι καὶ ἰδιώταις*. Il faut entendre « les moines, les cénobites, les prêtres et les laïcs » et corriger en conséquence la traduction du passage dans l'édition (p. 179).

– *μονοσιτίζομαι*. C'est le synonyme d'un verbe plus fréquent, *μονοφαγέω* (manger une seule fois par jour, c'est-à-dire jeûner), ou d'un autre verbe tout aussi rare, *ἐννατίζω* (manger seulement à la neuvième heure le soir, c'est-à-dire jeûner). Les verbes *μονοφαγέω* (avec le substantif correspondant *ἡ μονοφαγία*) et *ἐννατίζω* sont dûment relevés dans le lexikon.

– *Νικαίαζε, Νικαίαθεν, Νικαίαθι*. Les trois adverbes se rencontrent seulement chez Pachymères. Le rédacteur de la Version brève a maintenu le deuxième adverbe, mais il a remplacé les deux autres par le substantif précédé d'une préposition (*εἰς* ou *ἐπί* pour le premier, *ἀπό* pour le troisième).

– *οἰγνύω*. Le verbe est si peu utilisé sans suffixe que les copistes de l'Histoire de Pachymères ont cru devoir corriger la citation d'Homère (PachF IV 403,7) ; il n'est pourtant pas ignoré des écrivains tardifs, comme le montre le lexikon.

– *ὄνωσις*. Contrairement à ce que j'avais cru (*REB* 60, 2002, p. 221-225), ce substantif rare et tardif que Pachymères utilise à diverses reprises n'est pas de son invention, car le lexikon en relève trois emplois antérieurs, chez trois écrivains différents (Nicéphore Basilakès, Théodore II Laskaris, Constantin Akropolitès). Mais le lexikon ne mentionne pas les cinq occurrences du mot dans le Commentaire de Pachymères aux *Noms divins* de Denys l'Aréopagite.

Ces brèves remarques montrent comment le nouveau lexikon peut éclairer l'étude philologique des textes et assister l'éditeur dans le choix des leçons et l'intelligence des termes tardifs ou spécialisés. L'achèvement du dictionnaire, parallèlement à l'accroissement du TLG, fournira une clef adéquate pour entrer plus sûrement dans le trésor des textes byzantins, dont souvent la teneur est abstraite, la facture recherchée et le contenu subtil.

Susan WESSEL, *Cyril of Alexandria and the Nestorian Controversy. The Making of a Saint and of a Heretic* (Oxford Early Christian Studies). – Oxford University Press, Oxford 2004. 21,5 × 14. xiv-365 p.

Ce livre est la version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue en 2000. L'auteur ne veut pas y donner une version supplémentaire d'un épisode maintenant bien connu dans l'histoire de l'Église, ni revenir une fois de plus sur un moment de l'histoire des dogmes, dans la mesure où les éléments de celle-ci ne seraient considérés que comme les pièces d'un édifice dogmatique constitué, unifié par la théologie. Au contraire, la perspective de l'ouvrage, telle qu'elle est présentée par l'auteur, est une analyse des conditions d'émergence d'un dogme, des circonstances historiques qui l'entourent – mais de ce dogme proprement dit, il n'est jamais question dans l'ouvrage. En particulier, S. Wessel refuse l'interprétation qui fait naître les deux partis de la crise nestorienne de deux réponses supposées à l'arianisme, celle de l'école d'Antioche opposée à celle de l'école d'Alexandrie. Si une telle perspective ne peut qu'être accueillie avec intérêt, elle n'est cependant pas nouvelle, même si elle n'a sans doute pas encore été assez appliquée à la controverse nestorienne. Il faut noter également que S. Wessel refuse nettement d'être intégrée dans un courant de réhabilitation des personnages déclarés hérétiques par l'Église ; ce volume n'est pas un plaidoyer pour Nestorius, mais il cherche à mettre en évidence les raisons du succès de Cyrille, de son vivant et après sa mort – cependant, écarter les raisons proprement théologiques de cette victoire conduit sûrement à une interprétation réductrice.

Les trois parties qui constituent le livre (« The tapestry of Cyril's episcopacy from Egypt to the imperial City », « The rhetoric of the nestorian debates », « Cyril emerges as a saint in the Byzantine Church ») ne correspondent qu'imparfaitement aux trois fils principaux qui conduisent l'analyse : un fil narratif retrace le déroulement des faits et des controverses, sans toujours entrer dans un grand détail ; un second fil concerne l'analyse des moyens rhétoriques propres à chacun des deux protagonistes, Cyrille et Nestorius ; le troisième et dernier porte sur la manière dont Cyrille se constitue peu à peu lui-même comme une référence de la foi orthodoxe, tout en réduisant son adversaire au statut d'hérétique – c'est à ce troisième aspect que se rapporte proprement le sous-titre de l'ouvrage, *The making of a saint and of a heretic*. Cependant, l'ouvrage suit en règle générale un plan chronologique, ce qui conduit l'auteur à des redites parfois importantes, phénomène renforcé par l'absence de tout renvoi interne à l'ouvrage ; en outre, même le fil de la narration des événements n'est pas sans chausse-trappes pour le lecteur inexpérimenté, faute de toujours hiérarchiser clairement les faits.

La thèse générale de S. Wessel est que Cyrille s'est construit peu à peu, depuis la lutte contre l'arianisme des débuts de son épiscopat, une légitimité par deux moyens principaux, l'identification à la figure tutélaire d'Athanase et l'élaboration d'une stratégie rhétorique plus efficace que celle de Nestorius, car mieux adaptée à un auditoire plus large que celui d'un débat entre théologiens.

Selon l'auteur, en effet, Cyrille coule le débat suscité par les prises de position publiques de Nestorius dans le moule des controverses nicéennes, puisqu'il reprendrait la position d'Athanase s'opposant aux séparations introduites par l'arianisme au sein de la Trinité et formulerait les positions de Nestorius de façon telle qu'elles pourraient être rapprochées de celles d'Arius, en particulier pour les conséquences sotériologiques de la séparation introduite en Christ. Il faut d'emblée faire quelques réserves sur ce point ; comme le souligne L. R. Wickham dans son propre compte rendu (*Journal of Theological Studies* 56, 2005, p. 692-694), il n'y a pas de réelle réduction

de Nestorius à l'arianisme même si Cyrille range parfois son adversaire parmi les hérétiques passés, dont Arius. En outre, Cyrille aurait été capable du travail d'adaptation et de présentation de ses positions aux moines et au peuple d'Égypte, afin de lui faire accepter des formulations éventuellement éloignées de ses formulations usuelles ; sur ce point encore, sa pratique est rapprochée de celle d'Athanase. Enfin, Cyrille aurait su développer une violence rhétorique suffisante pour emporter l'adhésion, calomniant au besoin son adversaire et déformant ses positions, afin de les faire entrer dans le cadre des polémiques ecclésiales antérieures. Dans sa conclusion, S. Wessel résume ainsi les raisons de la victoire de Cyrille : il s'est identifié avec Athanase triomphant des ariens ; il a emprunté les méthodes d'interprétation d'Athanase ; il a su utiliser avec compétence les moyens d'expression de la seconde sophistique – sans avoir suivi, cependant, de formation avancée à la rhétorique, contrairement à certains de ses prédécesseurs. Une fois encore, la théologie est la grande absente des raisons de cette victoire.

Si on aimerait être convaincu par certains aspects de la thèse générale, plusieurs points d'importance variable conduisent pourtant à quelques réserves. Tout d'abord, la bibliographie est parfois employée d'une manière déroutante ; les livres importants de B. Meunier et de M.-O. Boulnois, qui portent respectivement sur la christologie et la théologie trinitaire de Cyrille, sont certes mentionnés une fois en note (n. 1, p. 1, sans référence précise) et dans la bibliographie, mais ils ne sont absolument pas utilisés malgré leur intérêt direct pour certains aspects de la question traitée (rhétorique, reconstitution des positions adoptées par Cyrille, etc.). Des ouvrages semblent ajoutés après coup, sans avoir été vraiment utilisés ; ainsi, le livre important de R. P. Vaggione, *Eunomius of Cyzicus and the Nicene Revolution*, paru dans la même collection que le livre de S. Wessel, en 2000, est oublié n. 58, p. 141, dans la bibliographie générale sur le personnage d'Eunome, alors qu'il est mentionné de manière marginale n. 60, p. 148, lorsqu'il s'agit de la postérité des eunomiens à l'époque de Cyrille. On trouve également des datations aberrantes : p. 57, la composition d'une *Lettre festive*, du *Thesaurus*, des *Dialogues sur la Trinité* et du *Commentaire sur Jean* est attribuée à la seule année 424 : quand on connaît la longueur de certaines des œuvres en question, on admirera la proximité de Cyrille... D'autres choix laissent perplexes : ainsi du *Traité du sublime*, attribué sans précaution à Longin et dont les développements concernant le sublime acquis par l'inspiration trouvée chez de grands auteurs sont appliqués sans trop de précaution à la méthode suivie par Cyrille dans le *Thesaurus de sancta et consubstantiali Trinitate*, qui puise largement dans les *Discours contre les Ariens* d'Athanase : Cyrille serait sublime comme Athanase, parce qu'il le recopie dans cette œuvre...

Cette dernière remarque conduit à faire une réserve plus importante sur la valeur de la démonstration apportée par l'ouvrage de S. Wessel. D'une part, les conclusions qu'elle tire au terme des chapitres sont souvent en décalage avec ce que le corps du chapitre a pu prouver : ainsi de l'identification avec Athanase, qui est bien plus affirmée qu'elle n'est démontrée de manière probante. En second lieu, l'analyse rhétorique des homélies prononcées à Éphèse, menée dans la seconde partie – ces homélies sont traduites en annexe, p. 303-319 – et opposée à l'analyse de rares fragments des homélies de Nestorius, en reste à une énumération des figures contenues dans ces textes ; un tel catalogue, même organisé selon quelques grandes lignes comme c'est le cas ici, ne saurait suffire à mettre en évidence un *éthos* rhétorique particulier, et ce ne sont pas les maigres fragments des homélies de l'adversaire qui justifient pleinement les conclusions tirées par l'auteur sur les défaillances de la rhétorique de Nestorius. La méthode choisie est d'autant plus déroutante que l'auteur attribue à Cyrille une rhétorique bien plus attentive à la composition générale qu'à l'emploi des figures.

Ainsi, une thèse intéressante et sans doute féconde, autant pour l'analyse des débats autour d'Éphèse que pour éclairer d'autres débats, antérieurs ou postérieurs, par l'emploi de méthodes proches de celle de S. Wessel, est desservie par des démonstrations insuffisamment étayées : le lecteur aimerait être convaincu davantage de la justesse des positions et des interprétations adoptées. On rejoindra aussi les réserves formulées par L. R. Wickham sur la très faible prise en compte du contexte dogmatique. En revanche, le rôle de pasteur assumé par Cyrille, son attention à convaincre y compris les plus frustes de ses fidèles, les précautions que lui inspire l'attitude plus que vigoureuse de son prédécesseur Théophile contre Jean Chrysostome sont très bien mis en valeur, et les questions sur lesquelles le lecteur voit son attention attirée font regretter davantage les faiblesses de l'argumentation ici relevées.

Matthieu CASSIN

Sandrine AGUSTA-BOULAROT et ALIAE (éd.), *Recherches sur la Chronique de Jean Malalas*. II, Actes du Colloque « Jean Malalas et l'histoire » organisé les 21 et 22 octobre 2005 à Aix-en-Provence (Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, UMR « Textes et documents de la Méditerranée antique et médiévale »). Édité par Sandrine AGUSTA-BOULAROT, Joëlle BEAUCAMP, Anne-Marie BERNARDI et Emmanuèle CAIRE (Monographies 24). – Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, Paris 2006. 24 × 17,5. 286 p. Prix : 30 €.

Dans leur Présentation de l'ouvrage, les éditrices soulignent combien il est difficile de mesurer la valeur historique de la chronique de Malalas : l'écrivain antiochien du 6<sup>e</sup> siècle évoque le mythe et la légende dans le récit des événements plus anciens, mais il puise à des sources plus sûres pour les parties qui concernent l'histoire impériale et la vie des empereurs. Voici le sommaire du volume.

#### *I. Mythe et histoire*

1. – Joëlle Beaucamp, Le passé biblique et l'histoire juive : la version de Jean Malalas.
2. – Emmanuèle Caire, La chronologie de l'histoire grecque jusqu'à Alexandre dans la *Chronique* de Malalas.
3. – Anne-Marie Bernardi, Regards croisés sur les origines de Rome : la fête des *Brumalia* chez Jean Malalas et Jean Lydos.
4. – Catherine Saliou, Statues d'Antioche de Syrie dans la *Chronographie* de Malalas.
5. – Sandrine Augusta-Boularot, Malalas épigraphiste ? Nature et fonction des citations épigraphiques dans la *Chronique* de Malalas.
6. – Jean Bouffartigue, Malalas et l'histoire de l'empereur Julien.

#### *II. Histoire impériale*

7. – Sophie Métivier, La création des provinces romaines dans la chronique de Malalas.
8. – Bernadette Cabouret, La fondation de cités du II<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle, des Antonins à Théodose, d'après la *Chronique* de Malalas.
9. – Denis Feissel, Dates et durées de règne selon Malalas, de Théodose II à Justinien.

10. – Jean-Michel Carrié, Traditionnalisme culturel et renouveau historiographique : les portraits physiques des personnages célèbres dans la chronique de Malalas.
11. – Vincent Puech, Malalas et la prosopographie du VI<sup>e</sup> siècle : un éclairage sur le régime de Justinien.
12. – Frédéric Nicolas Alpi, L'orientation christologique des livres XVI et XVII de Malalas : les règnes d'Anastase (491-518) et de Justin I<sup>er</sup> (518-527).
13. – Philippe Blaudeau, Ordre religieux et ordre public : observations sur l'histoire de l'Église post-chalcédonienne d'après le témoignage de Jean Malalas.

Gkiouloun AĪBALÈ, Elisabet ZACHARIADOU, Antônès XANTHYNAKÈS, *Το χρονικό των Ουγγροτουρκικών πολέμων (1443-1444)*. – Πανεπιστημιακές Εκδόσεις Κρήτης, Ηράκλειον 2005. 21 × 14. 245 p.

C'est en 1978 que fut publié, par les soins de H. Inalcik et M. Oğuz, le récit turc intitulé « Les guerres saintes du sultan Murad, fils de Mehmed ». Le texte couvre en fait la croisade dite de Varna (1443-1444), et le titre donné au présent ouvrage par les traducteurs indique clairement le contenu du récit et apporte la précision de la date : « La chronique des guerres hongro-turques (1443-1444) ». La traduction grecque rendra accessible à une autre aire linguistique ce texte original, dont l'auteur, anonyme, est probablement un soldat musulman, adepte de la guerre sainte contre « les incroyants rampants », comme il les appelle, et connaisseur de la géographie de la Roumélie. Il est contemporain des événements, et peut-être témoin. Conservé dans une copie qui date du milieu du 16<sup>e</sup> siècle, le récit constitue un spécimen rare pour l'époque et une source précieuse ; il fut écrit après la mort du sultan Murad II (1421-1444 et 1446-1451) et au début du règne de son fils Mehmed II (1444-1446 et 1451-1481). Les caractéristiques générales du texte et la situation historique de l'époque sont largement exposées dans une longue introduction (p. 21-74).

Les chapitres préliminaires de la chronique contiennent une mise en cause de l'empereur byzantin et de l'émir de Konya dans le déclenchement des hostilités (p. 85-109). La suite n'est qu'une description détaillée de la marche parallèle des armées turque et croisée, d'abord durant la campagne de l'hiver 1443-1444 (p. 110-153), qui prit fin avec la retraite du sultan et un accord signé à Andrinople au printemps 1444 et scellé par un échange de serments pacifiques, puis durant la confrontation finale de l'hiver suivant (p. 170-227), qui vit les troupes croisées franchir le Danube en septembre 1444 et se faire battre par l'armée du sultan dans la plaine de Varna en novembre. Entre les deux campagnes se placent divers événements extérieurs au champ de bataille (p. 153-169) : nouvelles interventions de l'empereur byzantin et de l'émir de Konya, promotion de Mehmed au sultanat à Andrinople et apparition d'un usurpateur turc à Constantinople.

L'auteur du récit connaît la structure des divers États croisés qui interviennent dans la campagne et il nomme les principaux protagonistes, avec un oubli significatif cependant, celui de l'envoyé du pape. Bien que l'empereur byzantin, Jean VIII Palaiologos, ne participe pas aux expéditions, le récit évoque ses intrigues pour pousser les croisés à affronter les Ottomans malgré l'échange de serments, pour encourager Karamanoglou à faire diversion en envahissant les territoires des Ottomans en Anatolie, pour soutenir à Constantinople même l'usurpateur turc appelé à ravir son trône au sultan, pour empêcher enfin Murad de revenir d'Asie en Europe à l'automne 1444.

Michel BALARD et ALII (éd.), *Byzance et le monde extérieur. Contacts, relations, échanges*. Actes de trois séances du XX<sup>e</sup> Congrès international des Études byzantines, Paris, 19-25 août 2001. Sous la direction de Michel BALARD, Élisabeth MALAMUT, Jean-Michel SPIESER. Textes réunis par Paule PAGÈS (Université de Paris I - Panthéon Sorbonne - Centre de Recherches d'Histoire et de Civilisation Byzantines. *Byzantina Sorbonensia* 21). – Publications de la Sorbonne, Paris 2005. 24 × 16. 288 p. Prix : 25 €.

Les communications, dont les titres suivent, sont réunies sous trois thèmes :

*I. Les Occidentaux dans les villes de province de l'Empire byzantin*

1. – Michel Balard, Introduction.
2. – David Jacoby, Les Latins dans les villes de Romanie jusqu'en 1261 : le versant méditerranéen des Balkans.
3. – Catherine Otten-Froux, Les Occidentaux dans les villes de province de l'Empire byzantin : le cas de Chypre (xii<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> siècle).
4. – Laura Balletto, Les Génois à Phocée et à Chio du xiii<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup> siècle.
5. – Manuela Dobre, Les Vénitiens dans les sources de Thessalonique du xv<sup>e</sup> siècle.
6. – Sergej P. Karpov, Les Occidentaux dans les villes de la périphérie byzantine : la mer Noire « vénitienne » aux xiv<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles.
7. – Anna Talyzina, Un notaire anglais (?) dans un comptoir vénitien en marge de l'Empire byzantin.
8. – Krijnie N. Ciggaar, Les villes de province byzantines et les échanges culturels. Quelques traducteurs peu connus.

*II. La lettre diplomatique*

9. – Élisabeth Malamut, Introduction.
10. – Christian Gastgeber, Die lateinische Übersetzungsabteilung der byzantinischen Kaiserkanzlei unter den Komnenen und Angeloi. Neue Ergebnisse zur Arbeit in der byzantinischen Kaiserkanzlei.
11. – Martin Hinterberger, Les relations diplomatiques entre Constantinople et la Russie au xiv<sup>e</sup> siècle. Les lettres patriarcales, les envoyés et le langage diplomatique.
12. – Michael McCormick, La lettre diplomatique byzantine du premier millénaire vue de l'Occident et l'énigme du papyrus de Paris.
13. – Luca Pieralli, La corrispondenza diplomatica tra Roma e Costantinopoli nei secoli XIII e XIV.
14. – Peter Schreiner, Statistische Beobachtungen zu echten und gefälschten byzantinischen Kaiserschreiben an westliche Herrscher und Institutionen (565-1453).
15. – Jonathan Shepard, Past and future in Middle Byzantine diplomacy: some preliminary observations.

*III. Byzance entre Occident chrétien et monde musulman. Les données artistiques*

16. – Anthony Cutler, The Emperor's old clothes. Actual and virtual vesting and the transmission of power in Byzantium and Islam.
17. – Véronique François, La vaisselle de table à Byzance : un artisanat et un marché peu perméables aux influences extérieures.
18. – Maria Georgopoulou, Gothic architecture and sculpture in Latin Greece and Cyprus.
19. – Robert S. Nelson, Byzantine art vs Western Medieval art.
20. – Jean-Michel Spieser, Art byzantin et influence : pour l'histoire d'une construction.

Hans-Veit BEYER (éd.), *Каллист I, патриарх Константинополя. Житие и деятельность иже во святых отца нашего Григория Синаита. I*, Введение, критическое издание греческого текста и русский перевод подготовил Ханс-Файт Байер (Тексты и исследования по духовной истории, Выпуск 2 - Житие и сочинения Григория Синаита № 1). – Éditions de l'Université de l'Oural, Ékatérinbourg 2006. 25 x 17. 374 p.

Grégoire le Sinaïte, qui mourut à Paroria en 1346, est un des inspirateurs de l'hésychasme, auquel Grégoire Palamas allait donner une forme plus élaborée, et sa Vie fut rédigée peu après sa mort par son disciple, le patriarche Calliste I<sup>er</sup>. Le texte a été édité à Saint-Pétersbourg en 1894 par I. Pomjalovskij, d'après la copie du *Mosqu. Synod.* 293 (Vladimir 394), qui est le manuscrit le plus ancien (14<sup>e</sup> s.). L'IFEB possède un exemplaire de cette édition (II 2039), d'ailleurs en mauvais état et barbouillé par un lecteur. La nouvelle édition est fondée sur une tradition manuscrite plus riche, puisque deux manuscrits de l'Athos (*Athon. Laur.* I 117, *Athon. Panteleim.* 173), qui sont apparentés et datent tous deux du 15<sup>e</sup> siècle, viennent éclairer la transmission du texte.

L'édition du texte grec, qui est accompagnée d'une traduction russe, occupe la partie centrale de l'ouvrage (p. 106-227). L'original grec de la Vie reçut très tôt une traduction slavonne, qui connut une grande diffusion, puisque, dans son étude sur la version slavonne, Angéliki Délikari a pu relever plus de vingt copies de ce texte. La Vie slavonne contient une longue addition sur la mort de Grégoire, et ce passage a été incorporé dans la présente édition du texte grec (p. 218-224). Des index détaillés accompagnent l'édition, en particulier un index grec exhaustif (p. 329-350).

Daniele BIANCONI, *Tessalonica nell'età dei Paleologi. Le pratiche intellettuali nel riflesso della cultura scritta* (Dossiers byzantins 5). – Centre d'études byzantines, néo-helléniques et sud-est européennes de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Diffusion De Boccard), Paris 2005. 24 x 17. 340 p., 30 pl. hors texte.

Sur le plan culturel et littéraire, Thessalonique a connu au cours des trois derniers siècles de l'Empire byzantin un développement et un rayonnement intenses. Elle a souffert moins que la capitale des conséquences de la quatrième croisade et recouvré plus tôt son autonomie, qu'elle a gardée jusqu'à la prise de la ville par les Turcs en 1430. L'auteur concentre sa recherche sur les savants et les écrivains de la ville, les cercles intellectuels, les écoles et l'enseignement, plus spécialement sur la transmission du savoir à travers la copie des manuscrits et l'édition des œuvres.

Voici, inspiré par les titres, le contenu de chacun des six chapitres de l'ouvrage : Esquisse de la vie intellectuelle avant l'ère des Palaiologoi, La métropole comme centre intellectuel, Dèmètrios Triklinios, Le cercle de Triklinios, En dehors du cercle de Triklinios, Vers la fin. Au centre des divers développements apparaît ainsi la figure de Dèmètrios Triklinios, qui fut l'un des principaux protagonistes du renouveau intellectuel de Byzance dans la première moitié du 14<sup>e</sup> siècle et qui est présenté comme le père de la critique textuelle moderne. Dans son essai de reconstruction de la bibliothèque de Triklinios, l'auteur rassemble vingt témoins de ses lectures et de ses travaux (p. 102-107), dont il propose une chronologie (p. 115-118). C'est le résultat d'une multitude de recherches de paléographie et de codicologie sur un certain nombre de manuscrits importants de provenance thessalonicienne. L'ouvrage dresse ainsi un tableau de l'univers intellectuel de la métropole de Macédoine, depuis Eustathe de

Thessalonique au 12<sup>e</sup> siècle jusqu'aux derniers écrivains du 14<sup>e</sup> siècle (Philothée Kokkinos, Dèmètrios Kydônès, Nicolas Kabasilas), à travers le foisonnement littéraire du 13<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du 14<sup>e</sup> siècle. Mais l'ouvrage s'adresse surtout aux spécialistes de la paléographie et de la codicologie, qui disposeront d'un utile répertoire des copistes tricliniens (p. 247-254) et d'un index détaillé et abondant des manuscrits (p. 329-338).

Renate BLUMENFELD-KOSINSKI, *Poets, Saints, and Visionaries of the Great Schism, 1378-1417*. – The Pennsylvania State University Press, University Park PA 2006. 23 × 15 ; relié. x-240 p.

Ce qu'on a appelé le Grand Schisme secoua l'Église chrétienne d'Occident durant une quarantaine d'années (1378-1417) : deux lignées de papes, siégeant respectivement à Rome et Avignon – sans compter le bref intermède d'un troisième pape à Pise –, se disputaient le pouvoir. L'unité ne se refit qu'avec l'élection de Martin V à l'issue du concile de Constance (1417). Une telle division provoqua de graves traumatismes chez les chrétiens, qui voyaient là, en plein milieu de la guerre de Cent Ans, les signes apocalyptiques de la fin des temps. De tels troubles favorisèrent une floraison de visions et de révélations, ainsi que l'éclosion d'œuvres littéraires nombreuses et originales.

L'auteur n'entend pas refaire l'histoire de l'époque, mais s'attache à décrire les mentalités et l'imaginaire qui sous-tendent ce foisonnement mystique, prophétique ou poétique. Pour cela, elle relit et analyse les témoignages qu'en ont laissés les protagonistes, dont elle qualifie l'action d'« activisme mystique ». Dès le 12<sup>e</sup> siècle, on trouve ce genre de manifestations religieuses chez des personnalités comme Hildegarde de Bingen, Élisabeth de Schönau ou Jean de Salisbury. La situation désastreuse de l'Église au 14<sup>e</sup> siècle amène la multiplication des révélations et des mises en garde ; dans quatre chapitres successifs, l'auteur énumère une liste impressionnante de personnalités, « poètes, saints et visionnaires », dont un grand nombre de femmes : Brigitte de Suède et Catherine de Sienne, Constance de Rabastens et Marie Robine, Orsolina de Parme et Colette de Corbie, auxquelles on ajoutera Christine de Pisan, qui a laissé une production littéraire abondante. Parmi les hommes, on citera Vincent Ferrer, Pierre de Luxembourg, Philippe de Mézières, Eustache Deschamps et Honoré Bovet.

Alain BRESSON et ALII (éd.), *Parenté et société dans le monde grec de l'Antiquité à l'âge moderne*. Colloque international, Volos (Grèce), 19-20-21 juin 2003. Textes réunis par Alain BRESSON, Marie-Paule MASSON, Stavros PERENTIDIS et Jérôme WILGAUX. Ausonius (UMR 5607 Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3), Université de Thessalie (Volos, Grèce), Centre Louis Roussel - Université Paul Valéry - Montpellier III, Université de Nantes, avec le soutien de l'École Française d'Athènes (Études 12). – Ausonius Éditions, Bordeaux 2006 (Diffusion De Boccard). 24 × 17 ; relié. 412 p. Prix : 40 €.

Des vingt et une contributions qui composent le volume, la première série (I. Questions de méthode, p. 27-83) et la deuxième série (II. L'univers de l'antiquité, p. 87-234) intéresseront moins le byzantiniste que la troisième série (De Byzance à la Grèce d'aujourd'hui, p. 237-366), qui concerne le monde byzantin et post-byzantin. Voici les titres des communications de cette dernière partie.

1. – Vana Nicolaïdou-Kyrianidou, La cité des frères : la *polis* parfaite de Platon et la Jérusalem du christianisme.
2. – Pâris Gounaridis, Constitution d'une généalogie à Byzance.
3. – Gérard Delille, Le lien fort.
4. – Constantin G. Pitsakis, Parentés en dehors de la parenté : formes de parenté d'origine extra-législative en droit byzantin et post-byzantin.
5. – Aglaïa Kasdagli, Sexe et parenté dans les îles de l'Égée (1500-1800) : le témoignage des actes notariés.
6. – Élefthérios P. Alexakis, Économie, parenté et genre à Élaphonissos (Laconie).
7. – Irini Toundassaki, Pratiques coutumières de succession et structures parentales dans la mer Égée (Cyclades - Dodécannèse).

Sebastian BROCK, *Fire from Heaven. Studies in Syriac Theology and Liturgy* (Variorum collected studies series, CS 863). – Ashgate, Aldershot 2006. 23 × 15 ; relié. xiv-352 p.

Dans ce quatrième volume de réimpression de ses articles, l'auteur a regroupé dix-sept études, qui courent sur une trentaine d'années (1974-2003), mais dont le plus grand nombre remontent à la décennie 90. La théologie syriaque avant et après le concile de Chalcédoine et la liturgie syriaque constituent l'objet commun de ces travaux. En voici la liste.

*I. The Christology of the Church of the East*

1. – The 'Nestorian' Church: a lamentable misnomer.
2. – The Church of the East in the Sasanian Empire up to the sixth century and its absence from the Councils in the Roman Empire.
3. – The Christology of the Church of the East.
4. – Christ 'the hostage'; a theme in the East Syriac liturgical tradition and its origins.

*II. Invocations to the Holy Spirit and their Background*

5. – Fire from heaven: from Abel's sacrifice to the Eucharist. A theme in Syriac Christianity.
6. – 'Come, compassionate Mother..., come Holy Spirit': a forgotten aspect of early Eastern Christian imagery.
7. – The epiclesis in the Antiochene baptismal *ordines*.
8. – Towards a typology of the Epicleses in the West Syrian anaphoras.
9. – Invocations to/for the Holy Spirit in Syriac liturgical texts: some comparative approaches.
10. – The lost Old Syriac at Luke 1:35 and the earliest Syriac terms for the incarnation.
11. – An early interpretation of *pasah*: 'aggen in the Palestinian Targum.
12. – Passover, Annunciation and Epiclesis: some remarks on the term *aggen* in the Syriac versions of Lk. 1:35.
13. – From Annunciation to Pentecost: the travels of a technical term.
14. – The *ruah elohim* of Gen. 1,2 and its reception history in the Syriac tradition.

*III. Editions and Translations*

15. – Some early Syriac baptismal commentaries.
16. – An early Syriac commentary on the liturgy.
17. – Gabriel of Qatar's Commentary on the Liturgy.

Béatrice CASEAU et ALII (éd.), *Pèlerinages et lieux saints dans l'Antiquité et le Moyen Âge. Mélanges offerts à Pierre Maraval*. Édité par Béatrice CASEAU, Jean-Claude CHEYNET et Vincent DÉROCHE (Monographies 23). – Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, Paris 2006. 24 × 17,5. XXII-490 p. Prix : 30 €.

Le titre donné à ce volume de Mélanges fait écho au propre ouvrage du récipiendaire, *Lieux saints et pèlerinages d'Orient* (Paris 1985, 2<sup>e</sup> éd. 2004), qui occupe une place de choix dans la longue Liste des travaux et publications de Pierre Maraval qu'on trouvera au début du volume (p. xv-xxii), après une Introduction de Béatrice Caseau (p. v-x) sur sa carrière et son œuvre. Voici les titres des diverses contributions, réunies autour du double thème complémentaire du pèlerinage et du lieu saint.

1. – Jean-Marie Auwers et Véronique Somers, Pèlerinage au cœur de soi-même ou variations patristiques sur « Connais-toi toi-même ».
2. – Joëlle Beaucamp, Saint-Michel de Sôsthénion ou Les Argonautes et l'archange.
3. – Philippe Bernard, *Contestatio / Contestata - Immolatio missae - praefatio* : les noms latins de la préface eucharistique en Gaule tardo-antique et carolingienne.
4. – Jean Bouffartigue, Les villes saintes dans la vision religieuse de l'empereur Julien.
5. – Béatrice Caseau et Jean-Claude Cheynet, La communion du soldat et les rites religieux sur le champ de bataille.
6. – Marie-Hélène Congourdeau, La terre sainte au xiv<sup>e</sup> siècle : La *Vie de Sabas de Vatopédi* par Philothée Kokkinos.
7. – Muriel Debié, Nisibe sauvée des eaux : les sources de Théodoret et la place des versions syriaques.
8. – Vincent Déroche, Vraiment anagyres ? Don et contredon dans les recueils de miracles protobyzantins.
9. – Martine Dulaey, « Venez, montons à la montagne du Seigneur » Is 2, 2-6 (Mi 4, 1-3) dans l'exégèse paléochrétienne.
10. – Cécile et Alexandre Faivre, Le voyage d'Ignace de Troas à Néapolis. Décryptage d'un départ précipité à la lumière de la γνώμη de Dieu.
11. – Georgia Frank, *Loca Sancta* Souvenirs and the Art of Memory.
12. – David Frankfurter, Espaces et pèlerinage dans l'Égypte de l'Antiquité tardive.
13. – Benoît Gain, « Nous cheminons sur la terre » : l'exégèse de 2 Co 5, 6 chez quelques Pères.
14. – Patrick Henriët, Oviedo, Jérusalem hispanique au xii<sup>e</sup> siècle. Le récit de la translation de l'*arca sancta* selon l'évêque Pélage d'Oviedo.
15. – Michel Kaplan, Les saints en pèlerinage à l'époque protobyzantine.
16. – Sophie Métivier, Le culte de saint Hiérôn.
17. – Marcel Metzger, Incidences de la Paix de l'Église sur les assemblées liturgiques.
18. – Simon C. Mimouni, La tradition de la succession « dynastique » de Jésus.
19. – Flavio G. Nuvolone, Les prodromes du voyage de Colomban : des « filidh » à l'Océan.
20. – Bernard Outtier, Un nouveau fragment oncial inédit du *Lectionnaire* de Jérusalem en géorgien.
21. – Arietta Papaconstantinou, Au-delà de l'hagiographie : réflexions sur les sources de l'histoire du culte des saints à Byzance.

22. – Joseph Patrich, The Transfer of Gifts in the Early Christian Churches of Palestine: archaeological and literary evidence for the evolution of the “Great Entrance”.
23. – Bernard Pouderon, Pharos et Cumes : deux lieux de pèlerinage judéo-hellénistiques à l'époque de Constantin ? Enquête sur le témoignage de la *Cohortatio ad Graecos* restituée à Marcel d'Ancyre.
24. – Jean-Marc Prieur, Les voyages de Théophile l'Indien selon l'*Histoire ecclésiastique* de Philostorge.
25. – Marianne Sághy, La notion de « lieu saint » dans les premières Vies de saints.
26. – Hagith Sivan, Contesting Calendars: The 9th of Av and the Feast of the Theotokos.
27. – Jacques Verger, L'*Itinerarium* de Pétrarque : voyage ou pèlerinage ?
28. – Françoise Vinel, En faveur du pèlerinage à Rome : le recours à l'autorité de saint Augustin dans la réponse de Dungal le Reclus à l'*Apologie* de Claude de Turin.
29. – Vincent Zarini, Un « Itinéraire de Tours à Jérusalem » (... et retour) chez un poète latin du v<sup>e</sup> siècle.

Julian CHRYSOSTOMIDES et ALI (éd.), *The Greek Islands and the Sea*. Proceedings of the First International Colloquium held at The Hellenic Institute, Royal Holloway, University of London, 21-22 September 2001. Edited by Julian CHRYSOSTOMIDES, Charalambos DENDRINOS, Jonathan HARRIS. – Porphyrogenitus, Camberley 2004. 24,5 × 17. xv-289 p.

Les douze contributions regroupées dans le volume concernent les îles grecques de la Méditerranée à travers les âges, de la préhistoire à nos jours, et abordent les divers aspects spécifiques que la proximité de la mer confère à l'existence des insulaires, aussi bien dans leurs activités matérielles et commerciales que dans leur culture et leur mode de penser. Voici les titres des exposés :

1. – Kim Ayodeji, A Day in the Life of Cyrton the Fisherman.
2. – Christy Constantakopoulou, Placing Goats in Context: Heracleia, *JG XII*. 7 509 and the Mini Island Networks of the Aegean.
3. – Nicholas C. Vella, A Maritime Perspective: Looking for Hermes in an Ancient Seascape.
4. – Ian Rutherford, Andros at Delphi: CID 1.7 and Insular Theoria.
5. – John H. Prior, The *Σταδιοδρομικόν* of the *De Cerimoniis* of Constantine VII, Byzantine warships, and the Cretan expedition of 949.
6. – Demetrios Letsios, Jewish Communities in the Aegean during the Middle Ages.
7. – David Jacoby, The Demographic Evolution of Euboea under Latin Rule, 1205-1470.
8. – Élisabeth Malamut, Travellers in the Aegean Islands from the Twelfth to the Sixteenth Century.
9. – Elizabeth A. Zachariadou, Changing Masters in the Aegean.
10. – Stella A. Chrysochoou, Images of Crete in the Seventeenth Century: The Contribution of Five Engineers to the Cartographical and Topographical Representations of the Island.

11. – Nasa Patapiou, Relations between Cyprus and the Septinsular during the Second Half of the Eighteenth Century and the Beginning of the Nineteenth Century.
12. – Speros Vryonis, Jr., The Greeks and the Sea: Kephallenians Abroad, Part III: The Sea and Foreign Lands in Kephallenian Poets.

Miguel CORTÉS ARRESE (éd.), *Elogio de Constantinopla*. Coordinado por Miguel CORTÉS ARRESE (Estudios 100). – Ediciones de la Universidad de Castilla-La Mancha, Cuenca 2004. 24 × 17. 169 p.

À l'occasion du 550<sup>e</sup> anniversaire de la prise de Constantinople par les Turcs ottomans, l'Université de Castilla-La Mancha a organisé un cycle de conférences, qui se déroulèrent les 28, 29 et 30 octobre 2003. Dans une brève Présentation (p. 9-11), l'éditeur résume le contenu des six interventions, dont voici les titres :

1. – Miguel Ángel Elvira Barba, Las fundaciones de Constantinopla.
2. – Margarita Vallejo Girvés, Constantinopla como residencia forzada.
3. – Inmaculada Pérez Martín, La geografía erudita de Constantinopla.
4. – Pedro Bádenas de la Peña, La percepción histórica y estética de Santa Sofía.
5. – Miguel Cortés Arrese, Testimonios de la Constantinopla de antaño.
6. – Gonzalo M. Borrás Gualis, Del arte bizantino al arte otomano: la pervivencia de las tipologías arquitectónicas.

Damien COULON et ALII (éd.), *Chemins d'outre-mer. Études d'histoire sur la Méditerranée médiévale offertes à Michel Balard*. Textes réunis par Damien COULON, Catherine OTTEN-FROUX, Paule PAGÈS et Dominique VALÉRIAN (Université de Paris I Panthéon Sorbonne - Centre de Recherches d'Histoire et de Civilisation Byzantines. Byzantina Sorbonensia 20). – Publications de la Sorbonne, Paris 2004. 24 × 16. 423 p. (tome I) - p. 424-857 (tome II). Prix : 45 €.

Après la préface d'Hélène Ahrweiler et la liste des travaux de Michel Balard, longue de 194 titres, dont la Roumanie génoise et la croisade constituent la matière de prédilection, le double volume contient 63 contributions. Celles-ci illustrent chacune à sa manière l'histoire médiévale de la Méditerranée, avec ses divers thèmes : Latins et Byzantins, chrétienté et islam, invasions et croisades, villes et comptoirs, commerce et ports, marchands et pèlerins, lettrés et voyageurs. En voici les titres :

1. – Gabriella Airaldi, « Je suis Bertrand de Gibelet ».
2. – Benjamin Arbel, Les listes de chargement de navires vénitiens (xv<sup>e</sup>-début du xvi<sup>e</sup> siècle) : un essai de typologie.
3. – Laura Balletto, Tra Genova e Chio nel tempo di Cristoforo Colombo.
4. – Enrico Basso, I Gattilusio tra Genova e Bisanzio. Nuovi documenti d'archivio.
5. – Henri Bresc, Les territoires de la grâce : l'évêché de Mazara (1430-1450).
6. – Franco Cardini, Il pellegrino assente. L'enigma di una mancata partenza per Gerusalemme (Firenze, agosto 1384).
7. – Fanny Caroff, L'affrontement entre chrétiens et musulmans. Le rôle de la vraie Croix dans les images de croisade (xiii<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle).

8. – Jean-Claude Cheynet, Byzance et l’Orient latin : le legs de Manuel Comnène.
9. – Pierre-Vincent Claverie, La dévotion envers les lieux saints dans la Catalogne médiévale.
10. – Franck Collard, *Timeas Danaos et dona ferentes*. Remarques à propos d’un épisode méconnu de la troisième croisade.
11. – Philippe Contamine, De Chypre à la Prusse et à la Flandre. Les aventures d’un chevalier poitevin : Perceval de Couloigne, seigneur de Pugny, du Breuil-Bernard et de Pierrefitte (133.-141.).
12. – Damien Coulon, Du nouveau sur Emmanuel Piloti et son témoignage à la lumière de documents d’archives occidentaux.
13. – Béatrice Dansette, Le voyage d’outre-mer à la fin du xv<sup>e</sup> siècle : essai de définition de l’identité pèlerine occidentale à travers le récit de Nicole Le Huen.
14. – Gérard Dédéyan, De la prise de Thessalonique par les Normands (1185) à la croisade de Frédéric Barberousse (1189-1190) : le revirement politico-religieux des pouvoirs arméniens.
15. – Claudine Delacroix-Besnier, Les couvents des sœurs dominicaines de Nin et de Zadar (xiii<sup>e</sup>-xiv<sup>e</sup> siècle).
16. – Alain Demurger, Outre-mer. Le passage des templiers en Orient d’après les dépositions du procès.
17. – Bernard Doumerc, *Novus rerum nascitur ordo* : Venise et la fin d’un monde (1495-1511).
18. – Alain Ducellier, Du Levant à Rhodes, Chio, Gallipoli et Palerme : démêlés et connivences entre chrétiens et musulmans à bord d’un vaisseau génois (octobre-décembre 1408- avril 1411).
19. – Peter Edbury, Women and the customs of the High Court of Jerusalem according to John of Ibelin.
20. – Nenad Fejić, La *Chronique Ragusaine* de Junije Rastić et la politique de Venise dans la mémoire collective de Dubrovnik.
21. – Maria Teresa Ferrer i Mallol, La reina Leonor de Chipre y los Catalanes de su entorno.
22. – Jean Flori, Quelques aspects de la propagande anti-byzantine dans les sources occidentales de la première croisade.
23. – John France, The Crusades and military history.
24. – Thierry Ganchou, Autonomie locale et relations avec les Latins à Byzance au xiv<sup>e</sup> siècle : Iôannès Limpidarios/Libadarios, Ainos et les Draperio de Péra.
25. – Luis García-Guijarro, La reforma eclesiástica romana en el desarrollo de formaciones políticas: el caso de los condados catalanes, ca. 1060-ca. 1100.
26. – Claude Gauvard, De la difficulté d’être étranger au royaume de France : les avatars de Colard le Lombard en 1413-1416.
27. – Jean-Philippe Genet, Qu’alliaient-ils faire dans ces galères ?
28. – Philippe Gourdin, Pour une réévaluation des phénomènes de colonisation en Méditerranée occidentale et au Maghreb pendant le Moyen Âge et le début des Temps Modernes.
29. – Nilda Guglielmi, Miradas de viajeros sobre Oriente (siglos XII-XIV).
30. – Isabelle Heullant-Donat, Les martyrs franciscains de Jérusalem (1391), entre mémoire et manipulation.
31. – David Jacoby, Le consulat vénitien d’Alexandrie d’après un document inédit de 1284.
32. – Michel Kaplan, Un patriarche byzantin dans le royaume latin de Jérusalem : Léontios.

33. – Sergej P. Karpov, Les empereurs de Trébizonde, débiteurs des Génois.
34. – Benjamin Z. Kedar, Again: Genoa's Golden Inscription and King Baldwin I's Privilege of 1104.
35. – Bariša Krekić, Trois documents concernant les marchands vénitiens à Tana au début du xv<sup>e</sup> siècle.
36. – Angeliki E. Laiou, Monopoly and Privileged Free Trade in the Eastern Mediterranean (8th-14th century).
37. – Bruno Laurioux, Quelques remarques sur la découverte du sucre par les premiers croisés d'Orient.
38. – Chryssa Maltézou, Un artisan verrier crétois à Venise.
39. – Mohamed Tahar Mansouri, Tissus et costumes dans les relations islamo-byzantines (ix<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècle).
40. – Françoise Micheau, Les croisés dans la Chronique universelle de Bar Hebraeus.
41. – Claude Mutafian, L'Église arménienne et les chrétientés d'Orient (xii<sup>e</sup>-xiv<sup>e</sup> siècle).
42. – Marie-Adélaïde Nielen, Du comté de Champagne aux royaumes d'Orient : sceaux et armoiries des comtes de Brienne.
43. – Marie Nystazopoulou-Pélékidou, Mouvements de population, migrations et colonisations en Serbie et en Bosnie (xii<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle).
44. – Sandra Origone, Questioni tra Bizanzio e Genova intorno all'anno 1278.
45. – Gherardo Ortalli, Les *giorni uziagi*. Hommes de mer vénitiens et jours néfastes.
46. – Catherine Otten-Froux, Contribution à l'étude de la procédure du *sindicamentum* en Méditerranée orientale (xiv<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle).
47. – Şerban Papacostea, Les Génois et la Horde d'Or : le tournant de 1313.
48. – Michel Parisse, Des Lorrains en croisade. La maison de Bar.
49. – Jacques Paviot, Marins et marchands portugais en Méditerranée à la fin du Moyen Âge.
50. – Giovanna Petti Balbi, La celebrazione del potere: l'apparato funebre per Battista Campofregoso (1442).
51. – Christophe Picard, Les arsenaux musulmans de la Méditerranée et de l'océan Atlantique (vii<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle).
52. – Geo Pistarino, L'Europa dal particolarismo medievale e dall'Impero feudale agli orizzonti aperti.
53. – Dino Puncuh, Associazionismo e ricerca a Genova, tra tradizione ed evoluzione.
54. – Pierre Racine, Lucques, Gênes et le trafic de la soie (v. 1250-v. 1340).
55. – Jean Richard, Zayton, un évêché au bout du monde.
56. – Jonathan Riley-Smith, Further thoughts on the layout of the Hospital in Acre.
57. – Guillaume Saint-Guillain, L'Apocalypse et le sens des affaires. Les moines de Saint-Jean de Patmos, leurs activités économiques et leurs relations avec les Latins (xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles).
58. – Doris Stöckly, Une autre fonction des capitaines de galées du marché vénitiennes : le contrôle des officiers d'outre-mer.
59. – François-Olivier Touati, *De prima origine Sancti Lazari Hierosolymitani*.
60. – Angélique Tzavara, À propos du commerce vénitien des « schienali » (schinalia) (première moitié du xv<sup>e</sup> siècle).
61. – Dominique Valérian, Gênes, l'Afrique et l'Orient : le Maghreb almohade dans la politique génoise en Méditerranée.
62. – André Vauchez, Saint Homebon († 1197), patron des marchands et des artisans drapiers à la fin du Moyen Âge et à l'époque moderne.

63. – Michel Vergé-Franceschi, Les Ormano : des seigneurs feudataires corso-génois (1498-1610).

Luigi D'AYALA VALVA (trad.), *Giovanni Climaco, La Scala*. Traduzione e note a cura di LUIGI D'AYALA VALVA, Introduzione di John CHRYSAVGIS (Padri orientali). – Edizioni Qiqajon, Bose 2005 (Comunità di Bose. I-13887 Magnano). 20,5 × 14,5. 544 p. Prix : 30 €.

Le moine Jean du Sinaï a intitulé son traité ascétique *Échelle du paradis*, appellation qui lui a procuré à son tour le surnom de Climaque, c'est-à-dire Jean de l'Échelle (Ἰωάννης ὁ τῆς Κλίμακος). Le traité se présente comme une suite de trente degrés sur une échelle qui mène au paradis : c'est un enchaînement d'exhortations adressées au moine pour atteindre la perfection. Celles-ci font autant appel à la stigmatisation des vices qu'à l'éloge des vertus. L'enseignement est traditionnel en ce sens qu'il emprunte à l'expérience des moines d'Égypte et de Palestine et s'inspire largement des écrits d'Évagre le Pontique, des Pères du 4<sup>e</sup> siècle ou des Apophtegmes des Pères du désert. Composé au cours du 7<sup>e</sup> siècle, il constitue néanmoins une nouveauté grâce à une présentation et à un ton nouveaux, grâce à un style personnel fait de simplicité et d'humour, grâce à l'insistance portée sur certains points, comme la direction spirituelle ou le don des larmes, l'union amoureuse avec Dieu ou la prière de Jésus.

La traduction italienne de l'*Échelle* occupe la plus grande partie du volume (p. 85-461) ; en marge est signalée la pagination du texte original dans le tome 88 de la Patrologie de Migne. Une brève annotation fournit le minimum de données, d'explications et de renvois qui permet une lecture rapide et fructueuse. Le texte de l'*Échelle* est précédé des habituels extraits que les manuscrits placent devant le traité : prologue, Vie de Jean Climaque par Daniel de Rhaïthu, extrait des récits sur les pères du Sinaï d'Anastase le Sinaïte, lettre de Jean de Rhaïthu à Jean Climaque et réponse de ce dernier (p. 65-83). De même, le traité de Jean Climaque est suivi de son « Discours au pasteur » (p. 463-490).

Dans une longue introduction (p. 5-62), le lecteur trouve d'abord rassemblées les principales informations sur la vie de Jean Climaque et sur les caractéristiques principales de son traité d'ascétisme. Suit un exposé sur les thèmes spirituels qui font l'originalité de l'ouvrage. La traduction des textes est suivie d'une bibliographie détaillée et d'un utile glossaire, qui recense les termes techniques de la spiritualité et de l'ascétisme byzantins.

Anthoullès A. DEMOSTHÉNOUS, *Φιλία και ομοφυλοφιλία τον 11<sup>ο</sup> και 12<sup>ο</sup> αιώνα στο Βυζάντιο. Η φιλία ως πολιτική διασύνδεση, μέσο κοινωνικής αποκατάστασης και καταξίωσης* (Βυζάντιο/Ιστορία). – Ant. Stamoulis Editions, Thessalonique 2004. 24 × 17. 224 p.

Le thème de l'amitié n'est guère traité pour lui-même dans la littérature byzantine, mais de nombreuses lettres contiennent diverses considérations sur les liens d'amitié qui unissent deux correspondants. Même si là encore l'utilisation généralisée des lieux communs et des clichés peut masquer la réalité, la nature ou la qualité des sentiments. C'est essentiellement à travers l'épistolographie que l'auteur entend relever, chez les écrivains byzantins des 11<sup>e</sup>-12<sup>e</sup> siècles, quelques exemples d'amitié caractérisés : Michel Psellos et Jean Mauropous, Théophylacte d'Achrida et Nicolas Anémas, Grégoire Antiochos et Basile Kamatèros, Michel Chóniatès et Constantin Pègônitès.

Quelques rares traités contiennent des considérations plus générales sur l'essence et l'utilité de l'amitié : citons le *Stratègikon* de Kékauménos et les discours de Syméon le Nouveau Théologien. Le plus souvent, ce qui devrait faire la qualité première de cette relation entre deux personnes, c'est-à-dire le désintéressement, est absent ou disparaît derrière l'utilitarisme, l'amitié étant considérée avant tout comme un échange de services ; cela apparaît en particulier dans la correspondance de Michel Psellos et de Jean Tzetzés.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'homosexualité masculine, à travers quelques cas probables ou possibles : Constantin IX Monomaque et Romain Boïlas, Michel Psellos et les empereurs Romain Diogène ou Constantin IX Monomaque. Mais les textes ne fournissent qu'une base fragile aux diverses conclusions. On ne peut guère se fier non plus aux affirmations de John Boswell, dont les études visent à multiplier et à banaliser les cas d'homosexualité, mais dont les conclusions débordent largement le contenu réel des textes qui sont évoqués et invoqués : c'est ainsi que faire de l'*ἀδελφοποιία* un prémonitoire « mariage homosexuel » s'avère sans réel fondement.

Vincent DESPREZ o.s.b., *La Russia monastica, mille anni di storia*. Con un saggio di Adalberto PIOVANO, benedettino, su *Santità e monachesimo in Russia* (Orizzonti monastici 37). – Abbazia San Benedetto, Seregno (I-20038 Seregno MI) 2005. 19 × 12. 169 p. Prix : 12 €.

Dans une première partie de l'ouvrage (p. 7-97), V. Desprez présente un survol historique du monachisme russe, en trois chapitres (Genèse et développement du monachisme en terre russe [1062-1764], Le monachisme russe durant la période synodale [1764-1914], De la Révolution d'Octobre à nos jours), et il clôt son exposé par une Note sur les fous en Christ. Les deux premiers chapitres sont la traduction italienne d'un texte paru dans la *Lettre de Ligugé*, respectivement en 2001 et 2003. Dans la seconde partie (p. 99-158), A. Piovano décrit la figure du saint moine tel qu'il apparaît aussi bien dans la littérature russe que dans les ouvrages de spiritualité ou d'ascétisme. Suit une bibliographie choisie (p. 159-169).

Albert FAILLER (éd.), *Georges Pachymérès. Relations historiques*. I-II, Livres I-III et Livres IV-VI. Édition, introduction et notes par Albert FAILLER, Traduction française par Vitalien LAURENT (Corpus Fontium Historiae Byzantinae 24/1-2). – Institut français d'Études byzantines, Paris 2006 [réimpression de l'édition de 1984]. 24 × 16 ; relié. xxxvi-667 p. Prix : 160 €.

Parue en deux volumes en 1984, la première partie de l'Histoire de Georges Pachymérès, qui couvre le règne de Michel VIII Palaiologos (1258-1282), est réimprimée vingt ans plus tard en un seul volume, qui correspond ainsi au volume I de l'édition princeps de Pierre Poussines et au volume I de l'édition de Bonn. Le stock de l'édition originale de 1984, éditée par la Société « Les Belles Lettres », a brûlé dans l'incendie qui a détruit les entrepôts de cette maison d'édition en mai 2002. La réimpression reprend le texte de l'édition sans retouche ni ajout. On trouvera le tableau des corrections qui ont été apportées ultérieurement au texte grec dans l'Introduction (p. xvi-xvii) du volume V (*Index. Tables générales et Lexique grec*, Paris 2000).

Denis FEISSEL, *Chroniques d'épigraphie byzantine, 1987-2004* (Monographies 20). – Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, Paris 2006. 24 × 17,5. XXI-433 p. Prix : 30 €.

L'auteur a rassemblé dans ce fort volume les chroniques d'épigraphie qu'il a fait paraître dans le *Bulletin épigraphique* de la *Revue des études grecques* de 1987 à 2004, sous le titre d'*Inscriptions chrétiennes et byzantines*, qui en indique à la fois les frontières géographiques, les aires linguistiques et les limites chronologiques (330-1453). La grande majorité des textes, soit près de 90 %, concernent en fait la période protobyzantine. Les notices, qui totalisent 1 206 numéros, ont été refondues et révisées pour la nouvelle parution. Elles sont classées sous sept têtes de chapitre, selon le critère géographique des provinces de l'empire (Illyricum oriental, diocèse de Thrace, diocèse d'Asie, diocèse du Pont, diocèse d'Orient, diocèse d'Égypte, provinces d'Occident), tandis que deux chapitres complémentaires (VIII. Inscriptions non lapidaires [n° 1089-1153], IX. Études thématiques [n° 1154-1206]), auxquels l'auteur n'attribue « qu'une fonction subsidiaire », viennent conclure et illustrer ce relevé. Une Concordance avec le *Bulletin épigraphique* (p. 369-376) et des Index détaillés (Index des auteurs, Index des mots grecs, Index général), ainsi que les cartes disséminées dans le volume (p. 40, 128, 204), faciliteront grandement la consultation du volume.

Denis FEISSEL et Jean GASCOU (éd.), *La pétition à Byzance*. Table ronde. XX<sup>e</sup> Congrès international des Études byzantines, 19-25 août 2001. Édité par Denis FEISSEL et Jean GASCOU (Monographies 14). – Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, Paris 2004. 24 × 17,5. 196 p.

À travers un nombre significatif de pétitions courant de la Rome impériale au 14<sup>e</sup> siècle byzantin et s'adressant tant au pouvoir central qu'aux instances régionales, antiquisants et médiévistes s'efforcent de repérer les caractéristiques, la permanence ou l'évolution de cette classe de documents à travers les siècles. La diversité des angles d'approche ressort des titres des communications, dont voici la liste :

1. – Tor Hauken, Structure and themes in petitions to Roman emperors.
2. – Ralph W. Mathisen, *Adnotatio* and *Petitio*: the Emperor's Favor and Special Exceptions in the Early Byzantine Empire.
3. – Denis Feissel, Pétitions aux empereurs et formes du rescrit dans les sources documentaires du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle.
4. – Roger S. Bagnall, Women's Petitions in Late Antique Egypt.
5. – Jean-Luc Fournet, Entre document et littérature : la pétition dans l'Antiquité tardive.
6. – Constantin Zuckerman, Les deux Dioscore d'Aphrodite ou les limites de la pétition.
7. – Jean Gascou, Les pétitions privées.
8. – Marie Nystazopoulou-Pélékidou, Les *déseis* et les *lyseis*, une forme de pétition à Byzance du X<sup>e</sup> siècle au début du XIV<sup>e</sup>.
9. – Rosemary Morris, What did the *epi tôn deéseôn* actually do?
10. – Jean-Luc Fournet et Jean Gascou, Liste des pétitions sur papyrus des V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles.

Garth FOWDEN and Elizabeth KEY FOWDEN, *Studies on Hellenism, Christianity and the Umayyads* (Μελετήματα 34). – Research Centre for Greek and Roman Antiquity. National Hellenic Research Foundation (Diffusion De Boccard), Athènes 2004. 24 × 17. 219 p., 32 illustrations.

Situé à l'est d'Amman et découvert en 1898, le site archéologique de Qusayr 'Amra présente l'implantation d'une résidence princière au désert, avec des bains. L'ensemble est décoré de fresques, qui sont mal conservées dans le détail, mais dont les thèmes révèlent une étape importante de l'histoire de l'art : la culture de l'islam primitif, avec ses emprunts à la tradition gréco-latine et aux réalisations du monde chrétien. L'édifice date de la première moitié du 8<sup>e</sup> siècle et est peut-être dû au calife Walīd II (743-744).

La première partie de l'ouvrage (*Hellenism and the Umayyads*, p.23-145) est consacrée à l'étude des affinités qui lient à la tradition gréco-romaine les peintures de Qusayr 'Amra : portrait du prince assis sur son trône, portrait d'une dynastie royale (avec les noms libellés en grec et en arabe), femmes danseuses ou musiciennes et chasseresses, personnification de la Poésie, de l'Histoire et de la Philosophie (dont les noms sont libellés en grec). La nudité est ainsi tolérée par les Omeyyades, conformément à la tradition gréco-romaine et malgré la réprobation tant de la chrétienté que de l'islam. C'est donc un art interculturel qui apparaît ici, dans le contexte de l'islam primitif, et qui emprunte aux univers sassanide, gréco-romain et chrétien.

La seconde partie de l'ouvrage (*Christianity and the Umayyads*, p. 147-192), dans un exposé plus bref, traite précisément de la rencontre entre la chrétienté et l'islam en Syrie. Au-delà des interprétations contradictoires du monachisme chrétien que donnent les sourates du Coran, il est clair que l'islam primitif a connu et respecté l'ascèse et la spiritualité des moines du désert. Le monachisme a influé sur l'idée de la sainteté telle que l'a conçue l'islam comme l'ordonnement des monastères a inspiré l'architecture des résidences construites par les Omeyyades dans le désert, parfois à la place des anciens monastères ou à l'occasion auprès de ceux-ci.

Smiljka GABELIĆ, *Byzantine and post-Byzantine Cycles of the Archangels (11th to 18th Century)*. *Corpus* (Studies II). – Faculty of Philosophy. Institute of Art History, Belgrade 2004. 28 × 23,5 ; relié. 384 p.

L'ouvrage traite d'un thème peu étudié : les cycles de représentation de l'ange dans l'art byzantin et post-byzantin. Les deux exemples les plus anciens, qui remontent à la seconde moitié du 11<sup>e</sup> siècle, sont ceux de l'église Sainte-Sophie de Kiev et du Monte Gargano en Italie, dont la porte de bronze est composée de vingt-quatre panneaux. La porte méridionale de l'église de la Nativité de Suzdal, qui date du siècle suivant, comprend un nombre égal de tableaux. Les scènes le plus souvent représentées sont empruntées à l'Ancien Testament (chute de Satan, expulsion d'Adam et Ève du paradis terrestre, anges apparaissant à Abraham, sacrifice d'Isaac, échelle de Jacob, etc.). Les scènes du Nouveau Testament, tirées de l'évangile de l'enfance de Luc, sont plus rares (ange de l'Annonciation, apparition aux bergers, songe de Joseph, etc.). Les représentations incluant des personnages historiques (l'empereur Constantin, par exemple) ou des saints (saint Martin de Tours, par exemple) sont encore plus rares. Deux scènes indépendantes jouissent d'un crédit exceptionnel : le miracle de Docheiariou et surtout le miracle de Chônes (17<sup>e</sup> siècle), conservé à l'église de la Dormition au Kremlin ; autour de la représentation centrale du miracle

de Chônes ne figurent pas moins de 68 petits tableaux représentant autant d'apparitions et d'interventions de l'ange.

Rédigé sous forme bilingue (serbe et anglais), l'ouvrage présente 102 monuments, qui sont répertoriés dans l'ordre chronologique et qui appartiennent surtout à la Grèce (37), secondairement à la Russie (14) et à l'Ukraine (9), le reste étant dispersé dans les Balkans. Un ensemble de 279 photographies et esquisses donnent à voir le détail des représentations. S'y ajoutent 24 planches en couleur. À la fin de l'ouvrage (p. 349-353), qui apporte une documentation iconographique peu accessible et souvent inédite, on trouvera un utile répertoire des sujets représentés.

Lynda GARLAND (éd.), *Byzantine Women: Varieties of Experience, 800-1200* (Centre for Hellenic Studies, King's College London, Publications 8). – Ashgate, Aldershot 2006. 24 × 16 ; relié. xix-226 p.

Le recueil d'études a pour objet les conditions d'existence et l'image de la femme dans le monde byzantin du 9<sup>e</sup> au 12<sup>e</sup> siècle, telles qu'on peut les reconstituer et les concevoir d'après les divers témoignages tirés des représentations artistiques, mais surtout des textes (registres fiscaux, chartes de fondation monastiques, romans, livres d'histoire). Signalons les deux contributions les plus étendues : la première (n° 3) se concentre sur l'habillement féminin et son vocabulaire, la seconde (n° 5) sur le rayonnement et le réseau intellectuels de Marie d'Alanie. Le volume est clos par une large bibliographie (p. 193-213), suivie de l'index (p. 215-226). Voici la liste des contributions.

1. – Judith Herrin, Changing Functions of Monasteries for Women during Byzantine Iconoclasm.
2. – Anna M. Silvas, Kassia the Nun c. 810-c. 865: an Appreciation.
3. – Timothy Dawson, Propriety, Practicality and Pleasure: the Parameters of Women's Dress in Byzantium, A.D. 1000-1200.
4. – Leonora Neville, Taxing Sophronia's Son-in-law: Representations of Women in Provincial Documents.
5. – Lynda Garland and Stephen Rapp, Mary 'of Alania': Woman and Empress Between Two Worlds.
6. – Dion C. Smythe, Middle Byzantine Family Values and Anna Komnene's *Alexiad*.
7. – Corinne Jouanno, Women in Byzantine Novels of the Twelfth Century: an Interplay Between Norm and Fantasy.
8. – Lynda Garland, Street Life in Constantinople: Women and the Carnavalesque.
9. – Lynda Garland, Imperial Women and Entertainment at the Middle Byzantine Court.

Jacques GRAND'HENRY (éd.), *Sancti Gregorii Nazianzeni opera. Versio arabica antiqua. III, Oratio XL (arab. 4)* (Corpus Christianorum. Series Graeca 57, Corpus Nazianzenum 19). – Brepols Publishers-University Press, Turnhout-Leuven 2005. 25 × 16 ; relié. xxxvii-372 p. Prix : 210 €.

Le Discours 40 de Grégoire de Nazianze, qui devient le n° 4 dans la collection du cycle liturgique arabe, fut prononcé à la basilique des Saints-Apôtres de Constantinople le 7 janvier, sans doute de l'année 381, par l'évêque de la métropole byzantine. Il contient une incitation ferme au baptême immédiat, alors que beaucoup de chrétiens entendaient le retarder pour garder leur liberté de vie, en attendant une grâce qui effacerait tous les péchés passés. Dans le chapitre 43, plus particulièrement

connu, Grégoire répond à l'accusation de trithéisme et explique le sens du mot qui est prononcé par le Christ, affirmant que le Père est « plus grand » que lui (Jean 14, 28), et qui a nourri tant de controverses.

En version arabe, ce discours bénéficie d'une riche tradition manuscrite, qui se partage en trois familles, syro-sinaïtique, intermédiaire et égyptienne, comme le montre le stemma (p. xxx). L'éditeur a rassemblé dix-huit manuscrits, dont six peuvent être datés du 13<sup>e</sup> siècle, alors que le plus ancien manuscrit, une proto-version syrienne, semble remonter au 11<sup>e</sup> siècle et que l'archétype peut être placé au 10<sup>e</sup> siècle. La traduction arabe du discours porte un titre spécifique (« Quatrième homélie qui incite les gens à se présenter au baptême »), et un bref prologue expose les circonstances dans lesquelles fut prononcée l'homélie. Le texte arabe est muni d'un abondant appareil critique et de nombreuses notes portant sur le modèle grec et les caractéristiques de la traduction. L'édition du texte arabe (p. 1-193) est suivie d'un index lemmatisé (p. 195-372), issu d'une analyse grammaticale et sémantique exhaustive. La version arabe ainsi reconstituée sera aussi une pierre d'attente pour l'établissement du texte grec définitif de l'important monument littéraire et doctrinal que constitue le Discours 40 de Grégoire de Nazianze.

Jean-Claude GUY (éd.), *Les Apophtegmes des Pères. Collection systématique. 2, Chapitres X-XVI*. Introduction, texte critique, traduction et notes par † Jean-Claude GUY, s.j. (Sources chrétiennes 474). – Les Éditions du Cerf, Paris 2003. 19,5 × 12,5. 417 p. Prix : 43 €.

Jean-Claude GUY (éd.), *Les Apophtegmes des Pères. Collection systématique. 3, Chapitres XVII-XXI*. Texte critique, traduction et notes par † Jean-Claude GUY, s.j. (Sources chrétiennes 498). – Les Éditions du Cerf, Paris 2005. 19,5 × 12,5. 470 p. Prix : 35 €.

Le premier volume de la *Collection systématique des Apophtegmes*, qui comprenait les chapitres I-IX, était paru en 1993 (voir la recension dans la *REB* 52, 1994, p. 313-315). Les deuxième et troisième volumes viennent de paraître à peu d'intervalle, marquant l'accomplissement d'une édition difficile à établir. Les douze chapitres des volumes 2 et 3 concernent les grands thèmes de la vie spirituelle et ascétique. Trois thèmes sont abondamment illustrés : le discernement, la veille continue, l'humilité (ch. X, XI et XV) ; d'autres sujets sont traités de manière plus rapide : la prière constante et vigilante, l'hospitalité, l'obéissance, l'endurance au mal, l'humilité, la charité (ch. XII, XIII, XIV, XVI, XVII). Le dernier chapitre (ch. XXI : « Apophtegmes des pères qui vieillirent dans l'ascèse, montrant comme en résumé leur éminente vertu ») se présente comme une petite anthologie des apophtegmes les plus caractéristiques, brefs et éloquents, tandis que les trois chapitres précédents (ch. XVIII, XIX, XX) revêtent une autre forme et présentent des *exempla*, dont les titres indiquent bien la nature : Des vieillards clairvoyants, Des vieillards faisant des prodiges, De la conduite vertueuse de différents Pères.

Le dernier volume contient, après la troisième et dernière partie des *Apophtegmes*, les différents index : Index scripturaire des trois volumes (p. 229-233), Index des noms de lieux (p. 234-237), Index des noms de personnes (p. 238-250), Index des mots grecs (p. 251-463). L'ampleur du dernier index montre que le lecteur y trouvera tous les mots significatifs de la vie monastique et de la vie spirituelle et ascétique.

Lars M. HOFFMANN (éd.), *Zwischen Polis, Provinz und Peripherie. Beiträge zur byzantinischen Geschichte und Kultur*. Herausgegeben von Lars M. HOFFMANN unter Mitarbeit von Anuscha MONCHIZADEH (Mainzer Veröffentlichungen zur Byzantinistik 7). – Harrassowitz Verlag, Wiesbaden 2005. 24 × 16,5 ; relié. XIX-968 p., XII planches.

Les cinquante contributions contenues dans ce volume sont dues à des amis et collègues de Günter Prinzing, qui est également le directeur de la collection ; elles croisent, par l'un ou l'autre aspect, ses propres recherches. Le recueil, dont le titre indique d'emblée la grande ouverture géographique à partir de Constantinople la capitale, est divisé en trois grandes sections : histoire et histoire du droit, philologie et histoire de la littérature, histoire de l'art et des sciences. La première moitié des contributions est rangée dans l'ordre chronologique des points historiques qui sont traités. Voici les titres.

*I. Geschichte und Rechtsgeschichte*

1. – Kasimierz Iłski, Der schwache Kaiser Theodosios?
2. – Telemachos Lounghis, Die kriegerisch gesinnte Partei der senatorischen Opposition in den Jahren 526 bis 529.
3. – Juan Signes Codoñer, Der Historiker und der Walfisch. Tiersymbolik und Milleniarismus in der Kriegsgeschichte Prokops.
4. – Lorenzo Perrone, Monasticism in Gaza: A Chapter in the History of Byzantine Palestine.
5. – Alla I. Romančuk, Das byzantinische Cherson (Chersonesos): Meer und Barbaren – einige historische Aspekte.
6. – Wolfram Brandes, Pejorative Phantomnamen im 8. Jahrhundert. Ein Beitrag zur Quellenkritik des Theophanes.
7. – Paul Speck, Die Johannes-Akten in der Debatte des Bilderstreits.
8. – Claudia Sode, Der Brief der Kaiser Michael II. und Theophilos an Kaiser Ludwig den Frommen.
9. – Élisabeth Malamut, Thessalonique 830-904.
10. – Vasil Gjuzelev, Konstantinopel in der Geschichte der Bulgaren während des Mittelalters (7. bis 12. Jahrhundert).
11. – Ivo Goldstein, Byzantine Cities and Slavic Villages: The Case of the Eastern Adriatic in the Early Middle Ages.
12. – Jean-Claude Cheynet, Note sur l'*épi tou koitōnos*.
13. – Paul Stephenson, The Tomb of Basil II.
14. – Maria Dora Spadaro, La provincia bizantina in due autori del secolo XI: Teofilatto di Achrida e Cecaumeno.
15. – Stephanos Efthymiades, Michael Psellos and the Death of Romanos III (Chronographia III 26): A Failed Bath of Regeneration and a Non-Ascent from Hades.
16. – David Jacoby, Bishop Gunther of Bamberg, Byzantium and Christian Pilgrimage to the Holy Land in the Eleventh Century.
17. – Jonathan Shepard, «How St James the Persian's head was brought to Cormery». A relic collector around the time of the First Crusade.
18. – Cordula Scholz, Probleme bei der Erforschung der Integration Bulgariens in das byzantinische Reich, 1018-1186.
19. – Christos Stavrakos, Δύο αδημοσίευτα μολυβδόβουλλα από τη Σπάρτη. Παρατηρήσεις σχετικές με τη διακίνηση των βυζαντινών σφραγίδων στη μεσαιωνική Λακεδαίμονα (8ος-12ος αιώνας).
20. – Dimitri Theodoridis, Tarhānyāt.

21. – Vera von Falkenhausen, Griechische Beamte in der *duana de secretis* von Palermo. Eine prosopographische Untersuchung.
  22. – Michael Grünbart, Byzantinische Gelehrtenelend – oder: Wie meistert man seinen Alltag?
  23. – Andreas E. Müller, Zur Datierung des Chrysobulls Michaels VIII. für Ochrid: nicht August 1272, sondern Juli 1273.
  24. – Klaus-Peter Matschke, Bemerkungen zur Stadtgeschichte Thessalonikes in spätbyzantinischer Zeit.
  25. – Michael S. Kordoses, Οι κλάδοι Κωνσταντινοπολιτικών οικογένειων στα Γιάννενα μετά το 1204 και η νομή της εξουσίας.
  26. – Ludwig Burgmann, Zur diplomatischen Terminologie in der Peira.
  27. – Spyros N. Troianos, Das Gottesurteil im Prozeßrecht der byzantinischen Kirche.
  28. – Konstantinos G. Pitsakis, *Personae non sunt multiplicandae sine necessitate*. Nouveaux témoignages sur Constantin Kabasilas.
  29. – Edgar Hösch, Byzanz und die Kultur Altrußlands. Kritische Anmerkungen zum Stand der Forschungsdiskussion.
  30. – Franz Tinnefeld, Zum Stand der Olga-Diskussion.
- II. Philologie und Literaturgeschichte*
31. – Gerhard Podskalsky, Briefe in der mittelalterlichen Literatur Bulgariens und Serbiens.
  32. – Walter K. Hanak, Sources for the Old Slavonic Rendition of the Annal of Symeon Logothetes and Metaphrastes.
  33. – Ludwig Steindorff, Das mittelalterliche epigraphische Erbe Kroatiens.
  34. – Christian Voss, Die Ochrider literarische Schule (9. bis 11. Jahrhundert) und die kirchenslavischen Damaskini (16. bis 17. Jahrhundert) – sprachliche Abgrenzungsversuche des Makedonischen?
  35. – Diether Roderich Reinsch, Die Bedeutung einiger Fachausdrücke des byzantinischen Polospiels und des Ringkampfs.
  36. – Hans Ruge, Morphologisches Recycling in byzantinischer Zeit. Vom Perfekt Aktiv zum Aorist Nichtaktiv.
  37. – Günther S. Henrich, Die Kryptosphragis bei einigen byzantinischen Dichtern.
  38. – Niels Gaul, Ἄνασσα Ἄννα σκόπει – Fürstin Anna, bedenke! Beobachtungen zur Schedo- und Lexikographie in der spätbyzantinischen Provinz.
  39. – Sonja Schönauer, Flucht vor den Gläubigen? Abenteuerliches aus dem Leben des Eustathios von Thessalonike.
  40. – Hans Eideneier, Byzantinische Fürstenspiegelei im neugriechischen Äsoproman.
  41. – Albrecht Berger, Die *Bosporomachia* des Seniors Momars.
  42. – Andrea Schmidt, Von Hromkla nach Lemberg: Das Glaubensbekenntnis des armenischen Katholikos Konstantin Bardzrbetsi. Kritische Edition des Autographen und Übersetzung.
  43. – Lars Johanson, Mutmaßungen über schwedische und türkische Runen.
- III. Kunst- und Wissenschaftsgeschichte*
44. – Urs Peschlow, Überlegungen zur oströmischen Sarkophagskulptur. Ein neues Fragment aus Iznik/Nikaia.
  45. – Michael J. Featherstone, The Chrysotriklinos Seen through *De Cerimoniis*.
  46. – Linda Safran, Language Choice in the Medieval Salento: A Sociolinguistic Approach to Greek and Latin Inscriptions.
  47. – Rainer Warland, Die Reiter des Freiburger Musterblattes und die Bildgeschichte der byzantinischen Zweireiterikone.
  48. – Erich Schilbach, Ein eigenwilliger Maler aus der Spätzeit von Byzanz.

49. – Apostolos Karpozilos, A. Papadopoulos-Kerameus: The Man who Turned Night into Day.
50. – Maciej Salamon, Mikołaj Lanckoroński in Konstantinopel und die Gottesmutter *nominata Mellita*.

James HOWARD-JOHNSTON, *East Rome, Sasanian Persia and the end of Antiquity: historiographical and historical studies* (Variorum collected studies series, CS 848). – Ashgate, Aldershot 2006. 23 × 15 ; relié. xvi-318 p.

Le recueil de ces études, dont l'objet se situe pour l'essentiel à la limite aussi bien géographique que chronologique de l'Empire byzantin, contient, après une longue introduction, le texte de neuf articles, suivi de six pages d'*Addenda et corrigenda* et d'un index détaillé. Il s'agit de la reproduction de huit articles parus sur une vingtaine d'années (1983-2004), auxquels s'ajoute un dernier article (n° 6, 22 pages), qui est une première publication. Voici les titres.

1. – The two great powers in Late Antiquity: a comparison.
2. – Procopius, Roman defences north of the Taurus and the new fortress of Citharizon.
3. – Byzantine Anzitone.
4. – The official history of Heraclius' Persian campaigns.
5. – Armenian historians of Heraclius: an examination of the aims, sources and working-methods of Sebeos and Movses Daskhurantsi.
6. – Al-Tabari on the last great war of Antiquity.
7. – The siege of Constantinople in 626.
8. – Heraclius' Persian campaigns and the revival of the Eastern Roman Empire, 622-630.
9. – Pride and fall: Khusro II and his regime, 626-628.

Scott Fitzgerald JOHNSON (éd.), *Greek Literature in Late Antiquity: Dynamism, Didacticism, Classicism*. – Ashgate, Aldershot 2006. 24 × 16 ; relié. xii-215 p. Prix : 50 £.

Les contributions traitent divers aspects de la littérature grecque de l'Antiquité tardive ; elles sont classées sous les trois rubriques reportées dans le sous-titre du volume. Voici la liste des titres.

*Part 1. Dynamism*

1. – Averil Cameron, New Themes and Styles in Greek Literature, A Title Revisited.
2. – Adam H. Becker, The Dynamic Reception of Theodore of Mopsuestia in the Sixth Century: Greek, Syriac, and Latin.
3. – Christopher P. Jones, Apollonius of Tyana in Late Antiquity.

*Part 2. Didacticism*

4. – Aaron P. Johnson, Eusebius' *Praeparatio Evangelica* as Literary Experiment.
5. – Yannis Papadoyannakis, Instruction by Question and Answer: The Case of Late Antique and Byzantine *Erotapokriseis*.
6. – Ruth Webb, Rhetorical and Theatrical Fictions in the Works of Chorikios of Gaza.

*Part 3. Classicism*

7. – Elizabeth Jeffreys, *Writers and Audiences in the Early Sixth Century*.
8. – Adrian Hollis, *The Hellenistic Epyllion and Its Descendants*.
9. – Mary Whitby, *The St Polyuektos Epigram (AP 1.10): A Literary Perspective*.
10. – Scott Fitzgerald Johnson, *Late Antique Narrative Fiction: Apocryphal Acta and the Greek Novel in the Fifth-Century *Life and Miracles of Thekla**.

Wolfgang KAISER, *Die Epitome Iuliani. Beiträge zum römischen Recht im frühen Mittelalter und zum byzantinischen Rechtsunterricht* (Studien zur europäischen Rechtsgeschichte. Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für europäische Rechtsgeschichte 175). – Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 2004. 24 × 16 ; relié. xxiv-1006 p.

Auteur d'un *Épitomé* des *Novelles* de Justinien, Julien est le dernier des antécédents, ces professeurs de droit qui enseignèrent à Constantinople le droit romain tel que l'avait enrichi et transformé l'empereur Justinien et qui le compilèrent dans ce but en établissant une synthèse de la législation et un système de renvois entre les lois. Dans le cadre de son enseignement juridique, Julien compose en latin un résumé des nouvelles, cet ensemble de lois postérieures au Code, au moment où la reconquête de l'Italie par les troupes byzantines exigeait le renouveau de la langue latine et la formation de juristes latins, car la connaissance du latin avait peu à peu déperlé dans un empire devenu oriental. Ainsi s'explique-t-il que l'*Épitomé*, qui dut être rédigé en 555/556, n'ait laissé aucune trace dans la littérature juridique byzantine, mais qu'il ait connu une fortune enviable en Italie. L'*Épitomé* de Julien couvre un corpus de 124 nouvelles, ou plus exactement de 122 nouvelles, si l'on prend en compte deux doublets. Ce sont précisément les constitutions émises jusqu'à cette date, alors que le corpus dans son entier atteindra en 575 le nombre de 168 nouvelles. Dans le même climat et pour les mêmes besoins, un autre juriste, resté anonyme, a laissé une version latine intégrale des nouvelles, courant cette fois jusqu'à la nouvelle 134 : connue sous le titre d'*Authenticum*, l'œuvre n'est plus un abrégé et un remaniement comme l'*Épitomé*, mais une traduction *κατὰ πόδα*, qui, au départ, était superposée à l'original grec.

L'*Épitomé* de Julien, qui fut publié par Gustav Hänel en 1873, fait l'objet de la présente étude. L'auteur examine d'abord la tradition manuscrite du texte, puis il en développe le contenu et la structure, dans le cadre de l'enseignement du droit à Constantinople sous l'autorité des antécédents ; les ouvrages de ces derniers sont en somme des manuels de cours, dont la matière est autant philologique que juridique. Suit un long développement consacré aux compléments que Julien lui-même ou des juristes postérieurs donnèrent à son œuvre, en particulier les *Paragraphai* et les *Paratitla*. La seconde partie de l'ouvrage (p. 417-846) traite de la diffusion de l'*Épitomé* en Occident, jusqu'à la fin du 9<sup>e</sup> siècle, dont témoignent les larges emprunts qu'y font diverses collections juridiques. Une illustration ultérieure est fournie par la *Collectio Gaudenziana*, compilation inédite du 10<sup>e</sup> siècle qui mêle des éléments juridiques hétérogènes (droits romain, justinien et goth) et dont l'auteur démêle l'écheveau complexe des emprunts dans un exposé long et fouillé. À travers l'étude minutieuse des manuscrits juridiques, l'ouvrage introduit ainsi son lecteur au développement du droit justinien dans l'Occident latin et franc, du 6<sup>e</sup> au 10<sup>e</sup> siècle, dans le sillage de l'*Épitomé* de Julien l'Antécédent.

Christopher KELLY, *Ruling the Later Roman Empire* (Revealing Antiquity 15). – The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge MA - Londres 2004. 24 × 16 ; relié. ix-341 p.

L'Empire romain finissant était pourvu d'une administration sophistiquée et d'une bureaucratie centralisatrice, mais les ressorts se grippaient à divers niveaux. L'auteur en fait la démonstration dans un exposé original, qui contient deux parties. La première est consacrée à Jean Lydos et à la lecture de son ouvrage sur l'administration civile romaine (Περὶ ἀρχῶν τῆς Ῥωμαίων πολιτείας), ou sur la magistrature, pour reprendre le titre latin donné à l'œuvre (*De magistratibus*). À travers son cas personnel, le fonctionnaire venu de Lydie à Constantinople donne une image contrastée de l'État et des rouages du pouvoir tels qu'ils fonctionnaient dans cette première moitié du 6<sup>e</sup> siècle : il dépeint le fonctionnement de l'administration et de la justice, révèle les conditions de la nomination et de l'avancement des fonctionnaires, analyse le rôle de l'argent et des réseaux d'influence. La seconde partie de l'ouvrage transcende le cas personnel de Jean Lydos pour donner un tableau général des relations entre les gouvernants et les gouvernés, en montrant la difficulté de communication entre les autorités et les habitants de l'empire, en décrivant le rôle du clientélisme, en illustrant les pesanteurs et les faiblesses d'un système animé autant par la bureaucratie que par l'autocratie.

Hugh KENNEDY, *The Byzantine and Early Islamic Near East* (Variorum collected studies series, CS 860). – Ashgate, Aldershot 2006. 23 × 15 ; relié. x-276 p.

Les études reproduites dans le recueil s'inscrivent sur une période de vingt-cinq ans (1980-2004) et, comme l'auteur l'écrit dans la préface (p. vii-viii), abordent trois thèmes : le passage de l'Antiquité tardive à l'Islam en Syrie (n° 1-5), les relations byzantino-musulmanes après la conquête du Moyen Orient (n° 6-9), le développement des rouages administratifs de l'État islamique (n° 10-14). Voici les titres.

1. – From *Polis* to *Madina*: urban change in late Antique and early Islamic Syria.
2. – The last century of Byzantine Syria: a reinterpretation.
3. – Gerasa and Scythopolis: power and patronage in the Byzantine cities of Bilād al-Sham.
4. – The impact of Muslim rule on the pattern of rural settlement in Syria.
5. – From Antiquity to Islam in the cities of al-Andalus and al-Mashriq.
6. – The Melkite church from the Islamic conquest to the Crusades: continuity and adaptation in the Byzantine legacy.
7. – Antioch: from Byzantium to Islam and back again.
8. – The Arab-Byzantine frontier in the eighth and ninth centuries: military organisation and society in the borderlands (with Dr John Haldon).
9. – Byzantine-Arab diplomacy in the Near East from the Islamic conquests to the mid eleventh century.
10. – Central government and provincial élites in the early 'Abbāsīd caliphate.
11. – Military pay and the economy of the early Islamic state.
12. – Caliphs and their chroniclers in the middle Abbasid period (third/ninth century).
13. – The Uqaylids of Mosul: the origins and structure of a nomad dynasty.
14. – The decline and fall of the first Muslim empire.

Asen KIRIN (éd.), *Sacred Art, Secular Context. Objects of Art from the Byzantine Collection of Dumbarton Oaks, D.C., Accompanied by American Paintings from the Collection of Mildred and Robert Woods Bliss*. Asen KIRIN, General Editor, With Contributions by James N. CARDER and Robert S. NELSON. – Georgia Museum of Art, The University of Georgia, Athens, Georgia, 2005. 30,5 × 23. 188 p.

Au cours de l'été et de l'automne 2005, le Georgia Museum of Art d'Athens aux États-Unis d'Amérique a exposé une petite partie des trésors conservés dans les collections de Dumbarton Oaks : le catalogue présente les soixante et onze objets byzantins exposés, auxquels s'ajoutent une dizaine de toiles dues surtout au pinceau de deux impressionnistes américains, Childe Assam et Walter Gay, et tirées de la collection des fondateurs du Centre de Dumbarton Oaks, Mildred Barnes Bliss et Robert Woods Bliss. On sait que ceux-ci ont rassemblé une collection inestimable d'objets appartenant aux différents arts mineurs de Byzance et bien connus grâce aux divers catalogues publiés (voir, ci-dessous p. 459, le signalement de la seconde édition du catalogue de Marvin Ross). Trois pièces jusque-là inédites sont présentées ici : bague avec la Vierge et l'enfant (n° 15), poids monétaire avec trois bustes (n° 50), poids sphéroïde (n° 52). Les objets sont classés selon les genres artistiques : intailles et camées, inscriptions comme décoration sur les bijoux, alliances et boucles d'oreille, vaisselle d'argent, bronzes, pesons et poids, petites sculptures, céramique, monnaies.

Le catalogue proprement dit de l'exposition est accompagné de quelques contributions intéressantes sur les fondateurs du Centre de Dumbarton Oaks et sur la constitution de leurs diverses collections (art byzantin et bibliothèque destinée avant tout à contextualiser les fonds artistiques, art pré-colombien, art du jardin). James N. Carder (*Mildred and Robert Woods Bliss and the Dumbarton Oaks Research Library and Collection*, p. 23-37) et Robert S. Nelson (*Private Passions Made Public: The Beginnings of the Bliss Collection*, p. 39-51) décrivent les étapes de la formation des collections, la diversité des acquisitions successives, les goûts artistiques du couple, l'influence de leur ami Royall Tyler, les manifestations internationales auxquelles ils participèrent et qui orientèrent parfois leurs choix, comme la première exposition internationale d'art byzantin, qui se tint au Musée des arts décoratifs du Louvre en mai-juillet 1931.

Holger A. KLEIN, *Byzanz, der Westen und das ‚wahre‘ Kreuz. Die Geschichte einer Reliquie und ihrer künstlerischen Fassung in Byzanz und im Abendland* (Spätantike - Frühes Christentum - Byzanz. Kunst im ersten Jahrtausend. Reihe B : Studien und Perspektiven 17). – Reichert Verlag, Wiesbaden 2004. 24 × 17 ; relié. XII-402 p., 125 p. d'illustrations à la fin.

L'inventaire systématique des reliques et des reliquaires de la Vraie Croix a été établi dans les deux ouvrages d'Anatole Frolov parus respectivement en 1961 et 1965. Mais le thème est d'une telle étendue, diversité et richesse que d'innombrables points restent encore dans l'ombre. La présente étude a pour but d'éclairer d'une part la question de l'organisation du culte de la relique et d'autre part le prolongement artistique que constituent les reliquaires. L'ouvrage est divisé en trois parties, dont voici la teneur : 1. L'invention de la croix et le culte suscité par les reliques de la Vraie Croix à Jérusalem comme à Constantinople et à Rome, 2. Le développement et la typologie des reliquaires de la croix depuis l'Antiquité tardive jusqu'à l'époque des

croisades, 3. L'importation des reliquaires byzantins de la croix en Occident avant et pendant les croisades, leur réception et leur postérité.

L'exposé est suivi d'une abondante bibliographie (p. 293-373) : s'y trouvent citées d'une part les sources qui rapportent quelque aspect du culte de la croix ou qui renseignent sur la diffusion des reliques et sur la production et la circulation des reliquaires de la croix, d'autre part les études principales sur la dispersion de la relique et sur les reliquaires les plus connus. Les planches comprennent plus de 200 illustrations, réparties sur 63 feuillets, et se rapportent aux représentations et reliquaires qui font l'objet de l'étude. Dans sa démonstration, l'auteur s'attache à la description et à l'origine de certains reliquaires de la croix qui n'avaient pas bénéficié jusqu'à présent de l'attention souhaitable, par exemple les trois staurothèques – des triptyques en l'occurrence – de l'Ermitage de Saint-Petersbourg, du couvent de Marienstern et de la cathédrale d'Amiens.

Angeliki LAIOU (éd.), *Urbs Capta. The Fourth Crusade and its Consequences. La IV<sup>e</sup> Croisade et ses conséquences*. Sous la direction d'Angeliki LAIOU (Réalités byzantines 10). – Lethielleux, Paris 2005. 25 × 17,5. 371 p., 9 fig. en couleur hors texte. Prix : 30 €.

Le sac de Constantinople par les croisés en 1204 a marqué un moment capital dans le déclin de l'Empire byzantin et dans l'antagonisme entre les mondes grec et latin. À l'occasion du 800<sup>e</sup> anniversaire de l'événement, l'Académie d'Athènes a organisé un congrès international, qui s'est tenu dans la capitale grecque du 9 au 12 mars 2004 et dont le programme est repris à la fin du volume (p. 355-357), devant l'index (p. 359-371). Les communications concernant aussi bien l'histoire des faits que la riche et contradictoire historiographie qu'ils ont suscitée sont reproduites dans ce volume sous quatre rubriques, après une introduction de l'éditrice. Voici les titres des communications.

*The Background*

1. – A. E. Laiou, Byzantium and the Crusades in the Twelfth Century: Why Was the Fourth Crusade Late in Coming?
2. – P. Magdalino, Prophecies on the Fall of Constantinople.
3. – M. Angold, Byzantine Politics vis-à-vis the Fourth Crusade.

*The Crusade*

4. – J. Riley-Smith, Toward an Understanding of the Fourth Crusade as an Institution.
5. – B. Z. Kedar, The Fourth Crusade's Second Front.
6. – A. J. Andrea, Innocent III and the Byzantine Rite, 1198-1216.
7. – T. G. Kolias, Military Aspects of the Conquest of Constantinople by the Crusaders.

*The Fourth Crusade in Historiography and Art*

8. – R. Macrides, 1204: The Greek Sources.
9. – Ch. Maltezos, The Greek Version of the Fourth Crusade: From Niketas Choniates to the *History of the Greek Nation*.
10. – M. Balard, L'historiographie occidentale de la quatrième croisade.
11. – F. Caroff, La narration des croisades dans l'iconographie française et flamande du Moyen Âge : Place et spécificité de l'expédition de 1204.

*Consequences, Changes, Developments*

12. – D. Jacoby, The Economy of Latin Constantinople, 1204-1261.
13. – C. Morrisson, L'ouverture des marchés après 1204 : Un aspect positif de la IV<sup>e</sup> croisade ?

14. – Ch. Gasparis, *The Period of Venetian Rule on Crete: Breaks and Continuities during the Thirteenth Century.*
15. – M. Koumanoudi, *The Latins in the Aegean After 1204: Interdependence and Interwoven Interests.*
16. – Lj. Maksimović, *La Serbie et les contrées voisines avant et après la IV<sup>e</sup> croisade.*
17. – S. Karpov, *The Black Sea Region, Before and After the Fourth Crusade.*
18. – D. Angelov, *Byzantine Ideological Reactions to the Latin Conquest of Constantinople.*
19. – A. Stavridou-Zafraka, *The Political Ideology of the State of Epiros.*
20. – M. Barber, *The Impact of the Fourth Crusade in the West: the Distribution of Relics After 1204.*
21. – B. Hamilton, *The Albigensian Crusade and the Latin Empire of Constantinople.*
22. – J. Zizioulas, *Metropolitan of Pergamon, Efforts Toward the Union of the Churches After the Fourth Crusade.*

Nikolaos G. LASKARIS, *Monuments funéraires paléochrétiens (et byzantins) de Grèce.* – Les Éditions historiques Stéfanos D. Basilopoulos, Athènes 2000. 28 × 21 ; relié. 719 p., 3 plans.

Somme impressionnante de données sur les monuments funéraires de la Grèce chrétienne dans ses frontières d'aujourd'hui, l'ouvrage est la version remaniée d'une thèse soutenue à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne en 1991, avec une remise à jour s'étendant jusqu'aux parutions de l'année 1998.

La première partie recense les monuments de l'inhumation la plus commune, c'est-à-dire les tombes placées soit dans les églises soit dans les cimetières, souvent attenants à l'église. C'est la section la plus ample (p. 19-328). Les deux parties suivantes concernent les inhumations plus exceptionnelles : les martyria (p. 329-426), dont le modèle le plus célèbre est celui de saint Dèmétrios à Thessalonique, et les catacombes (p. 427-482), dont l'exemple le plus connu en Grèce est sans doute la catacombe de Trypiti dans l'île de Milos. Dans une dernière partie (p. 483-573), enfin, sont exposés les techniques et les motifs de la peinture qui décore les tombes. L'exposé est éclairé par un ensemble de plus de 300 illustrations (p. 575-719), qui sont la reproduction d'autant de plans, croquis, esquisses ou photographies.

Alain LE BOULLUEC, *Alexandrie antique et chrétienne. Clément et Origène.* Édition établie par Carmelo Giuseppe CONTICELLO (Collection des Études Augustiniennes. Série Antiquité 178). – Institut d'Études Augustiniennes (Diffuseur : Brepols), Paris 2006. 24,5 × 16. xxiv-478 p. Prix : 68 €.

L'auteur a regroupé dans ce volume vingt-cinq articles, qui, parus sur une période de trente ans (1975-2005), concernent le thème central de ses recherches : Alexandrie depuis la traduction grecque de la Torah dans la communauté juive jusqu'au développement du christianisme aux premiers siècles de notre ère, à travers les œuvres d'exégèse biblique, de théologie, d'apologétique et de controverse de Clément d'Alexan-

drie et d'Origène. Le volume s'ouvre sur la Bibliographie de l'auteur (p. xi-xxiv), qui retrace ensuite dans l'Introduction (p. 1-10) les étapes de sa carrière de chercheur et d'enseignant, replaçant ainsi dans son cadre chronologique et logique chacune des études qui font l'objet de la réimpression. Le volume est clos par des Addenda et corrigenda (p. 437-457), qui consistent essentiellement en compléments apportés aux données bibliographiques des notes, puis par un double index des noms propres et des mots grecs (p. 459-473). Voici les titres de ces études, qui sont regroupées sous six rubriques.

*I. L'« école » chrétienne d'Alexandrie. Entre légende et histoire*

1. – L'« école » d'Alexandrie. De quelques aventures d'un concept historiographique.

2. – Aux origines, encore, de l'« école » d'Alexandrie.

*II. Projet intellectuel et composition littéraire chez Clément d'Alexandrie*

3. – Clément d'Alexandrie et la conversion du « parler grec ».

4. – La rencontre de l'hellénisme et de la « philosophie barbare » selon Clément d'Alexandrie.

5. – Pour qui, pour quoi, comment ? Les *Stromates* de Clément.

6. – Extraits d'œuvres de Clément d'Alexandrie. La transmission et le sens de leurs titres.

7. – De l'usage de titres « néotestamentaires » chez Clément.

*III. L'élaboration doctrinale chez Origène*

8. – Les réflexions de Clément sur la prière et le traité d'Origène.

9. – De la croissance selon les stoïciens à la résurrection selon Origène.

10. – De l'unité du couple à l'union du Christ et de l'Église chez les exégètes chrétiens antiques.

11. – Controverses au sujet de la doctrine d'Origène sur l'âme du Christ.

*IV. Les méthodes de la polémique chez Clément et Origène*

12. – L'Écriture comme norme hérésiologique dans les controverses des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles (domaine grec).

13. – Exégèse et polémique antignostique chez Irénée et Clément d'Alexandrie. L'exemple du centon.

14. – La place de la polémique antignostique dans le *Peri archôn*.

15. – Y a-t-il des traces de la polémique antignostique d'Irénée dans le *Peri archôn* d'Origène ?

16. – La réflexion d'Origène sur le discours hérésiologique.

17. – De l'*Évangile des Égyptiens* à l'*Évangile selon Thomas* en passant par Jules Cassien et Clément d'Alexandrie.

*V. Débats et recherches sur les œuvres de Clément et d'Origène*

18. – L'édition des *Stromates* de Clément d'Alexandrie en France au XVII<sup>e</sup> siècle et la controverse entre Fénelon et Bossuet.

19. – La lettre sur l'« Évangile secret » de Marc et le *Quis dives salvetur ?* de Clément d'Alexandrie.

20. – Vingt ans de recherches sur le *Contre Celse* : état des lieux.

*VI. L'interprétation des Écritures chez Clément et Origène. Héritages et innovations*

21. – L'allégorie chez les Stoïciens.

22. – Voile et ornement : le texte et l'addition des sens, selon Clément d'Alexandrie.

23. – Les représentations du texte chez les philosophes grecs et l'exégèse scripturaire d'Origène. Influences et mutations.

24. – Les emplois figurés du livre dans la Septante et leur interprétation chez Origène et les Pères grecs.

25. – De Paul à Origène : continuité ou divergence ?

Jacques LEFORT, *Société rurale et histoire du paysage à Byzance* (Bilans de recherche 1). – Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, Paris 2006. 24 × 16. 524 p. Prix : 40 €.

Dans son Avant-Propos, l'auteur exprime de manière concise le contenu et le but de cet ouvrage, qui ouvre une nouvelle collection du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance : « Le lecteur trouvera réunis ci-dessous vingt articles, classés dans l'ordre chronologique de leur publication, que j'ai consacrés à l'économie et à la société rurale, à l'histoire de l'occupation du sol et à celle du paysage dans l'empire byzantin » (p. 7). Voici, avec l'année de publication indiquée entre crochets, les titres de ces études, qui enregistrent les résultats d'une recherche originale et novatrice.

1. – Fiscalité médiévale et informatique : recherche sur les barèmes pour l'imposition des paysans byzantins au XIV<sup>e</sup> siècle [1974].
2. – En Macédoine orientale au X<sup>e</sup> siècle : habitat rural, communes et domaines [1979].
3. – De Bolbos à la Plaine du diable : recherche topographique en Chalcidique byzantine [1979].
4. – Le cadastre de Radolibos, les géomètres et leurs mathématiques [1981].
5. – Habitats fortifiés en Macédoine orientale au Moyen Âge [1983].
6. – Radolibos : population et paysage [1985].
7. – Une exploitation de taille moyenne au XIII<sup>e</sup> siècle en Chalcidique [1986].
8. – L'organisation de l'espace rural : Macédoine et Italie du sud (X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle) [1991].
9. – Population et peuplement en Macédoine orientale, IX<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle [1991].
10. – Anthroponymie et société villageoise (X<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle) [1991].
11. – Toponymie et anthroponymie : le contact entre Grecs et Slaves en Macédoine [1992].
12. – Rural Economy and Social Relations in the Countryside [1993].
13. – Tableau de la Bithynie au XIII<sup>e</sup> siècle [1993].
14. – La gestion du numéraire dans les monastères byzantins [1998].
15. – La transmission des biens en milieu paysan dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle en Macédoine [1998].
16. – La représentation de l'espace et du paysage dans les documents de l'Athos [1999].
17. – Les niveaux du lac de Nicée au Moyen Âge [2001].
18. – L'économie rurale à Byzance (VII<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle) [2002].
19. – Mesure fiscale de la terre à Byzance [2005].
20. – Les villages de Macédoine orientale au Moyen Âge (X<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles) [2005].

Jacques LEFORT et ALII (éd.), *Les Villages dans l'Empire byzantin (IV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*. Édité par Jacques LEFORT, Cécile MORRISSON et Jean-Pierre SODINI (Réalités byzantines 11). – Lethielleux, Paris 2005. 25 × 17,5. 591 p. Prix : 39 €.

Le thème du village byzantin depuis le 4<sup>e</sup> jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle a fait l'objet de maints exposés et communications lors du XX<sup>e</sup> Congrès international des Études byzantines tenu à Paris du 19 au 24 août 2001. Ils sont réunis dans le présent volume ;

d'abord présentés par les éditeurs dans une longue introduction (p. 9-28) et regroupés sous deux rubriques (Études générales et Études régionales : 5 communications d'un côté et 33 de l'autre), ils sont reproduits ensuite sous les titres suivants.

1. – A. E. Laiou, *The Byzantine Village (5th-14th century)*.
2. – C. Wickham, *The Development of Villages in the West, 300-900*.
3. – B. Cursente, *Les villages dans l'Occident médiéval (IX<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*.
4. – S. P. Ellis, *Byzantine Villages in North Africa*.
5. – P.-L. Gatier, *Les villages du Proche-Orient proto-byzantin : nouvelles perspectives (1994-2004)*.
6. – M. Bompaire, *Monnaies dans les villages, quelques exemples de France méridionale*.
7. – J. Ch. Moesgaard, *Monnaies à la campagne au Moyen Âge. Remarques de méthode*.
8. – J.-M. Martin, G. Noyé, *Les villages de l'Italie méridionale byzantine*.
9. – S. E. J. Gerstel, *The Byzantine Village Church: Observations on its Location and on Agricultural Aspects of its Program*.
10. – L. Safran, *The Art of Veneration: Saints and Villages in the Salento and the Mani*.
11. – M. Panayotidi, *Village Painting and the Question of Local « Workshops »*.
12. – A. Avraméa, *Les villages de Thessalie, de Grèce centrale et du Péloponnèse (V<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*.
13. – B. Callegher, *La circulation monétaire à Patras et dans les sites ruraux environnants (VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle)*.
14. – C. Gasparis, *Il Villaggio a Creta Veneziana (XIII-XV sec.)*.
15. – B. Pitarakis, *Témoignage des objets métalliques dans le village médiéval (X<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*.
16. – A. Dunn, *The Problem of the Early Byzantine Village in Eastern and Northern Macedonia*.
17. – J. Rosser, *Dark Age Settlements in Grevena, Greece (Southwestern Macedonia)*.
18. – J. Lefort, *Les villages de Macédoine orientale au Moyen Âge (X<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*.
19. – V. Kravari, *Le prénom des paysans en Macédoine orientale (X<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*.
20. – E. S. Georganteli, *L'espace rural dans la province de Rhodope ; le témoignage de la numismatique*.
21. – K. Moustakas, *Les registres ottomans les plus anciens comme source pour l'histoire byzantine tardive : le cas des villages de la région de Gynaïkokastron (Avret Hisar, Macédoine septentrionale)*.
22. – L. Maksimović, M. Popović, *Le village en Serbie médiévale*.
23. – R. Rašev, V. Dinčev, B. Borissov, *Le village byzantin sur le territoire de la Bulgarie contemporaine*.
24. – E. Popescu, *Le village en Scythie Mineure (Dobroudja) à l'époque proto-byzantine*.
25. – E. Oberländer-Tärnoveanu, *Les échanges dans le monde rural byzantin de l'est des Balkans (VI<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)*.
26. – A. Sazanov, *L'habitat rural de la rive occidentale du Bosphore Cimmérien aux III<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles de notre ère*.
27. – A. Aibabin, *On Byzantium's Northern border: the rural population of the mountainous Crimea in the 6th to 9th centuries*.
28. – K. Belke, *Das byzantinische Dorf in Zentralanatolien*.
29. – D. Kyritsès, K. Smyrlis, *Les villages du littoral Égéen de l'Asie Mineure au Moyen Âge*.

30. – M. Rautman, *The Villages of Byzantine Cyprus*.
31. – A.-M. Eddé, J.-P. Sodini, *Les villages de Syrie du Nord du VII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle*.
32. – M.-O. Rousset, C. Duvette, *L'élevage dans la steppe à l'époque byzantine : indices archéologiques*.
33. – T. Vorderstrasse, *Coin Circulation in Some Syrian Villages (5th-11th Centuries)*.
34. – A. Walmsley, *The village ascendant in Byzantine and early Islamic Jordan: socio-economic forces and cultural responses*.
35. – Y. Hirschfeld, *The expansion of rural settlement during the fourth-fifth Centuries CE in Palestine*.
36. – H. Gitler, D. Weisburd, *Coin finds from villages in Palestine during the Late Roman and Byzantine periods (A.D. 383-696/7): A Quantitative Examination of Monetary Distributions*.
37. – R. S. Bagnall, *Village and City: Geographies of Power in Byzantine Egypt*.
38. – J. G. Keenan, *Egyptian Villages in the 13th Century*. *Al-Nabulsi's Tarikh Al-Fayyum*.

T. C. LOUNGHIS et ALII, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 476 bis 565*. Bearbeitet von T. C. LOUNGHIS, B. BLYSIDU, St. LAMPAKES (Quellen und Studien zur Geschichte Zyperns 52). – Zyprisches Forschungszentrum, Nicosie 2005. 27 × 19 ; relié. 358 p.

Le volume comble le vide qui existait entre les deux ouvrages, parus à peu de distance, d'Otto Seeck (*Regesten der Kaiser und Päpste für die Jahre 311 bis 476 n. Chr. Vorarbeit zu einer Prosopographie der christlichen Kaiserzeit*, Stuttgart 1919) et de Franz Dölger (*Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453*. I, *Regesten von 565-1025*, Munich-Berlin 1924). Entre ces deux extrêmes s'écoule une durée de 90 ans (476-565). La période est marquée par de longs règnes, car elle connut seulement quatre empereurs : Zénon, Anastase, Justin et Justinien. La documentation est très riche, tant pour la quantité que pour la qualité : les auteurs dénombrent ici un total de 1 478 actes, une date précise peut être assignée à la plus grande partie, le texte est le plus souvent conservé. Il s'agit en particulier de documents législatifs, la majorité d'entre eux étant émis par l'empereur Justinien I<sup>er</sup>. De ce dernier et long règne de la période (527-565) datent plus des deux tiers des documents (958 sur 1 478), et presque la moitié des actes répertoriés (700 sur 1 478) appartiennent aux collections juridiques de Justinien (Codex et Nouvelles). La publication antérieure de la prosopographie correspondante dans les deux volumes de J. R. Martindale (*The Prosopography of the Later Roman Empire*. II, A.D. 395-527, Cambridge 1980 ; III, A.D. 527-641, Cambridge 1992) permet de vérifier et d'enrichir les données biographiques contenues dans les documents.

Le répertoire des actes est issu de la base de données d'histoire byzantine qui a été constituée à partir de 1994 au Centre national de la recherche scientifique d'Athènes. Dans l'introduction (p. 35-47), que précède une bibliographie détaillée (p. 11-34), sont présentés les principes de la compilation et exposées les questions générales de chronologie et de terminologie. Demeure le problème, que s'est posé tout compilateur de registres, des critères à appliquer dans l'établissement d'actes qui ne sont pas explicitement mentionnés, mais dont on peut déduire l'existence à partir de diverses sources. Une difficulté supplémentaire est entraînée ici par le passage progressif du latin au grec, le latin ayant été jusqu'à ce moment la langue commune des deux parties occidentale et orientale de l'empire. Les textes juridiques émis par Justinien, empereur

natif d'Occident, marquent cette transition ; ils témoignent de la montée du grec aux dépens du latin et de la correspondance entre les vocabulaires littéraires et juridiques des deux langues. Les auteurs ont établi un registre concis des actes de cette période et relevé l'essentiel de la bibliographie, qui est très abondante et souvent très technique, spécialement pour les documents juridiques de l'époque.

Adalberto MAINARDI (trad.), *Racconti di un pellegrino russo*. Introduzione di Antonio RIGO ; Traduzione, note e postfazione a cura di Adalberto MAINARDI, monaco di Bose (Spiritualità orientale). – Edizioni Qiqajon, Comunità di Bose, Magnano 2005. 20,5 × 14,5. 322 p. Prix : 19€.

Les *Récits d'un pèlerin russe* ont connu une large diffusion dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle dans le monde orthodoxe, puis dans toute la chrétienté. L'œuvre fut probablement composée par l'archimandrite Michail Kozlov, et les faits rapportés sont situés autour des années 1860. L'ouvrage fut publié à Kazan en 1881, mais les *Récits* 5 à 7, qui sont d'une facture différente, ne furent édités qu'en 1911. Une longue Postface (p. 273-302), suivie d'une bibliographie détaillée (p. 303-311), donne tous les renseignements sur l'histoire du texte.

Sous couvert des déplacements d'un pèlerin à travers la Russie, l'auteur entend introduire son lecteur à l'apprentissage de la prière du cœur. Muni d'une simple besace qui contient du pain et deux livres, la Bible et la traduction russe de la Philocalie (Dobrotoljubie), il décrit comment il accède et fait accéder les autres à la prière continue grâce aux méthodes de prière de l'hésychasme, dont les principaux inspirateurs sont Syméon le Nouveau Théologien, Nicéphore l'Hésychaste, Grégoire le Sinaïte et Grégoire Palamas. La prière continue, qui entretient la mémoire de Dieu, utilise d'abord la formule *Seigneur Jésus Christ aie pitié de moi*, puis la prière s'intériorise à force d'attention, et l'homme spirituel opère la descente de l'esprit dans le cœur grâce à une posture corporelle particulière et au contrôle de la respiration.

Aram MARDIROSIAN, *Le Livre des canons arméniens (Kanonagirk' hayoc')* *de Yovhannēs Awjnec'i. Église, droit et société en Arménie du iv<sup>e</sup> au viii<sup>e</sup> siècle* (Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium 606 – Subsidia 116). – Éditions Peeters, Leuven 2004. 24 × 16. xviii-711 p.

La conversion de l'Arménie au christianisme peut sans doute être placée en 311. La jeune Église devint l'institution primordiale du pays et une sorte d'Église nation, lorsque, au siècle suivant, en 428 précisément, la royauté fut abolie. À sa fondation, l'Église arménienne hérita de la législation chrétienne existante, elle participa aux développements dogmatiques ultérieurs jusqu'au concile de Chalcédoine et elle s'appropriait le corpus canonique des origines : les canons apostoliques, les canons des Pères, les décrets des trois premiers conciles œcuméniques et des synodes locaux. Après Chalcédoine, elle se rangea dans le camp monophysite, se séparant dès lors définitivement des Églises grecque et latine et poursuivant un développement propre de sa législation religieuse. Le recueil canonique du catholicos Yovhannēs III Awjnec'i (717-728), qui fut promulgué au synode de Duin en 719, contient 706 dispositions canoniques, issues de vingt-quatre sources ou auteurs différents, dont une quinzaine sont antérieurs à Chalcédoine et appartiennent donc à l'héritage commun de la chrétienté. Dès le lendemain du concile d'Éphèse, l'Arménie s'orienta vers le

monophysisme. Le synode de Šahapivan (444) allait marquer l'indépendance de l'Église arménienne et devenir le creuset d'une législation religieuse originale et autonome.

L'ouvrage est divisé en deux parties : I. De Grigor l'Illuminateur au synode de Šahapivan : la genèse (p. 41-251) ; II. Du synode de Šahapivan au *Livre des canons* : réformes et progrès (p. 253-500). Suivent deux longs excursus (p. 501-625), qui marquent deux étapes de l'élaboration du recueil canonique avant la compilation de Yovhannēs Awjnec'i : Le Corpus de Šahapivan (444), Le Corpus de Yovhannēs Mayragomec'i (première moitié du 7<sup>e</sup> s.). La législation canonique reflétant la vie ecclésiastique et sociale du pays, c'est une histoire complète de l'Arménie qui est parcourue à travers les textes juridiques, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage.

Jean-Marie MARTIN, *Guerre, accords et frontières en Italie méridionale pendant le haut Moyen Âge*. *Pacta de Liburia, Divisio principatus Beneventani et autres actes* (Sources et documents d'histoire du Moyen Âge 7). – École française de Rome, Rome 2005. 24 × 17. 257 p.

Voici la liste des actes concernant la principauté de Bénévent et le duché de Naples qui sont réédités dans le volume : 1. *Capitulare* (784 ?), 2. *Capitulare* (784-787 in. ?), 3. *Præceptum promissionis iuratum sive capitulare* (836), 4. *Præceptum concessionis sive capitulare* (848-849 ?), 5. *Instrumentum pacis iuratum sive capitulare* (936-940), 6. *Chartula repromissionis* (1029), 7. *Præceptum donationis treugue et pacis* (1129). Les quatre premiers émanent des princes de Bénévent (Arichis II, Sicard et Radelchis I<sup>er</sup>), les trois derniers des ducs de Naples (Jean III, Serge IV et Serge VII). Les textes n<sup>o</sup> 1, 2, 3 et 5 sont connus sous l'appellation de *pacta de Liburia* – la Liburie étant la partie septentrionale du duché de Naples –, et le texte n<sup>o</sup> 4 est connu sous l'appellation de *Divisio principatus Beneventani*. D'où le sous-titre de l'ouvrage.

Les textes sont présentés en édition diplomatique à la fin du volume (p. 177-228), après avoir été analysés et replacés dans le contexte historique et administratif, en cinq chapitres successifs, dont voici les titres : I. Les textes ; II. *Militia et exercitus*. Les institutions militaires du duché de Naples et de la *Longobardia minor* ; III. Naples et ses voisins. Étude chronologique ; IV. Les régions frontalières du duché de Naples et leurs institutions militaires ; V. Frontières et relations transfrontalières.

Deborah MAUSKOPF DELIYANNIS, *Agnelli Ravennatis Liber Pontificalis Ecclesiae Ravennatis*, cura et studio Deborah MAUSKOPF DELIYANNIS (Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis 199). – Brepols Publishers, Turnhout 2006. 24,5 × 15,5. 391 p.

Inspiré dans sa facture par le *Liber Pontificalis* romain, le répertoire des archevêques de Ravenne dressé par Agnellus couvre les sept premiers siècles de l'Église et de la métropole de Ravenne, depuis Apollinaire, qu'on peut placer avec vraisemblance vers la fin du 2<sup>e</sup> siècle, jusqu'à Georges, qui fut titulaire du siège jusque vers le milieu du 9<sup>e</sup> siècle. C'est à la même époque qu'Agnellus composa son ouvrage, qui était destiné à revendiquer l'autonomie du siège ravennate devant les prétentions de Rome, à un moment où Ravenne avait perdu l'éclat politique et culturel qu'elle avait connu comme capitale de l'Empire romain d'Occident ou de l'exarchat des possessions byzantines en Italie aux 5<sup>e</sup>-7<sup>e</sup> siècles. L'ouvrage d'Agnellus présente, en autant

de parties distinctes, la série des titulaires de Ravenne (réduits de quarante-neuf à quarante-six en l'état actuel du manuscrit de base) ; il trouve sa richesse et son originalité dans l'emprunt à divers genres littéraires (biographie, hagiographie, sermon), l'abondance des anecdotes, le souci de décrire l'histoire et la décoration des monuments.

Le texte a été peu diffusé et il est conservé en totalité dans un seul manuscrit, l'*Estensis latinus* 371, qui date de la première moitié du 15<sup>e</sup> siècle. Un second manuscrit, le *Vaticanus latinus* 5834, qui dérive du même modèle que l'*Estensis* et qui fut copié au siècle suivant, ne conserve que le premier tiers du texte. L'apparat critique fait également appel, pour les passages en cause, à la tradition manuscrite des Vies de deux titulaires du siège, les saints Sévère et Pierre Chrysologue (milieu du 4<sup>e</sup> et du 5<sup>e</sup> siècle respectivement), qui ont été extraites de l'ouvrage d'Agnellus et dont des manuscrits bien plus anciens que l'*Estensis* ont été conservés. L'édition du texte (p. 137-357) est précédée d'une longue introduction (p. 7-121), qui éclaire la genèse et les particularités du texte et qui contient en particulier un utile tableau récapitulatif des évêques de Ravenne (p. 114-115).

Carlo Maria MAZZUCCHI e Cesare PASINI (éd.), *Nuove ricerche sui manoscritti greci dell'Ambrosiana*. Atti del Convegno. Milano, 5-6 giugno 2003. A cura di Carlo Maria MAZZUCCHI e Cesare PASINI (Bibliotheca erudita. Studi e documenti di storia e filologia 24). – V&P Università, Milan 2004. 22 × 16. xi-450 p. Prix : 45 €.

Dans une brève introduction (p. ix-xi), Cesare Pasini évoque le IV<sup>e</sup> centenaire de l'Ambrosienne, dont il est le vice-préfet : le fonds fut constitué par les soins du cardinal de Milan Federico Borromeo dans la première décennie du 17<sup>e</sup> siècle. Le colloque réuni à Milan en 2003 annonce cet anniversaire ; les communications qui y furent données sont réunies ici et elles portent uniformément sur certaines pièces caractéristiques de ce riche fonds, comme le montre la simple mention des titres.

1. – Stefano Serventi, Il copista Giovanni, Lapo da Castiglionchio il Giovane e Francesco Filelfo nel codice Ambros. E 8 sup.
2. – Annaclara Cataldi Palau, Manoscritti greco-latini dell'Italia meridionale. Un nuovo Salterio vergato da Romano di Ullano.
3. – Gianluca Turco, Un antico elenco di manoscritti greci ambrosiani. L'Ambr. X 289 inf., ff. 110-141.
4. – Francesco D'Aiuto, Un ramo italogreco nella tradizione manoscritta del «Menologio Imperiale»? Riflessioni in margine a testimoni ambrosiani.
5. – Xavier Lequeux, L'apport des manuscrits grecs de l'Ambrosienne dans les «Acta Sanctorum».
6. – Santo Lucà, L'apporto dell'Italia meridionale alla costituzione del fondo greco dell'Ambrosiana.
7. – Véronique Somers, Les Grégoire de Nazianze de l'Ambrosienne.
8. – Paul Géhin, Évagre le Pontique dans un recueil de mélanges grammaticaux du fonds Pinelli, l'Ambr. C 69 sup.
9. – Luisa Palla, «Folia antiquissima, quibus Ilias obtegebatur». Materiali per una storia dell'«Ilias picta» ambrosiana.
10. – Matteo Monaco, Il codice Ambr. M 82 sup. di Plutarco.
11. – Emmanuèle Caire et Sylvie Pittia, La deuxième décade des «Antiquités romaines» de Denys d'Halicarnasse dans les Ambr. Q 13 sup. et A 80 sup.

Yiannis E. MEIMARIS and Kalliope I. KRITIKAKOU-NIKOLAROPOULOU, *Inscriptions from Palaestina Tertia*. Vol. Ia, *The Greek Inscriptions from Ghor Es-Safi (Byzantine Zoora)* (Μελετήματα 41). – Research Centre for Greek and Roman Antiquity. National Hellenic Research Foundation, Athènes 2005 (Diffusion De Boccard). 29 × 21. xviii-442 p., 71 pl. en noir et blanc et 14 pl. en couleur.

Des fouilles opérées à Ghor es-Safi en Jordanie ont mis au jour un trésor épigraphique : un ensemble de 341 pierres tombales, dont les trois quarts sont datées et ont été inscrites entre 309 et 591, la plus grande partie au cours du 5<sup>e</sup> siècle (n° 80-252). Le cimetière chrétien appartenait à la ville byzantine de Zoora, située au sud-est de la mer Morte ; elle figure sur la mosaïque de Madaba et abritait un siège épiscopal.

Une longue introduction (p. 1-86) expose les caractéristiques principales des inscriptions : signes et symboles employés dans la décoration des tombes, formulaires d'inhumation, relevé des noms des morts et analyse des origines, relevé des offices et des professions, âge des morts, systèmes de datation utilisés, étude de la langue (confusions phonétiques, vocaliques en particulier, morphologie et syntaxe), paléographie (écritures, abréviations, ligatures, chiffres). Suivent les notices dont bénéficie chacune des 341 tombes, classées selon l'ordre chronologique et présentées selon un schéma uniforme : description de la pierre tombale, bibliographie (inexistante, puisqu'il s'agit d'inédits, à l'exception des quatre pièces préalablement édités : n° 18, 56, 59, 201), date, transcription et traduction du texte de l'inscription, apparat critique, commentaire. Toutes les inscriptions sont reproduites sur les planches finales du volume. Apparaît ainsi une population locale d'origine sémitique pour le plus grand nombre, avec un personnel ecclésiastique bien représenté, dont un évêque et quatre diaconesses. L'échantillon présente quelques cas remarquables de longévité. Quant à la cause du décès, elle n'est indiquée que pour les trois victimes du tremblement de terre du 18 mai 363.

John MEYENDORFF, *Lo scisma tra Roma e Costantinopoli*. Introduzione di Antonio RIGO (Spiritualità orientale). – Edizioni Qiqajon, Comunità di Bose, Magnano 2005. 20,5 × 14,5. 150 p. Prix : 11 €.

Après une brève présentation de la figure de Jean Meyendorff (1926-1992), l'éditeur traduit quelques-uns de ses exposés les plus caractéristiques sur la séparation et les rivalités entre les Églises d'Orient et d'Occident. À l'exception du n° IV, ils sont tirés de l'ouvrage intitulé *Rome, Constantinople, Moscow: Historical and Theological Studies* (Crestwood 1996). Voici les titres de ces exposés :

- I. – Roma e Costantinopoli.
- II. – Bisanzio, centro del pensiero teologico nell'Oriente cristiano.
- III. – Due visioni della Chiesa. Oriente e Occidente alla vigilia dell'epoca moderna.
- IV. – Crisi ideologiche a Bisanzio dal 1071 al 1261.
- V. – La teologia nel XIII secolo. Contrasti metodologici.
- VI. – A Firenze ci fu un incontro tra Oriente e Occidente?

Brigitte MONDRAIN (éd.), *Lire et écrire à Byzance*. XX<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines. 19-25 août 2001. Table ronde (Monographies 19). – Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, Paris 2006. 24 × 17,5. 194 p. Prix : 30 €.

Dédié à Jean Irigoien, le maître récemment décédé, le volume contient les communications d'une Table ronde tenue au 20<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines. Dans l'introduction, l'éditrice constate que les représentations byzantines évoquant des copistes ou des lecteurs devant leur manuscrit ou leur livre sont rares, l'évangéliste copiste étant sans doute l'image la plus familière, et elle résume ensuite le contenu des communications, dont voici les titres.

*Lire et écrire : la pratique des copistes*

1. – Jean Irigoien, Un cas particulier de copie : la translittération.
2. – Ernst Gamillscheg, Lesehilfen in griechischen Handschriften.
3. – Erich Lamberz, Georgios Bullotes, Michael Klostomalles und die byzantinische Kaiserkanzlei unter Andronikos II. und Andronikos III. in den Jahren 1298-1329. [avec 16 planches]

*Apprentissage et diffusion de la lecture et de l'écriture dans la société byzantine*

4. – Bernard Flusin, Un lettré byzantin au XII<sup>e</sup> siècle : Jean Mésaritès.
5. – Athanasios Markopoulos, De la structure de l'école byzantine. Le maître, les livres et le processus éducatif.
6. – Guglielmo Cavallo, Alfabetismi e lettura a Bisanzio.

*Écrire et lire au miroir des textes littéraires*

7. – Vincent Déroche, Écriture, lecture et monachisme à la haute époque byzantine.
8. – Panagiotis A. Agapitos, Writing, reading and reciting (in) Byzantine erotic fiction.

Laurence MOULINIER et ALII (éd.), *La Juste Mesure. Quantifier, évaluer, mesurer, entre Orient et Occident (VIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)*. Sous la direction de Laurence MOULINIER, Line SALLMANN, Catherine VERNA, Nicolas WEILL-PAROT (Temps et Espaces). – Presses Universitaires de Vincennes, Saint-Denis 2005. 22 × 13,5. 200 p. Prix : 22 €.

Tous les échanges exigent la référence à des unités de mesure pour repérer les choses et les êtres dans l'espace ou leur attribuer une étendue et une valeur. La connaissance et le commerce ont utilisé la mesure dans toutes leurs démarches, et les systèmes ont varié selon les civilisations. Le présent volume donne un certain nombre d'exemples qui concernent diverses périodes historiques et diverses aires géographiques. On se bornera à citer les deux études qui pourront intéresser le byzantiniste :

1. – Jacques Lefort, Mesure fiscale de la terre à Byzance (p. 23-33).
2. – Stéphane Yerasimos, Mesures d'espace ottomanes (p. 49-56).

Théodôros St. ΝΙΚΟΛΑΟΥ, *Πληθωνικά*. – Εκδόσεις Βάνια, Thessalonique 2005. 24 × 17. 275 p.

La partie centrale (p. 83-191) de ce volume de réimpressions est occupée par une 3<sup>e</sup> édition (τρίτη έκδοσις βελτιωμένη) de l'ouvrage suivant : *Αί περί Πολιτείας και Δικαίου ιδέαι του Γ. Πλήθωνος Γεμιστου* (recension des première et deuxième éditions dans la *REB* 34, 1976, p. 359 ; 48, 1990, p. 333-334). Précède un article traitant de la parenté qui lie le système de Pléthon à Zoroastre (Ὁ Ζωροάστρης εἰς τὸ φιλοσοφικὸν σύστημα τοῦ Γ. Γεμιστοῦ Πλήθωνος, *EEBS* 38, 1971, p. 297-341). Le volume est clos par quelques brèves contributions à l'état des études sur Pléthon (p. 193-237), une bibliographie (p. 243-261) et des index (p. 263-272).

*Orients. Jérusalem - Constantinople. Du document à la recherche.* 10<sup>ème</sup> anniversaire de la Bibliothèque Jean de Vernon. BOSEB - IFEB. – Institut Catholique de Paris, Paris 2005. 30 × 21. 36 p. Prix : 10 €.

À l'occasion du 10<sup>ème</sup> anniversaire de la bibliothèque Jean de Vernon, qui fut inaugurée le 23 janvier 1995 et qui regroupe, à l'Institut catholique de Paris, les deux bibliothèques de la BOSEB (Bibliothèque œcuménique et scientifique d'Études bibliques) et de l'IFEB (Institut français d'Études byzantines), fut organisée une exposition destinée à faire connaître et à mettre en valeur le contenu de la bibliothèque. À côté des trésors de bibliophilie empruntés à l'une et à l'autre bibliothèque, l'exposition présentait, grâce à l'apport du Musée Bible et Terre sainte de l'Institut catholique, des objets archéologiques de grande valeur (tablettes sumériennes, jarre provenant de Qumran, fragment du livre des Psaumes faisant partie du lot de manuscrits de Qumran, etc.).

Parallèlement à l'exposition a été organisée une série de conférences, tenues par les responsables de la bibliothèque ou par des chercheurs qui utilisent les fonds qui y sont conservés. La plupart de ces conférences ont été regroupées dans un dossier qui reprend l'intitulé de l'exposition (*Orients : Jérusalem et Constantinople. Du document à la recherche.* 10<sup>ème</sup> anniversaire de la Bibliothèque Jean de Vernon, 10-15 octobre 2005, Institut Catholique de Paris) et qui a été publié dans la Revue de l'Institut Catholique de Paris (*Transversalités*, n° 97, Janvier-mars 2006, p. 139-208). Voici la liste des annonces et communications qui composent ce dossier et qui concernent aussi bien la BOSEB que l'IFEB :

1. – Martine Steward, Avant-propos, p. 141.
2. – Vassa Conticello, Introduction, p. 142.
3. – Marguerite Harl, La Bible grecque et les Pères de l'Église, p. 145.
4. – Jacques Briend, Bible et archéologie, p. 157.
5. – Claude Tassin, Qumrân : quel état de la recherche ?, p. 160.
6. – Gilles Gorre, L'interprétation des sources privées de l'Égypte lagide, p. 168.
7. – Declan Hurley, Les interrogations dans le livre de Job, p. 173.
8. – Albert Failler, Histoire de la Bibliothèque de l'IFEB, p. 182.
9. – Jean-Pierre Grélois, Voyages et voyageurs à Constantinople, p. 188.
10. – Marie-Hélène Blanchet, Les éditions anciennes de textes byzantins (xvii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles) et leur utilisation dans la recherche actuelle, p. 195.
11. – Niki Papailiaki, Catholiques et Orthodoxes sur l'île de Chio aux xvii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècles, p. 201.

Stefano PALMIERI (éd.), *I fascicoli della Cancelleria Angioina ricostruiti dagli archivisti napoletani. II, Le inchieste di Carlo I in Basilicata (1273-1279).* A cura di Stefano PALMIERI (Testi e documenti di storia napoletana pubblicati dall'Accademia Pontaniana. Serie III). – Accademia Pontaniana, Napoli 2004. 25 × 18. xv-379 p.

Les documents reproduits dans l'édition concernent uniquement la délimitation des propriétés et l'identification des propriétaires opérées sur l'ordre de Charles I<sup>er</sup> d'Anjou dans la province de la Basilicate au cours de trois enquêtes menées respectivement en 1273-1274, 1277 et 1278-1279. Ils ne contiennent aucune information sur les relations extérieures de l'État de Naples, par exemple avec l'Empire byzantin.

Thanasès N. PΑΡΑΘΑΝΑΣΙΟΥ, *Κανόνες καὶ Ἐλευθερία. Canons and Freedom. Canons et Liberté ('Ο 108ος κανόνας τῆς Καρθαγένης - The 108th Canon of Carthage)* (Νομοκανονική Βιβλιοθήκη 15). – Éditions Épektasis, Katérini 2005. 20,5 × 14 ; relié. 188 p.

L'auteur publie dans une triple version (grecque, anglaise et française) une étude qui traite de la liberté religieuse et qui parut à l'origine dans la revue de la *Diaconie apostolique* de l'Église de Grèce. Il montre que le canon 108 du synode de Carthage concluant que « chacun sera libre de faire profession de christianisme » n'émet pas une loi générale de liberté de conscience et de culte, telle qu'elle s'est progressivement établie dans le monde moderne dans le sillage de la liberté individuelle et de l'autonomie personnelle. Le décret synodal constitue plutôt une notice historique, qui décrit la fin de la crise donatiste obtenue grâce à la concession aux hérétiques d'une certaine tolérance religieuse, même si l'édit notifié en 409 fut aboli dès l'année suivante. Les canonistes qui y ont vu la naissance du principe de liberté religieuse ont donc manqué de perspective historique.

Grigorios D. PΑΡΑΘΟΜΑΣ, *La réception nomocanonique du Monachisme (2<sup>e</sup>-7<sup>e</sup> siècles). (Comment le monachisme fut confirmé par les canons de l'Église et les lois de l'Empire)*. Préface de Jean GAUDEMET (Νομοκανονική Βιβλιοθήκη 14). – Éditions Épektasis, Katérini 2004. 20,5 × 14 ; relié. 496 p.

Grigorios D. PΑΡΑΘΟΜΑΣ, *Κανονικὰ ἄμορφα (Δοκίμια κανονικῆς οἰκονομίας)* (Νομοκανονική Βιβλιοθήκη 19). – Éditions Épektasis, Katérini 2006. 20,5 × 14 ; relié. 317 p.

Le premier ouvrage est consacré au monachisme et aux cadres juridiques qui réglementent son institution et son développement dans l'Empire byzantin et qui sont fixés progressivement par le droit ecclésiastique et la législation civile. L'auteur rassemble les divers décrets conciliaires (conciles œcuméniques, synodes locaux, canons des Pères) et lois civiles (*Codex Theodosianus*, *Codex Justinianus* et surtout *Novelles* de Justinien) qui commandent la vie monastique et la fondation des monastères entre le 2<sup>e</sup> et le 7<sup>e</sup> siècle. C'est la première partie de l'ouvrage (p. 39-148). Dans la deuxième partie (p. 149-322) sont examinés quelques points précis de ce droit monastique : les formes de la vie monastique, les moines membres du laïc et non du clergé, le noviciat et la tonsure, l'élection et le rôle de l'higoumène, les monastères doubles, la juridiction épiscopale sur le monastère, le monachisme et l'esclavage, le monachisme et le mariage, les biens des moines et les possessions des monastères. Une troisième partie (p. 351-405) est consacrée à l'œuvre canonique de Jean Gaudemet (1908-2001), qui dirigea les travaux de l'auteur. Le volume est clos par une série d'Annexes (p. 407-484), dont un utile Glossaire canonico-monastique commençant par le mot « Acolyte », auquel l'auteur veut à tort assigner comme origine, en vertu d'une imaginaire rétroversion, le grec ἀκόλυτος. En fait, le mot provient bien du grec ἀκόλουθος, à travers la transcription latine *acoluthus*, qui aboutit à *acolytus*.

Dans le second ouvrage, l'auteur a rassemblé sept contributions en langue grecque, déjà publiées, à l'occasion dans une version française ou anglaise, et parues pour la plupart récemment (2003-2005). Ces études portent sur l'adaptation de

l'Église orthodoxe, grecque en particulier, au monde moderne de la globalisation et de la multiculturalité : le sous-titre (*Essais d'économie canonique*) indique que la solution est cherchée dans la ligne de l'économie ecclésiastique. Voici les questions successivement traitées : De l'Église impériale et nationale à une Église immergée dans la multiculturalité (I), L'Église nationale et l'autocéphalie (II), Les problèmes de juridiction entre Église locale et diaspora (III), L'entrée dans l'ère post-ecclésiale (IV), La juridiction du patriarche œcuménique de Constantinople et ses diverses modalités (V), Le mariage mixte et la conversion d'adultes (VI), Sur quelques problèmes actuels de l'Église orthodoxe (VII).

István PERCZEL et ALII (éd.), *The Eucharist in Theology and Philosophy. Issues of Doctrinal History in East and West from the Patristic Age to the Reformation*. Edited by István PERCZEL, Réka FORRAI and György GERÉBY (Ancient and Medieval Philosophy. Series 135). – Leuven University Press, Leuven 2005. 24 × 17 ; relié. xxvii-474 p.

Les communications proviennent d'une conférence qui s'est tenue à l'automne 2000 à l'abbaye de Tihany près du lac Balaton et qui était organisée conjointement par divers centres européens d'études théologiques et médiévales. Voici les titres des quinze contributions.

#### *I. Patristica*

1. – Theresia Hainthaler, Perspectives on the Eucharist in the Nestorian Controversy.
2. – Patrick T. R. Gray, From Eucharist to Christology: The Life-giving Body of Christ in Cyril of Alexandria, Eutyches and Julian of Halicarnassus.
3. – Ysabel de Andia, *La très divine Cène... archisymbole de tout sacrement* (EH 428B). Symbole et eucharistie chez Denys l'Aréopagite et dans la tradition antiochienne.
4. – Michel van Esbroeck, L'implication eucharistique dans le milieu antichalcédonien.
5. – Boghos Levon Zekiyan, La relation entre le sacrifice et la communion dans la théologie de Hovhan Mandakouni.

#### *II. Byzantina*

6. – Ildikó Csepregi, Mysteries for the Uninitiated. The Role and Symbolism of the Eucharist in Miraculous Dream Healing.
7. – István Perczel, The Bread, the Wine and the Immaterial Body: Saint Symeon the New Theologian on the Eucharistic Mysteries.
8. – Vasilios Grolimund, Die Entwicklung der Theologie der Eucharistie in Byzanz von 1054-1453.
9. – Andrew Louth, The Eucharist and Hesychasm, with Special Reference to Theophanes III, Metropolitan of Nicaea.

#### *III. Occidentalia*

10. – Georgi Kapriev, Die Eucharistie-Diskussion im lateinischen Mittelalter und Ihre Inkommensurabilität mit der Östlichen Tradition.
11. – Paul J. J. M. Bakker, Durandus of Saint-Pourçain on Eucharistic Presence.
12. – Zénon Kaluza, Le prêtre et ses mains.

#### *IV. Liturgica et Theologica*

13. – Andrew Palmer, The Fourth-Century Liturgy of Edessa Reflected in Ephraim's *Madroshe* 4 and 5 on Faith.

14. – Baby Varghese, The Theological Significance of the *Epiklesis* in the Liturgy of Saint James.

15. – Edward Yarnold, Transsubstantiation.

Les communications sont suivies d'une bibliographie détaillée sur l'Eucharistie (p. 395-451), qui relève d'une part les sources principales et d'autre part les études les plus importantes.

Inmaculada PÉREZ-MARTÍN – Pedro BÁDENAS DE LA PEÑA (éd.), *Bizancio y la Península Ibérica. De la Antigüedad tardía a la Edad Moderna* (Nueva Roma 24). – Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid 2004. 24 × 17. XIX-542 p.

Dans sa Présentation (p. IX-XVIII), P. Bádenas de la Peña énumère d'une part le réseau de convergences que l'histoire a tissé autour de la Méditerranée entre l'Espagne et l'Empire byzantin, de manière ponctuelle d'ailleurs et sans aucune continuité, et montre d'autre part comment la recherche espagnole a su, en peu d'années, former une équipe de spécialistes en pourvoyant en suffisance chacun des champs de travail que l'histoire a délimités. Voici les titres de ces vingt études, qui sont rangées approximativement dans l'ordre chronologique des faits évoqués.

1. – Mar Marcos, Aelia Flavia Flaccila, primera emperatriz de Bizancio (379-386 d.C.). Propaganda cristiana e ideología imperial en Constantinopla.
2. – Pablo C. Díaz, En tierra de nadie: visigodos frente a bizantinos. Reflexiones sobre la frontera.
3. – Darío Bernal Casasola, Bizancio en España desde la perspectiva arqueológica. Balance de una década de investigaciones.
4. – Javier Arce, Ceremonial visigodo/ceremonial «bizantino»: un tópico historiográfico.
5. – Margarita Vallejo Girvés, El exilio bizantino: Hispania y el Mediterráneo occidental (siglos V-VII).
6. – Sofía Torallas Tovar, El hábito monástico oriental y su adaptación en Hispania.
7. – Francisco María Fernández Jiménez, Influencias y contactos entre la liturgia hispana y las liturgias orientales bizantina, alejandrina y antioquena.
8. – Juan Signes Codoñer, Bizancio y al-Ándalus en los siglos IX y X.
9. – Luis A. García Moreno, Elementos de tradición bizantina en dos *Vidas de Mahoma* mozárabes.
10. – Pedro Bádenas de la Peña, El poema de *Diyeñís Acríta* y la épica castellana.
11. – Peter Schreiner, Juan Escilitzes y España. Un códice desconocido en Sofía.
12. – Ernest Marcos Hierro, Bizancio en el imaginario político de la Corona de Aragón.
13. – Daniel Duran i Duelt, El comercio entre España y Bizancio en los siglos XIII al XV.
14. – José Simón Palmer, Las Vidas de los monjes del Atos como fuentes sobre las campañas catalanas en el Monte Santo (1307-1309).
15. – Eusebi Ayensa Prat, El recuerdo de Leonor de Aragón, reina de Chipre, en la literatura y el folclore de Valls.
16. – Antonio Bravo García, La imagen de Bizancio en los viajeros medievales españoles. Notas para un nuevo comentario a sus relatos (I).
17. – Chryssa Maltezou, Bisanzio dopo Bisanzio e gli Spagnoli.

18. – José M. Floristán, El emperador y la herencia política bizantina (1519-1558): ¿Καρόλος Ε΄ βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων?  
 19. – Miguel Cortés Arrese, Tras los pasos del arte bizantino en España.  
 20. – Patricia Varona Codeso, Bizancio y la cultura española (1870-1936).

Agostino PERTUSI, *Bisanzio e i Turchi nella cultura del Rinascimento e del Barocco*. Tre saggi di Agostino PERTUSI, a cura di Carlo Maria MAZZUCCHI (Bibliotheca erudita. Studi e documenti di storia e filologia 25). – V&P Università, Milan 2004. 22 × 16. xxv-232 p. Prix : 27 €.

Le volume contient la reproduction des trois essais suivants d'Agostino Pertusi, dont les titres traduisent bien la matière et le contenu :

I. – *Storiografia umanistica e mondo bizantino* (p. 3-111). Parue en 1967 à Palerme dans la collection de l'Institut byzantin (Istituto siciliano di studi bizantini e neoellenici. Quaderni 5), l'étude porte sur le traitement de l'histoire byzantine par les humanistes de la Renaissance.

II. – *Premières études en Occident sur l'origine et la puissance des Turcs* (p. 113-170). Seconde mouture d'une étude parue auparavant en langue italienne dans les *Studi veneziani* (tome 12, 1970, p. 465-552), l'article fut publié dans le *Bulletin de l'Association internationale d'études sud-est européennes* (tome 10, 1972, p. 49-94).

III. – *I drammi di soggetto bizantino e turco nel teatro europeo e veneziano dalla fine del sec. xvi all'inizio del sec. xviii* (p. 171-209). C'est la version italienne originale d'une conférence qui fut prononcée le 17 mars 1967 à l'université de Thessalonique et dont une version grecque fut publiée dans la revue *Ἑλληνικά* (tome 22, 1969, p. 341-369).

Dans la Présentation de l'ouvrage, l'éditeur souligne l'actualité des études qui portent sur les relations de la Turquie avec l'Europe ; suit un portrait d'Agostino Pertusi saisi dans son cadre familial par la plume de sa fille. L'ouvrage se clôt sur les indispensables index (p. 211-232), qui servent à repérer les matières traitées.

Maria POLITÈ – Éléènè PAPPÀ, *Κατάλογος έκθεσης χειρογράφων Γενναδείου Βιβλιοθήκης*. Συντονισμός - Επιμέλεια : Μαρία Πολίτη - Ελένη Παππά (Ταξίδι στον κόσμο των χειρογράφων). – Ελληνική Παλαιογραφική Εταιρεία, Athènes 2004. 19 × 13,5. 128 p., 45 pl.

Outre son prestigieux fonds d'imprimés, la Bibliothèque athénienne du Gennadeion possède aussi une collection de manuscrits grecs, qui fut constituée pour la plus grande partie par Jean Gennadios (1844-1932) et son père et qui fut enrichie plus tard par divers donateurs. Les manuscrits les plus précieux, soit une cinquantaine sur un total d'environ trois cents, ont fait l'objet de l'exposition à laquelle le présent volume a servi de catalogue. Chaque pièce est datée et décrite de manière rapide certes, mais précise néanmoins. Les planches permettent une première vérification de l'écriture ou de l'ornementation. Pour l'ensemble, on a affaire à des copies de la Renaissance acquises par les Gennadios sur le marché londonien, avec le lot habituel de textes scripturaires, philosophiques, patristiques et liturgiques, de mathémataria ou encore de recueils musicaux. Le catalogue général qui est en préparation aura néanmoins toute son utilité.

Signalons les deux manuscrits datés les plus anciens. D'abord un évangélaire qui remonte à l'année 1226 (*Gennad.* 1.5 : n° 3, p. 25-28 et pl. 5-6) et qui fut copié par

Basile Mélitèniôtès à Césarée. Il est bien connu et a été largement étudié. Le second manuscrit garde par contre son air de nouveauté ; il s'agit aussi d'un évangélaire, qui date du siècle suivant (*Gennad.* 1.6 : n° 1, p. 21-23 et pl. 1-2) et dont les enluminures sont connues grâce aux historiens de l'art. Mais le précieux colophon du folio 80 semble édité ici en son entier pour la première fois : la copie est datée du mardi 24 juin de l'année 6823, indiction 13, c'est-à-dire de 1315, le synchronisme se révélant parfait ; elle est due à Manuel Agiasès, un nom qui n'est enregistré à ce jour ni dans les recueils de prosopographie ni dans les répertoires de copistes.

John H. PRYOR (éd.), *Logistics of Warfare in the Age of the Crusades. Proceedings of a Workshop held at the Centre for Medieval Studies, University of Sydney, 30 September to 4 October 2002.* – Ashgate, Aldershot 2006. 23 × 15,5 ; relié. xxxii-365 p.

Les communications ont été données au cours d'un Atelier organisé à Sydney à l'automne 2002 pour traiter de la logistique militaire et navale mise en place par les croisés. C'est un sujet qui a été peu traité dans son ensemble malgré son importance et la nouveauté qu'ont représentée ces expéditions originales. L'éditeur des contributions donne un intéressant condensé de l'ensemble des exposés dans le dernier chapitre, passant en revue les diverses questions : importance des effectifs, réserves alimentaires, état des routes et choix des itinéraires, transport maritime des hommes et des chevaux, escales et installations portuaires. Voici les titres des communications :

1. – John H. Pryor, Introduction: modelling Bohemond's march to Thessalonikē.
2. – Reuven Amitai, The logistics of the Mongol-Mamlūk war, with special reference to the battle of Wādī 'l-Khaznadār, 1299 C. E.
3. – Bernard S. Bachrach, Crusader logistics: from victory at Nicaea to resupply at Dorylaion.
4. – John E. Dotson, Ship types and fleet composition at Genoa and Venice in the early thirteenth century.
5. – John France, Logistics and the Second Crusade.
6. – Ruthy Gertwagen, Harbours and facilities along the eastern Mediterranean sea lanes to *Outremer*.
7. – Charles R. Glasheen, Provisioning Peter the Hermit: from Cologne to Constantinople, 1096.
8. – John Haldon, Roads and communications in the Byzantine Empire: wagons, horses, and supplies.
9. – Benjamin Z. Kedar, Reflections on maps, Crusading, and logistics.
10. – Yaacov Lev, Infantry in Muslim armies during the Crusades.
11. – Thomas F. Madden, Food and the Fourth Crusade: a new approach to the "Diversion Question".
12. – Alan V. Murray, Money and logistics in the forces of the First Crusade: coinage, bullion, service, and supply, 1096-99.
13. – Richard W. Unger, The Northern Crusaders: the logistics of English and other Northern Crusader fleets.
14. – John H. Pryor, Digest.

Jan Olof ROSENQVIST (éd.), *Interaction and Isolation in Late Byzantine Culture*. Papers Read at a Colloquium Held at the Swedish Research Institute in Istanbul, 1-5 December, 1999. Edited by Jan Olof ROSENQVIST (Swedish Research Institute in Istanbul. Transactions 13). – Stockholm 2004. 28 × 18. 169 p.

Le colloque a pour thème l'ambivalence croissante qui caractérise les derniers siècles de l'Empire byzantin : d'une part le recul de la force politique et économique d'un pays réduit à sa capitale, d'autre part le rayonnement et l'enrichissement de la culture littéraire et artistique. Divers thèmes de cette renaissance sont abordés dans les neuf communications qui sont reproduites dans l'ouvrage et dont la substance est clairement indiquée par les titres. Les voici.

1. – Bente Kiilerich, Aesthetic Aspects of Palaiologan Art in Constantinople: Some Problems.
2. – Øystein Hjort, "Oddities" and "Refinements": Aspects of Architecture, Space and Narrative in the Mosaics of Kariye Camii.
3. – Karin Hult, Theodore Metochites as a Literary Critic.
4. – René Gothóni, Mount Athos During the Last Centuries of Byzantium.
5. – Hjalmar Torp, A Consideration of the Wall-Paintings of the Metropolis at Mistra.
6. – Siri Sande, The Petropigi Fortress: A Late Byzantine and Early Ottoman *Statio* on the Via Egnatia.
7. – Ewa Balicka-Witakowska, The Holy Face of Edessa on the Frame of the *Volto Santo* of Genoa: the Literary and Pictorial Sources.
8. – Börje Bydén, "Strangle Them with These Meshes of Syllogisms!": Latin Philosophy in Greek Translations of the Thirteenth Century.
9. – Christian Troelsgård, Tradition and Transformation in Late Byzantine and Post-Byzantine Chant.

Marvin C. Ross, *Catalogue of the Byzantine and Early Mediaeval Antiquities in the Dumbarton Oaks Collection*. Volume II, *Jewelry, Enamels, and Art of the Migration Period*, by Marvin C. Ross [2<sup>e</sup> édition], with an Addendum by Susan A. BOYD and Stephen R. ZWIRN (Dumbarton Oaks Catalogues. Byzantine and Early Mediaeval Antiquities in the Dumbarton Oaks Collection). – Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington D.C. 2005. 30 × 22 ; relié. xvii-274 p., pl. A-M en couleur, pl. I-CXXXIV en noir et blanc.

La première édition, depuis longtemps épuisée, était parue il y a quarante ans exactement, en 1965. Susan A. Boyd explique, dans la nouvelle préface (p. v-vii), comment fut réalisée la mise à jour du catalogue : reprise sans retouches de l'ouvrage de 1965, aussi bien pour le texte (p. 1-139) que pour les illustrations correspondantes (en couleur : n° A-H ; en noir et blanc : n° I-XCIX). L'Addendum (p. 141-226) contient la description des vingt-deux objets acquis depuis 1961, qui sont ensuite reproduits à la suite des précédentes illustrations (en couleur : n° I-M ; en noir et blanc : n° C-CXXXIV).

On aura un premier aperçu des nouveaux objets en consultant le sommaire, qui en donne la liste analytique (p. xvi-xvii). Ceux-ci sont regroupés en deux périodes :

- Early Byzantine Jewelry: fourth to eighth century, p. 141-182, n° 180-188.
- Middle Byzantine Jewelry: late eighth to twelfth century, p. 183-226, n° 189-201.

Les nouvelles acquisitions répondent aux mêmes principes que les objets de l'ancienne collection et sont faites de matériaux précieux : pendants et boucles d'oreille, bagues, colliers, bracelets, boucles de chaînette, croix en pendentif (avec ou sans reliquaire). Le nouveau catalogue servira aussi d'ouvrage de référence, dans la mesure où parmi ces objets neuf sont inédits : n° 184 (bracelet avec monogramme de Sergios), n° 185 (boucle d'oreille avec oiseaux confrontés), n° 186 (alliance), n° 187-188 (anneau avec la Vierge Hodègètria), n° 189 et 193-195 (croix).

Chaque notice est accompagnée de deux nouvelles rubriques (Technical description, Alloy analysis), qui répondent aux exigences d'une analyse matérielle plus poussée des objets artistiques. Elles sont réalisées par Henry Lie, qui en donne un aperçu général à la fin de l'exposé (Technical Appendix: the elemental analyses, p. 227-232). Suit la liste des abréviations (p. 233-242), des corrigenda (p. 243-244) et des inscriptions (p. 253-259). Un index détaillé (p. 261-274), dont était dépourvue la première édition, permet de retrouver aisément objets et motifs.

Catherine SALIOU (éd.), *Gaza dans l'Antiquité Tardive. Archéologie, rhétorique et histoire*. Actes du colloque international de Poitiers (6-7 mai 2004). Édités par Catherine SALIOU, avec une préface de Bernard FLUSIN (Cardo. Études et textes pour l'identité culturelle de l'Antiquité Tardive 2). – Helios, Salerno 2005. 24 × 17. xvi-239 p.

Les fouilles entreprises récemment dans la Bande de Gaza, dans la ville elle-même et dans ses environs, se sont révélées fructueuses. Ruines de monuments et d'édifices divers, mosaïques, céramique et inscriptions viennent illustrer les descriptions laissées par les rhéteurs de l'École de Gaza dans l'Antiquité tardive et en premier lieu par Chorikios. Le colloque de Poitiers entendait précisément croiser ces connaissances anciennes et nouvelles et esquisser un tableau plus complet de Gaza dans l'Antiquité tardive, de son histoire et de sa culture aux 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> siècles. Voici les titres des exposés présentés au colloque.

1. – J.-B. Humbert et A. Hassoune, Brefs regards sur les fouilles byzantines à Gaza.
2. – R. Elter et A. Hassoune, Le monastère de saint Hilarion : les vestiges archéologiques du site de Umm el-'Amr.
3. – P. Ballet, Introduction à l'étude des échanges : la céramique.
4. – D. Dixneuf, Production et circulation des biens à Gaza durant l'Antiquité Tardive : le témoignage des amphores.
5. – P.-L. Gatier, Les girafes de Gaza.
6. – E. Amato, Aperçus sur la tradition manuscrite des *Discours* de Chorikios de Gaza et état de la recherche.
7. – B. Schouler, Chorikios déclamateur.
8. – R. Penella, From the Muses to Eros: Choricus's Epithalamia for Student Bridegrooms.
9. – V. Malineau, L'apport de l'*Apologie de mimes* de Chorikios de Gaza à la connaissance du théâtre du VI<sup>e</sup> siècle.
10. – C. Saliou, L'orateur et la ville : réflexions sur l'apport de Chorikios à la connaissance de l'histoire de l'espace urbain de Gaza.
11. – D. Renaut, La récitation d'*ekphraseis* : une réalité vivante à Gaza au VI<sup>e</sup> siècle.
12. – A. Laniado, La carrière d'un notable de Gaza d'après son oraison funèbre.

Basileios A1. SARRÈS, *Ἡ Βυζαντινὴ παραμυθητικὴ ἐπιστολή. Ἀπὸ τὸν Θεόδωρο Στουδίτη ἕως τὸν Εὐστάθιο Θεσσαλονίκης (9ος-12ος αἰ.). Ὁ θεραπευτικὸς λόγος τῶν Βυζαντινῶν ἐνάντια στό πάθος τῆς λύπης*. Πρόλογος τοῦ Β.Κ.Κατσαροῦ. – Εκδοτικός οἶκος Αντ. Σταμούλη, Thessalonique 2005. 24 × 17. 513 p.

La lettre de consolation est un genre épistolographique particulier. Concernant la période mésobyzantine, soit quatre siècles (9<sup>e</sup>-12<sup>e</sup> s.), l'auteur a réuni un corpus de 276 lettres, qui proviennent de 25 épistoliers (tableau, p. 108). Près de la moitié (134 exactement) sont dues à Théodore Stouditès ; viennent ensuite, avec un apport beaucoup plus modeste : Nicolas Mystikos (32), Phôtios (26), Michel Psellos (23), Théophylacte d'Achrida (13), Jean Tzetzès (8). Le reste se compte par unités réduites. La lettre de consolation peut représenter pour certains épistoliers une fraction importante de l'ensemble des pièces conservées : près de 24 % dans la correspondance de Théodore Stouditès. La lettre de consolation ne se réduit pas à la lettre de condoléances envoyée à l'occasion d'un deuil. Celle-ci représente moins d'un quart du total (63 sur 276) dans le présent échantillon, selon le tableau dressé par l'auteur (p. 384-385). La lettre de consolation est destinée à reconforter les personnes dans les diverses circonstances difficiles de la vie, et les occasions peuvent être multiples, comme le montre l'analyse des lettres dans les tableaux de la fin du livre (p. 451-475) : la mort évidemment, comme on l'a signalé, mais aussi la maladie, l'exil ou l'emprisonnement, les menaces et les poursuites, la disgrâce et la confiscation des biens, ou encore des privations et des difficultés de toute nature.

L'auteur montre la continuité de ce genre littéraire et épistolaire à travers la littérature grecque et byzantine, en étudiant attentivement la thématique et la composition des lettres, ainsi que les procédés littéraires, tous éléments hérités de la tradition. S'ajoute la coloration biblique et chrétienne dans la ligne des lettres de Basile de Césarée.

Elisabetta SCIARRA, *La tradizione degli scholia iliadici in Terra d'Otranto* (Bollettino dei classici. Supplemento 23). – Accademia dei Lincei, Rome 2005. 24 × 17. 302 p., 19 pl. Prix : 50 €.

Basant son analyse sur les livres 3 et 10 (Γ et Κ) de l'Iliade, avec les scholies correspondantes, l'auteur étudie la parenté qui lie les douze manuscrits suivants : *Ambros.* L 116 sup., *Ang. gr.* 122, *Bodmer* 85, *Laur.* 32.5, *Laur.* 32.31, *Par. gr.* 2556, *Rehd. gr.* 26, *Vind. phil. gr.* 49, *Laur.* 58.25, *Oxon. New Coll.* 298, *Vat. gr.* 1316, *Laur.* 87.21. Bien qu'elles soient indépendantes les unes des autres, tout en révélant des cas de contamination horizontale, on peut trouver aux copies un ancêtre commun, baptisé ω dans le stemma général ébauché au terme de l'analyse (p. 218). Ces manuscrits, qui présentent de nombreuses caractéristiques communes tant pour le contenu que pour la mise en page et l'aspect matériel, proviennent de l'Italie méridionale et furent copiés dans la seconde moitié du 13<sup>e</sup> siècle en Terre d'Otrante, et plus précisément à Gallipoli pour une bonne part. Ils ont un modèle commun, sans doute importé de Constantinople vers la fin du 12<sup>e</sup> siècle. Par leur qualité et leur nombre, les copies témoignent du climat culturel de l'époque et de la richesse de la vie intellectuelle en Terre d'Otrante, où l'œuvre d'Homère et son exégèse constituaient la base de l'enseignement et de l'érudition, de la lecture et de l'écriture.

Caroline SMITH, *Crusading in the Age of Joinville*. – Ashgate, Aldershot 2006. 24 × 16 ; relié. xi-216 p.

Jean de Joinville a accompagné Saint Louis à la septième croisade (1248-1254), au cours de laquelle il devint l'intime du roi de France, et il a résidé plusieurs années auprès de lui à Acre. Après la mort du roi à Tunis au cours de la huitième croisade (1270), il devint le biographe de Saint Louis et un promoteur dévoué de sa canonisation. La *Vie de Saint Louis*, une œuvre composite et de rédaction complexe, est au centre des analyses développées dans l'ouvrage. Le concept de croisade ne recueillait pas l'unanimité générale et éveillait chez certains la suspicion dont fait état Rutebeuf dans sa *Disputaison du croisé et du décroisé*. À travers la lecture d'un grand nombre de sources diversifiées, l'auteur fait apparaître une image multiforme de la croisade au 13<sup>e</sup> siècle.

Dans un premier chapitre sont mentionnés et analysés brièvement les documents qui fondent la réflexion sur la croisade : chansons, chansons de geste, poèmes, sermons et récits des croisades, ou encore lettres, chartes et actes de l'administration. Le deuxième chapitre est consacré à la source qui est au centre de la réflexion de l'auteur : la *Vie de Saint Louis* composée par Jean de Joinville. Une fois rassemblé l'ensemble des matériaux, l'auteur présente en deux chapitres successifs (présentation de la croisade, pratique de la croisade), reflétant la diversité des sources examinées précédemment, quelques idées clefs de la mentalité de l'âge des croisades, autour de six thèmes : le pèlerinage, le service de Dieu et de la patrie, les références au passé de la chrétienté et aux anciennes croisades, les dangers courus par les croisés (traversées maritimes, batailles, risque de la captivité, parfois interminable), le martyre et la tentation de l'apostasie, la souffrance à l'imitation du Christ crucifié. Le cinquième et dernier chapitre évoque et oppose deux hérauts de la croisade : Olivier de Termes (vers 1200-1274), le cathare devenu un partisan loyal de Saint Louis et un croisé infatigable, et Jean de Joinville (1225-1317), l'ami et biographe du roi de France.

Dēmētrios Z. SOPHIANOS, *Δουσικιώτικα Σύμμικτα*. – Athènes 2005. 24 × 17. 544 p.

Le recueil contient la réimpression de 12 études parues entre 1966 et 2005. Elles concernent divers aspects de l'histoire du monastère de Dousikon : fondations régionales antérieures dont hérite le nouveau monastère, chrysobulle d'Andronic III émis en 1336 en faveur du monastère, lettre synodale du métropolitain Nil de Larissa de 1381, réfection de l'édifice par le métropolitain Bessarion de Larissa au début du 16<sup>e</sup> siècle, témoignages des voyageurs, informations sur un membre actif et atypique de la communauté au 19<sup>e</sup> siècle, le moine Chatzè-Gérasimos. L'auteur a publié récemment le catalogue des manuscrits conservés en ce lieu (voir la recension dans la *REB* 63, 2005, p. 261-262) et retracé à cette occasion l'histoire de la fondation et de la refondation du monastère, qui est situé en Thessalie, près de Trikala, et qui est connu sous la double appellation de Dousikon et Saint-Bessarion.

Le regroupement de ces articles s'avère d'autant plus utile qu'ils ont été publiés à l'origine dans des revues souvent inaccessibles, en particulier la revue *Τρικαλινά*, publiée à Trikala et d'où proviennent 7 des 12 articles, le reste ayant paru dans la revue du Centre d'études médiévales de l'Académie d'Athènes (*Ἐπετηρίς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου*, puis *Μεσαιωνικά καὶ Νέα Ἑλληνικά*) ou dans des ouvrages collectifs.

*Toi, suis-moi !* Mélanges offerts en hommage à Élisabeth Behr-Sigel à l'occasion de son 96<sup>e</sup> anniversaire par la Fraternité Saint-Élie, édités par le Carmel de Saint-Rémy/Stânceni. Deuxième édition revue et corrigée. – Editura Trinitas, Iași 2003. 23 × 16 ; relié. 539 p., 26 ill. en couleur hors texte.

Après une bibliographie d'Élisabeth Behr-Sigel (p.25-44), qui est décédée le 26 novembre 2005, le volume rassemble une quarantaine de contributions, qui traitent pour la plupart de questions d'œcuménisme et de spiritualité chrétienne. Signalons les quatre exposés suivants :

1. – Gilberte Astruc-Morize, Un témoignage ancien sur la succession apostolique (CPG 4912), p. 65-79.
2. – Étienne Goutagny, La paternité spirituelle chez saint Basile, p. 80-88.
3. – Didier Rance, Du silence dans la prière à la prière de silence chez les Pères syriaques, p. 112-126.
4. – Éliane Poirot, Note sur l'iconographie du saint prophète Élie dans les fresques de Moldavie, p. 514-533, avec des illustrations hors texte.

Catherine VANDERHEYDE, *La sculpture architecturale byzantine dans le thème de Nikopolis du x<sup>e</sup> au début du xiii<sup>e</sup> siècle (Épire, Étolie-Acarmanie et Sud de l'Albanie)* (BCH Supplément 45). – École française d'Athènes, Athènes 2005 (Diffusion De Boccard). 24 × 19. xv-183 p., 2 cartes, 46 pl.

L'exposé est divisé en deux parties : la première inventorie le matériau, la seconde présente la synthèse des résultats. Les 122 reliefs pris en considération, les uns conservés in situ et les autres recueillis dans les musées, sont constitués de divers éléments d'architecture (chapiteau, épistyle, plaque, frise, linteau, etc.), appartenant généralement à des édifices religieux. Ils datent de la période mésobyzantine et proviennent d'un petit nombre de villes et localités d'Épire : Épiskopi [aujourd'hui Peshkëpi] (n° 1-2) et Mésopotam (n° 3-6) en Albanie, Dramési (n° 8-13) et Glyki (n° 14-31) au sud-ouest de Ioannina, Arta et ses environs (n° 32-76), Nikopolis et ses environs (n° 77-78), Monastiraki (n° 79-82) et Tryphos (n° 83-85) au sud du golfe d'Ambracie, Naupacte et ses environs (n° 86-122).

L'examen de l'ensemble aboutit à quelques conclusions, qui concernent quatre domaines : les matériaux utilisés, souvent en réemploi (habituellement le marbre, occasionnellement le grès et le calcaire), les techniques, les décors, généralement identiques dans les diverses branches de l'art byzantin (motifs géométriques, végétaux et zoomorphes, croix), les sculpteurs enfin. L'étude atteste ainsi de l'activité artistique qui régnait en Épire même avant la formation d'une principauté indépendante au début du 13<sup>e</sup> siècle, après la prise de Constantinople par les Latins.

Maria VASSILAKI (éd.), *Images of the Mother of God. Perceptions of the Theotokos in Byzantium*. – Ashgate, Aldershot 2004. 24 × 17 ; relié. xxxii-383 p., 24 pl. en couleur.

Pour clôturer l'exposition organisée au Musée Bénaki d'Athènes sur la figure de la Mère de Dieu (catalogue édité par les soins de Maria Vassilaki sous le titre *Mother of God. Representations of the Virgin in Byzantine Art*, Milan et Athènes 2000) fut organisée à l'Institut de recherche byzantine d'Athènes, en janvier 2001, la série de

conférences dont le présent ouvrage reproduit le texte, qui a été en outre richement illustré. En cinq sections, présentées dans une introduction d'Averil Cameron, les auteurs des communications ont croisé, sur ce thème essentiel de l'iconographie byzantine, les connaissances qu'apportent des disciplines aussi hétérogènes que l'histoire et la philologie, l'histoire de l'art et l'anthropologie, la théologie et l'archéologie. Voici les titres des communications.

*I. Early cult and representations*

1. – Thomas F. Mathews and Norman Muller, Isis and Mary in early icons.
2. – Elizabeth S. Bolman, The enigmatic Coptic Galaktotrophousa and the cult of the Virgin Mary in Egypt.
3. – Gerhard Wolf, Icons and sites. Cult images of the Virgin in mediaeval Rome.
4. – Charles Barber, Theotokos and *Logos*: the interpretation and reinterpretation of the sanctuary programme of the Koimesis Church, Nicaea.

*II. The theology of the Theotokos*

5. – † Michel van Esbroeck, The Virgin as the true Ark of the Covenant.
6. – Christian Hannick, The Theotokos in Byzantine hymnography: typology and allegory.
7. – Nike Koutrakou, Use and abuse of the 'image' of the Theotokos in the political life of Byzantium (with special reference to the iconoclast period).
8. – Niki Tsironis, From poetry to liturgy: the cult of the Virgin in the Middle Byzantine era.
9. – Ioli Kalavrezou, Exchanging embrace. The body of salvation.
10. – Maria Evangelatou, The symbolism of the censer in Byzantine representations of the Dormition of the Virgin.
11. – Kriton Chryssochoidis, The Portaitissa icon at Iveron monastery and the cult of the Virgin on Mount Athos.

*III. Female authority and devotion*

12. – Liz James, The empress and the Virgin in early Byzantium: piety, authority and devotion.
13. – Brigitte Pitarakis, Female piety in context: understanding developments in private devotional practices.
14. – Robin Cormack, The eyes of the Mother of God.
15. – Vasso Penna, Zoe's lead seal: female invocation to the Annunciation of the Virgin.

*IV. Public and private cult*

16. – Henry Maguire, Byzantine domestic art as evidence for the early cult of the Virgin.
17. – Bissera V. Pentcheva, The 'activated' icon: the Hodegetria procession and Mary's *Eisodos*.
18. – Christine Angelidi and Titos Papamastorakis, Picturing the spiritual protector: from Blachernitissa to Hodegetria.
19. – Natalia Teteriatnikov, The image of the Virgin Zoodochos Pege: two questions concerning its origin.
20. – Rhodoniki Etzeoglou, The cult of the Virgin Zoodochos Pege at Mistra.
21. – Vassiliki Foskolou, The Virgin, the Christ-child and the evil eye.
22. – Maria Vassilaki, Praying for the salvation of the empire?

*V. Between East and West*

23. – Annemarie Weyl Carr, Thoughts on Mary east and west.
24. – Rebecca W. Corrie, The Kahn and Mellon Madonnas and their place in the history of the Virgin and Child Enthroned in Italy and the East.

25. – Sophia Kalopissi-Verti, Representations of the Virgin in Lusignan Cyprus.  
 26. – Michele Bacci, The legacy of the Hodegetria: holy icons and legends between east and west.  
 27. – Nano Chatzidakis, A Byzantine icon of the *dexiokratousa* Hodegetria from Crete at the Benaki Museum.

Gabriele WINKLER, *Die Basilius-Anaphora*. Edition der beiden armenischen Redaktionen und der relevanten Fragmente, Übersetzung und Zusammenschau aller Versionen im Licht der orientalischen Überlieferungen (Anaphorae Orientales 2 - Anaphorae Armeniaca 2). – Pontificio Istituto Orientale, Rome 2005. 24 × 17. LX-901 p.

Le cœur de l'ouvrage est constitué par l'édition de l'anaphore arménienne de saint Basile (p. 133-275), qui est conservée en deux rédactions : la première version, la plus ancienne, est placée dans l'histoire liturgique arménienne sous le nom de saint Grégoire l'Illuminateur ; la seconde, plus tardive, a subi des contaminations au contact de la liturgie byzantine et elle est nommément attribuée à saint Basile. L'édition est fondée, pour l'une et l'autre version, sur le *Monacensis armen.* 6, secondairement sur le *Lugdunensis armen.* 17, et plus accessoirement sur trois manuscrits de la bibliothèque des Méchitaristes de San Lazzaro à Venise.

L'édition est précédée d'une introduction, où l'auteur examine longuement la tradition manuscrite du texte et évalue l'apport, pour l'établissement du texte, des passages fragmentaires conservés par divers auteurs en dehors des copies complètes, dont le nombre est très réduit. Un commentaire riche et étendu, qui emprunte beaucoup à la liturgie comparée, éclaire la genèse du texte et expose les différences et similitudes entre les diverses versions (grecque, syriaque, copte, éthiopienne, arménienne) de l'anaphore de saint Basile. Il porte sur la structure de l'anaphore et ses principales parties, en suivant le plan du texte : préface, sanctus, prière eucharistique et histoire du salut, récit de l'institution, anamnèse, épiclese, doxologies. Le vocabulaire de la louange, en particulier, est traité en profondeur.

Constantin ZUCKERMAN, *Du village à l'Empire : autour du Registre fiscal d'Aphroditô (525/526)*. Préface de Jean GASCOU (Monographies 16). – Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, Paris 2004. 24 × 17,5. 287 p., XVIII pl. hors texte. Prix : 30 €.

Le Registre fiscal d'Aphroditô est reconstitué pour la première fois : les feuillets conservés à Strasbourg viennent compléter le papyrus de Florence (III 297). Une nouvelle édition de l'ensemble est donnée à la fin du volume (p. 247-266), présentant par page chacune des dix-huit colonnes du texte ; les feuillets de papyrus sont reproduits plus loin sur des planches hors texte. Le Registre d'Aphroditô provient de l'Égypte méridionale, de la région de Thèbes, et date du 6<sup>e</sup> siècle, d'une 4<sup>e</sup> indiction qui correspond à l'année 525/526. Dans un domaine où l'éparpillement documentaire égare souvent la recherche, le registre présente en lui-même un grand intérêt, que viennent accroître les recoupements avec le Cadastre d'Aphroditô, immédiatement antérieur (523), et le dossier des ordres de paiement et des reçus réunis par le receveur fiscal du village et immédiatement postérieurs (537-551).

Sur le registre figurent 570 versements fiscaux, afférents aux impôts locaux ; ils sont rangés selon un schéma fixe (contribuable, intermédiaire éventuel, somme ver-

sée) et ventilés selon le motif ou la destination du prélèvement. L'auteur replace ces données dans un cadre élargi, qui s'ouvre aux problèmes généraux de l'économie de l'Antiquité tardive. Le développement comprend quatre chapitres, dont le premier (1. Une source à construire : le Registre et son contexte) est consacré à la description du registre et au contenu des deux documents parallèles déjà cités qui lui fournissent un environnement plus étendu et plus sûr. À partir de là, l'auteur traite des comptes du registre, qui sont exprimés en solidi d'or et en monnaie de cuivre (2. L'or et le cuivre). Le chapitre suivant, le plus long (3. La fiscalité, p. 115-219), est consacré aux problèmes fiscaux, à l'annone et à la livraison de blé. Suit un dernier chapitre, plus bref (4. Le corps des contribuables, p. 221-240), qui traite de l'identité des assujettis à l'impôt (les corporations professionnelles, les fondations pieuses et les hommes d'Église, les personnes physiques et les successions).

Constantin ZUCKERMAN (éd.), *La Crimée entre Byzance et le Khaganat khazar*. Actes du Colloque « La Crimée entre Byzance et le Khaganat khazar » organisé les 28 et 29 novembre 2005 à Paris (Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, Collège de France) dans le cadre du Groupement de Recherche Européen « L'Est européen dans le haut Moyen Âge : des tribus à l'État » (Monographies 25). – Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, Paris 2006. 24 × 17,5. 230 p. Prix : 30 €.

Les contributions réunies dans ce volume concernent la péninsule de la Crimée comme point de contact entre l'Empire byzantin et le Khaganat khazar aux 7<sup>e</sup>-9<sup>e</sup> siècles. Elles sont fondées sur trois séries de sources (archéologiques, hagiographiques, historiques), qui déterminent la division du volume en autant de parties. La deuxième partie présente le dossier des saints criméens du premier iconoclasme, avec nouvelle édition des textes, traduction et annotation. Voici la table des matières.

*I. L'arrivée des Khazars : témoignages archéologiques*

1. – Igor Gavrituhin, La date du « trésor » de Pereščepina et la chronologie des antiquités de l'époque de formation du Khaganat khazar.
2. – Alexander Aibabin, Early Khazar Archaeological Monuments in Crimea and to the North of the Black Sea.

*II. Les saints de Crimée*

3. – Marie-France Auzépy, La Vie de Jean de Gothie (BHG 891).
4. – Azat Bozoyan, La Vie arménienne de saint Étienne de Sougdaia.
5. – Sergey A. Ivanov, The Slavonic Life of Saint Stefan of Surozh.

*III. Fragments d'histoire*

6. – Étienne de la Vaissière, Saint André chez les Sogdiens : aux origines de Sogdaia, en Crimée.
7. – Dmitry Afinogenov, The History of Justinian and Leo.
8. – Constantin Zuckerman, Byzantium's Pontic Policy in the *Notitiae episcopatum*.